Certains fichiers présents sur ce site sont soumis à copyright, ces fichiers sont signalés par le sigle du copyright © et par le logo de ce site. Pour ces fichier la license suivante doit obligatoirement s'appliqué :

--- ATTENTION : CONSERVEZ CETTE LICENCE SI VOUS REDISTRIBUEZ UN FICHIER NUMERISEE PAR LA BNAM ---
License BNAM

Version 1, Février 2010

Copyright (C) 2010 Bibliothèque numérique alchimique du merveilleux
http://bnam.fr/
alchimie@librairiedumerveilleux.org

La base de textes de la Bibliothèque numérique alchimique du merveilleux (BNAM)est une oeuvre de compilation, elle peut être copiée, diffusée et modifiée dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins d'illustration de l'enseignement ou de recherche scientifique est autorisée.

2. Toute diffusion ou inclusion dans une autre oeuvre doit

a) Inclure la presente licence s'appliquant a l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivee et faire mention de la source d'origine : Bibliothèque numérique alchimique du merveilleux http://bnam.fr/

b) soit permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement une version numérisée de chaque texte inclu, muni de la présente licence et du nom : BNAM. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents extraits.

c) permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement la version numérisée originale, munie le cas échéant des améliorations visées au paragraphe 6, si elles sont présentent dans la diffusion ou la nouvelle oeuvre. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents extraits.

Dans tous les autres cas, la présente licence sera réputée s'appliquer à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.

3. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.

4. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, additions de variantes, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, et datée.

5. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.
---------- FIN DE LA LICENCE BNAM ----------

HISTOIRE DE L'ALCHIMIE

=========

XIVme SIECLE

NICOLAS FLAMEL ; SA VIE ; SES FONDATIONS ; SES ŒUVRES

Suivi

DE LA REIMPRESSION DU LIVRE DES FIGURES HIEROGLYPHIQUES

ET DE LA LETTRE DE DOM PERNETY A L'ABBE VILLAIN

PAR

ALBERT POISSON

Transcription Alkaest pou la BNAM. http://www.bnam.fr

PREFACE

Lorsque après plusieurs années de recherches laborieuses, nous étions enfin parvenu à retrouver la clef de l'Alchimie, à pouvoir expliquer les obscurs traités des Lulle et des Bacon, à jeter quelque lumière sur cette science aujourd'hui discréditée parce que mal comprise, l'idée se présenta de suite à notre esprit d'exposer l'Alchimie, ses principes, son histoire, en une série cyclique d'ouvrages, traitant chacun de la philosophie hermétique selon quelqu'un de ses différents aspects. Un premier volume: Cinq traités d'alchimie, simple traduction, avait été lancé pour ainsi dire comme essai, le résultat obtenu nous a engagé à continuer la série commencée. Les cinq traités, traductions de quelques ouvrages de Roger Bacon, Arnauld de Villeneuve, Albert-le-Grand, Raymond Lulle et Paracelse, ne s'adressaient qu'aux initiés, capables de lire avec intérêt un traité d'alchimie dans le texte; pas de notes ni de commentaires qui pussent éclairer le profane, mais un glossaire de quelques pages, memento plutôt que dictionnaire.

Ensuite parut le second volume: Théories et Symboles des alchimistes. C'était une exposition méthodique des théories hermétiques, depuis les Grecs jusqu'à nos jours, une explication raisonnée les Symboles alchimiques dont on trouve l'origine en Egypte, et qui prirent une grande extension lorsque l'alchimie s'acheminait vers son apogée, c'est-à-dire vers la fin du quinzième siècle.

De ces deux ouvrages, l'un est l'énigme proposée aux chercheurs, aux occultistes, le second en est la solution.

En attendant les autres traités sur la théorie alchimique, ce dernier volume suffisait pour donner l'intelligence de la plupart des hermétiques du moyen-âge et des temps modernes. D'autre part il nous a paru inutile de publier les divers traités de l'encyclopédie alchimique dans leur ordre absolu, nous avons préféré suivre les hasards de nos études.

Dans l'histoire de l'Alchimie, deux philosophes nous ont paru mériter les honneurs d'une monographie, ce sont Paracelse et Nicolas Flamel, le premier à cause de l'importance de son œuvre, le second à cause du grand nombre de détails que nous avons sur sa vie. Enfin ce sont, avec peut-être Albert-le-Grand, les plus connus de tous les alchimistes. Et pour ne parler que de Nicolas Flamel, sa célébrité est tellement grande en France, qu'il n'y a peut-être pas un intellectuel qui ne connaisse sa légende. Sa maison, qui existait encore en notre siècle, a occupé plus d'une fois les archéologues; les romantiques, amoureux du moyen-âge, se sont plus d'une fois servi du nom de Flamel; mais tout ceci n'est rien en comparaison de la renommée de l'illustre adepte aux siècles passés et surtout aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sa maison et ses diverses fondations étaient alors des buts de pèlerinage alchimique.

Aucun disciple d'Hermès, français ou étranger, ne serait passé par Paris sans aller visiter la maison de la rue des Ecrivains et les deux arcades, couvertes de symboles, du cimetière des Innocents. C'est un fait, que Flamel fut après sa mort, considéré surtout en France comme un des plus grands maîtres de

l'alchimie; ses ouvrages furent plus tard fort recherchés, surtout ceux qui n'existaient qu'à l'état de manuscrit; les copies en furent multipliées surtout aux XVIIe et XVIIIe siècles, preuve éclatante de la vogue dont Flamel jouissait auprès des hermétistes. Bien plus, cet adepte n'est-il pas le type du véritable alchimiste, travaillant sans cesse, jamais lassé, jamais rebuté, partageant son temps entre la prière, l'étude et le laboratoire, ne désirant la science que pour elle-même, puis parvenu au but, employant la richesse acquise en de bonnes œuvres, continuant pour lui-même à vivre sobrement. Quel autre alchimiste pouvait nous offrir une vie aussi bien remplie. D'autres, Sethon, Kelley, Bacon, nous offrent une existence plus mouvementée, plus dramatique, mais moins riche en documents psychologiques.

Enfin ce n'étaient pas là les seules raisons qui nous ont déterminé à écrire la monographie de Flamel; tandis que les notices biographiques ont été multipliées pour Albert-le-Grand, Paracelse, Van Helmont, Raymond Lulle, Arnauld de Villeneuve, on n'avait sur Flamel que l'histoire de l'abbé Villain, riche en documents, mais mauvaise en ce sens qu'elle est terriblement partiale et que l'auteur s'efforce de démontrer une thèse préconçue: Flamel n'a jamais été alchimiste. Pour nous, au contraire, il s'est occupé d'alchimie; mais nous ne prétendons pas imposer notre opinion, nous donnerons nos raisons, et le lecteur jugera en dernier ressort. Tout fait si minime qu'il soit sera pesé et discuté avec la plus grande impartialité; nous aurons à combattre plusieurs objections, soit de l'abbé Villain soit d'écrivains postérieurs, nous le ferons en traitant autant que possible au propre point de vue de l'adversaire.

Qu'il nous soit enfin permis de répondre à une objection qui pourrait se présenter: A quoi bon passer son temps à des études inutiles? Et d'abord nous répondrons qu'il n'y a pas d'études inutiles, d'un livre si mauvais qu'il soit, disait Lucien, il y a toujours quelque profit à tirer. De même une étude quelconque profite toujours et d'autre part nous ne voyons pas en quoi l'étude de l'alchimie est inutile. MM. Berthelot et Ruelle ont produit des travaux intéressants sur les origines de l'alchimie, et on les étonnerait peut-être en leur apprenant qu'ils ont perdu leur temps en des recherches inutiles.

Quant à ceux qui pontifient: « L'alchimie? stupide! produit des siècles d'ignorance, à reléguer avec les autres vieilleries intitulées: Sciences occultes! » A ceux-là nous conseillerons de se tenir un peu au courant du mouvement scientifique actuel. Aux autres nous avions répondu par deux noms Berthelot et Ruelle, à ceux-là nous en opposerons une brillante pléiade, Crookes, Aksakoff, Richet, Papus, de Rochas, Barlet, nous en passons, la liste en serait trop longue. A ceux-là qui nous servent de vieilles objections et qui croient avoir anéanti quelqu'un en l'accusant d'occultisme, nous dirons: l'occulte n'existe pas, le miracle est impossible, mais ce qui existe, c'est notre ignorance actuelle de certaines lois, de certaines forces, ignorance qui nous laisse muets devant nombre de faits; tout phénomène est digne d'étude, tout fait historique bien avéré est digne de foi, reste si nous ne pouvons l'expliquer, d'étudier pour lui trouver une solution, et si notre science est forcée de laisser plus d'un fait sans explication, le doute seul nous est permis et non la négation. Il est presque banal de répondre encore que ce

qui nous étonne semblera naturel à nos successeurs, que le phonographe eut stupéfié Pascal ou l'abbé Nollet, alors que son fonctionnement nous paraît très simple et que sa théorie nous est familière. La banalité facile de cette réponse ne démontre-t-elle pas que, ceux-là font des objections vieillottes, auxquels il faut opposer pareilles raisons.

Qu'il nous soit permis de remercier notre public spécial et les savants de leur accueil favorable. Nous serons trop heureux si l'alchimie mieux comprise intéresse les chercheurs, et surtout si le préjugé s'évanouit, qui faisait regarder les alchimistes comme des inutiles ou comme de brillants charlatans. Il n'est pas trop tôt pour rendre justice à ces obscurs et tenaces laborieux auxquels on doit la Chimie, la plus belle, la plus noble de toutes les Sciences.

Enfin nous remercions au nom de tous nos lecteurs, notre ami, M. Taite, d'avoir, à l'aide des documents que nous lui avons fournis, reconstitué la véritable physionomie de l'illustre alchimiste.

A. POISSON.

HISTOIRE ET LEGENDE

DE NICOLAS FLAMEL

ET DE PERNELLE

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Flamel à Pontoise. Ses parents. Il vient s'établir à Paris. Son mariage avec Pernelle. Condition de Flamel. La petite école. La corporation des Ecrivains se transporte aux environs de l'Eglise Saint-Jacques. Vie privée des deux époux. Iconographie de Flamel.

Les Historiens de l'alchimie ne sont d'accord ni sur le lieu, ni sur la date de la naissance de Flamel; il ne nous reste aucun document permettant de fixer la chose, on en est réduit à conjecturer à dix années près pour sa naissance: « Cependant, dit M. Figuier, en rapprochant quelques dates plus faciles à réunir, on trouverait sans doute que l'époque de sa naissance ne doit pas s'éloigner beaucoup de l'année 1330. » Nous donnons simplement cette date comme une approximation.

Quant à sa ville natale, Moreri, ainsi que La Croix du Maine, donnent Pontoise, d'autres Paris, l'abbé Villain lui ne se prononce pas. Or, Flamel habita toute sa vie à Paris, et comme de son temps on ne voyageait guère, comme d'autre part son industrie d'écrivain ne nécessitait aucune espèce de déplacement, nous sommes en droit de penser, si nous voyons Flamel avoir affaire dans une ville autre que Paris, qu'il avait des parents en ce lieu, qu'il y était demeuré dans son enfance et que peut-être il y était né. Paris étant mis à part, nous ne voyons que trois villes où Flamel ait eu affaire en sa vie: Compostelle, Boulogne et Pontoise. Pour Compostelle nous avons son propre témoignage, il y a été en pèlerinage implorer pour ses travaux l'assistance de Saint-Jacques. Boulogne les Menuls, était célèbre par son église, sorte de succursale du sanctuaire vénéré de Boulogne-sur-Mer, mais c'est plutôt Pernelle, l'épouse de Flamel, qui y eut affaire, et Flamel, étant très pieux, a doté cette église par dévotion, simplement en souvenir de sa femme. Reste Pontoise; d'après l'abbé Villain, vers 1432, signification fut faite à un bourgeois de cette ville au sujet de la succession de Flamel, donc ce dernier avait des parents à Pontoise; d'autre part en son testament Flamel laisse un legs à l'église Notre-Dame de Pontoise, située dans un des faubourgs de cette ville; or, cette église ne présente rien de particulier, elle ne possède pas de reliques célèbres qui la désignent d'une façon spéciale à l'attention des fidèles. Flamel avait donc des raisons particulières de la doter et quelle plus plausible, sinon que ce fut sa paroisse natale? D'autre part, nous avons écarté Paris pour une raison négative. En effet, si Flamel était né à Paris, les écrivains qui se sont occupés de lui (en

particulier l'abbé Villain) et qui ont compulsé les archives de Saint-Jacques-la-Boucherie, paroisse de Flamel, n'auraient pas manqué de nous donner copie de son acte de baptême, puisque à cette époque les actes de naissance, ce mariage et de décès se faisaient à l'église paroissiale où ils étaient conservés, ils ne l'ont pas fait, donc Flamel n'est pas né à Paris. Enfin quand on est placé entre plusieurs hypothèses on doit choisir celle qui présente le plus de preuves, pour toutes ces raisons nous admettons que Flamel est natif de Pontoise.

Si le doute a longtemps plané sur la ville natale de Flamel, il nous serait encore plus difficile de donner des détails précis sur son enfance et sa jeunesse, ce n'est guère qu'à partir de son mariage avec Pernelle que les témoignages abondent. Cependant nous pouvons affirmer que ses parents jouissaient tout au plus d'une modique aisance, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. « Encore, dis-je, que je n'aie appris qu'un peu de latin pour le peu de moyens de mes parents, qui néanmoins étaient par mes envieux mêmes, estimés gens de bien » (Le livre des figures). Flamel savait donc le latin, il en donne lui-même d'autres preuves, dans le même ouvrage on lit à propos du manuscrit d'Abraham Juif: « Tant y a que je ne les savais pas lire, et que je sais bien qu'elles n'étaient point notes ni lettres Latines ou Gauloises. Car nous y entendons un peu » (Le livre des figures). Mais Flamel est bien modeste, car un peu plus loin il se représente causant en latin avec maîtres Canches(1).

1. Depuis, nous avons enfin mis la main sur un témoignage affirmatif des plus précieux, car il émane de Flamel lui-même. En effet, dans le Psautier chimique (voir chapitre VIII) dont Pernety nous a conservé des fragments, Flamel se qualifie lui-même de « ruril de Pontoise », c'est-à-dire natif. Désormais la question nous paraît tranchée.

Quant à la famille de Flamel, nous n'avons guère de renseignements sur elle, tout au plus savons-nous qu'il existait de son temps un autre écrivain de ce nom, Flamel le jeune, de son prénom Jean, mais ce n'était certainement pas son frère, car Flamel l'aurait mentionné dans son testament, soit pour un legs, soit pour des messes. C'est Guillebert de Metz qui nous parle de ce Jean Flamel, à l'endroit où il cite les écrivains du temps passé: « Gobert le souverain écrivain qui composa l'art d'écrire et de tailler plumes, et ses disciples qui par leur bien écrire furent retenus des princes, comme le jeune Flamel, du duc de Berry; Sicart, du roi d'Angleterre; Guillemin, du grand ministre de Rodes; Crespy, du duc d'Orléans; Perrin, de l'Empereur Sigemundus de Rome ». Plus loin il cite Nicolas Flamel: « Item Flamel l'aîné, écrivain qui faisait tant d'aumônes et d'hospitalités et fit plusieurs maisons où gens de métier demeuraient en bas et du loyer qu'ils payaient, étaient soutenus pauvres laboureurs en haut. »

Il est probable que Flamel passa ses premières années à Pontoise, sa ville natale, puis qu'il vint à Paris, où il entra en apprentissage chez un écrivain libraire (peut-être Gobert) pour y apprendre l'art de mouler de belles lettres gothiques et d'enluminer les manuscrits; dès qu'il sut bien son métier, il travailla pour son compte et put s'établir libraire juré à Paris. Il est à croire qu'à cette époque ses parents étaient morts, et que c'est avec leur modeste héritage qu'il acheta la charge de libraire juré. Quoiqu'il en soit, il vivait à peu près de son métier, quand il fut amené à faire un mariage, qui le mit de suite à l'aise. Son caractère égal, sa piété, son ardeur au travail l'avaient fait

remarquer d'une nommée Pernelle; cette « belle et honnête dame » déjà veuve de deux maris, Raoul Lethas et Jehan Hanigues, supportait avec difficulté la solitude et les tristesses du veuvage (1); amenée par quelqu'acte à copier, à entrer en relations avec Flamel, elle lui laissa entendre qu'elle prendrait volontiers mari; quoiqu'elle fût plus âgée que lui, Flamel n'hésita pas et le mariage eut lieu environ l'année 1355. De nombreux avantages en résultaient pour lui; n'ayant plus à se soucier de son intérieur il pouvait se réserver tout à son travail, la dot de Pernelle lui permettait d'étendre le cercle de ses opérations, enfin il trouvait en Pernelle une compagne fidèle, pleine de bonnes qualités et dont le dévouement ne lui fit jamais défaut. Aussi pendant quelques années Flamel fut-il prosaïquement heureux. Son métier d'écrivain tel qu'on le comprenait alors, lui rapportait suffisamment pour vivre même quand il ne se fût pas adonné à la confection des manuscrits de grand prix comme son confrère Jean Flamel, même s'il se fût contenté de faire les manuscrits courants et les copies d'actes. Nicolas Flamel achetait de plus des manuscrits pour les recopier ou les revendre, il correspondait donc à l'imprimeur, à l'éditeur et au libraire de nos jours. Enfin il tenait chez lui une sorte d'école élémentaire, appelée petite école ou école française; c'était l'enseignement primaire du temps; on y apprenait à lire, à écrire, à compter, ainsi que les premiers éléments de la grammaire française.

1. Pernelle avait une soeur nommée Isabelle, mariée en secondes noces à Jehan Perrier, tavernier. Elle n'avait pas eu d'enfants de ce mariage, mais elle en possédait trois du premier lit: Guillaume, Oudin et Collin. Son mari avait nom Guillaume Lucas.

Des gens de la cour, de nobles seigneurs envoyaient leurs enfants chez Flamel et souvent eux-mêmes y venaient apprendre à signer leur nom.

Flamel avait d'abord une échoppe au charnier des Innocents, mais il était établi depuis peu de temps, lorsque la corporation des Ecrivains (1) se transporta en masse aux alentours de l'Eglise Saint-Jacques. C'était la coutume que chaque corporation se confinât dans un quartier, dans une rue; Guillebert de Metz, en dénombrant les rues de Paris, indique en même temps les corps de métiers qui les habitaient. Ainsi autour de l'Eglise Saint-Jacques nous voyons la rue de Marivaus « où demeurent les cloutiers et vendeurs de fil », les rues de « la vieille Monnaie, la Haumerie, où l'on fait armures. » La rue qui longeait l'Eglise Saint-Jacques n'avait pas de nom, elle prit celui de la corporation qui venait de s'y établir, car auparavant on l'appelait simplement: « Rue de l'Eglise Saint-Jacques. » Flamel suivit ses confrères, il acheta une échoppe adossée aux murs de l'Eglise, et d'autre part un terrain, au coin de la rue de Marivaus et de la rue des Ecrivains, sur lequel il fit élever une maison.

Son échoppe, au dire de Sauval, avait deux pieds et demi de long sur deux pieds de large, ce qui semble fort étroit, mais il faut savoir que l'échoppe servait uniquement à exposer les manuscrits, les spécimens du savoir-faire de l'écrivain. C'était encore dans cette échoppe que l'écrivain se tenait habituellement, c'est là qu'il attendait les clients et débattait les prix d'achat ou de vente.

1. Le nom de quelques-uns d'entre eux nous est parvenu: Ansel Chardon, écrivain et marguillier de Saint-Jacques, Jean Harengier, qui avait sa maison en face celle de Flamel, à l'autre coin de la rue de Marivaus, etc.

Quant aux élèves et aux ouvriers de Flamel, ils étaient à sa aison de la rue des Ecrivains. Cette maison était à l'enseigne de la fleur de Lys. Flamel y tenait l'école française; dans une pièce séparée ses calligraphes et apprentis se livraient à la confection des psautiers et des livres d'heures, qui formaient alors le fonds de la librairie. Un ou deux calligraphes et quelques apprentis pour les menues besognes suffisaient largement à Flamel pour faire face aux demandes de sa clientèle. Le nom d'un seul des ouvriers de Flamel nous est parvenu, c'était un clerc nommé Maugin, qui servait en même temps de valet à Pernelle, cette dernière ne l'a pas oublié dans son testament.

Flamel et sa femme vivaient retirés, menant une vie très simple, vêtus d'étoffes communes, mangeant dans de la vaisselle de terre des mets grossiers, remplissant avec assiduité leurs devoirs de chrétiens. Jamais, même au moment de leur plus grande prospérité ils ne se départirent de cette simplicité; ceci ne concorde guère avec les affirmations de l'abbé Villain qui nous représente les deux époux comme très vaniteux! Deux servantes, Marguerite la Quesnel et sa fille Colette aidaient Pernelle dans le ménage, cela n'était pas trop de deux domestiques car, en outre des deux époux, il y avait les ouvriers à nourrir.

D'après les sculpteurs dont les reproductions nous sont parvenues, Flamel était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, le corps est robuste, les mains fines, la tête plutôt petite, le front haut et découvert indique l'intelligence, les yeux

grands et enfoncés dans leurs orbites, le nez droit, signe de volonté et de persévérance, le menton est rond, la bouche avenante, plus propre au sourire qu'au rire, un peu d'amertume se décèle dans deux plis partant des ailes du nez et encadrant la bouche. L'ensemble révèle la bonté et la finesse. Tel est du moins le portrait que l'on peut tracer de Flamel, d'après la gravure que l'on trouve en tête de l'histoire critique de l'abbé Villain et qui était elle-même une reproduction de la statue de Flamel qui décorait le portail de Sainte Geneviève des Ardents. Cependant il doit exister d'autres portraits de Flamel, gravés ou peints, si nous en croyons les deux passages suivants: « Du temps de Borel, on voyait son portrait peint (celui de Flamel) chez M. des Ardres, médecin, représenté en pèlerin. Son bonnet était de trois couleurs, noir, blanc, rouge » (Dictionnaire de Moreri). Et: « Il existe un portrait de Nicolas Flamel, alchimiste, gravé en Allemagne et copié depuis par Montcornet... M. Brunet de Presles possède une série de gouaches in-folio, peintes vers la fin du règne de Louis XIV, on y remarque divers portraits de Flamel et une reproduction de ses hiéroglyphes » (Article Flamel, par V. de Viriville, dans le Dictionnaire biographique d'Hoeffer).

Quant à Pernelle, représentée dans les figures du charnier des Innocents, elle était un peu plus petite que son mari, assez élancée, elle avait des traits fins et réguliers, le visage ovale. Tels étaient ces deux époux, dont les vertus devaient être récompensées par la découverte du prestigieux secret des Philosophes.

CHAPITRE II

Songe de Flamel. Achat du livre d'Abraham Juif. Description de ce livre. Flamel commence à s'occuper d'alchimie. Les conseils de maître Anseaulme. Flamel se décide à faire le pèlerinage de Saint Jacques de Compostelle.

Flamel vivait fort tranquillement, partageant également son temps pour la prospérité de ses affaires et pour le salut de son âme, lorsqu'une nuit il eut une vision.

Un ange lui apparut dans un nimbe éclatant, il tenait la main un manuscrit dont la couverture présentait des caractères étranges: « Flamel, dit-il, regarde bien ce livre, tu n'y comprends rien, ni toi, ni beaucoup d'autres, mais tu y verras un jour ce que nul n'y saurait voir. » Flamel tendait la main quand il disparut.

Flamel ne songeait plus à la vision qui l'avait tant frappé, quand un jour de l'année 1357 il acheta d'un inconnu en quête d'argent, un vieux manuscrit orné de figures bizarres, il le paya deux florins (1). « Celui qui m'avait vendu ce livre ne savait pas ce qu'il valait, aussi peu que moi quand je l'achetai. Je crois qu'il avait été dérobé aux misérables Juifs, ou trouvé quelque part caché dans l'ancien lieu de leur demeure ».

L'ayant examiné, il reconnut le livre de sa vision. C était un manuscrit « doré, fort vieux et beaucoup large, il n'était point en papier ou parchemin comme sont les autres, mais seulement il

1. Les citations qui suivent sont tirées du Livre des figures hiéroglyphiques.

était fait de déliées écorces (comme il me semblait) de tendres arbrisseaux.

Sa couverture était de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges, et quant à moi, je crois qu'elles pouvaient bien être des caractères grecs ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y a que je ne les savais pas lire et que je sais bien qu'elles n'étaient point notes ni lettres latines ou gauloises, car nous y entendons un peu. Quant au dedans ses feuilles d'écorce étaient gravées et d'une très grande industrie, écrites avec une pointe de fer, en belles et très nettes lettres latines colorées. »

Ce livre n'avait point de titre, du moins Flamel n'en parle pas, mais; « Au premier des feuillets, il y avait écrit en lettres grosses capitales dorées, Abraham le Juif, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe, à la gent des Juifs, par l'ire de Dieu dispersée aux Gaules, salut D. I. Après cela il était rempli de grandes exécrations et malédictions avec ce mot Maranatha, qui était souvent répété contre une personne qui jetterait les yeux sur icelui, s'il n'était sacrificateur ou scribe. » Ce livre était l'œuvre du rabbi Abraham, cabaliste sur lequel nous avons peu de détails. A part cet ouvrage sur l'alchimie (connu vulgairement sous le nom de Livre d'Abraham Juif et dont le nom réel serait: Asch Mezareh selon Eliphas Levi), il nous reste de lui un autre ouvrage intitulé: La sagesse divine par Abraham le Juif, dédié à son fils Lamech. L'original semble perdu, mais il en existe une copie

manuscrite du XVIIIe siècle dans la magnifique bibliothèque de M. Stanislas de Guaïta.

Flamel n'osait passer outre devant les terribles imprécations de la première page, il était surtout intimidé par le mot de Maranatha, qui signifie: anathème, malédiction universelle. Cependant c'était assez l'habitude des alchimistes de placer ainsi l'anathème sur le seuil de leur œuvre pour arrêter les profanes. Roger Bacon n'écrit-il pas dans sa Première Lettre à Jean de Paris: « Maudit soit celui qui posséderait à la fois ces trois secrets (1) ». Cependant Flamel réfléchit qu'il était scribe ou écrivain et que par conséquent il lui était permis de passer outre, ce qu'il fit. « Dans ce livre au second feuillet, il consolait sa nation, la conseillant de fuir les vices et surtout l'idolâtrie, attendant le Messie à venir avec douce patience, lequel vaincrait tous les rois de la terre et régnerait avec sa gent en gloire éternellement. » Devant ces promesses, fleurant l'hérésie, Flamel n'a pas d'indignation, il ajoute simplement: « Sans doute, savoir été un homme fort savant. » Mais ce n'était là que l'introduction du livre d'Abraham Juif, le reste de l'ouvrage, traitant d'alchimie, était divisé en sept chapitres; comprenant vingt-et-un feuillets (soit quarante-deux pages); il y avait en outre sept figures, quatre réparties dans le texte et trois en dehors, chacune à la fin d'un septénaire; c'est-à-dire, après les pages 7, 14 et 21, elles n'étaient pas comptées dans la pagination. Mais laissons la parole à Flamel. « Au troisième feuillet et en tous les autres suivants écrits, pour aider sa captive nation à payer les

1. Les trois secrets dont il s'agit sont: l'œuvre, la mixtion et la proportion.

tributs aux empereurs romains et pour faire autre chose que je ne dirai pas (1), il leur enseignait la transmutation métallique en paroles communes, peignait les vaisseaux au côté et avertissait des couleurs et de tout le reste, sauf du premier agent dont il n'en disait mot, mais bien (comme il disait au quatrième et cinquième feuillets entiers), il le peignait et figurait par très grand artifice.
Car encore qu'il fut bien intelligiblement figuré et peint, toutefois aucun ne l'eût su comprendre sans être fort avancé en leur cabale traditive et sans avoir étudié les livres. » L'ouvrage contenait sept figures hiéroglyphiques, une à la fin de chaque septénaire et quatre réparties dans la seconde partie de l'ouvrage. Flamel les décrit soigneusement. Au premier septénaire, dit-il, il y avait peint une Verge et des Serpents s'engloutissant, au second septième une Croix où un serpent était crucifié, au dernier septième, étaient peints des déserts, au milieu desquels coulaient plusieurs belles fontaines, dont sortaient plusieurs serpents qui couraient par ci et par là. » Quant aux autres figures il en parle ainsi: « Donc le quatrième et cinquième feuillet était sans écriture, tout rempli de belles figures enluminées, ou comme cela (2), car cet ouvrage était fort exquis. Premièrement,il peignait un jeune homme avec des ailes aux talons, ayant une Verge caducée en main, entortillée de deux serpents, de laquelle il frappait une salade (3) qui lui couvrait la tête.

1. Peut-être la reconstruction du Temple de Jérusalem; en tout cas remarquons ici combien Flamel se montre tolérant pour son époque en respectant le secret des Juifs.
2. Ces mots n'ont aucun sens pour nous, mais dans le manuscrit du Livre des figures hiéroglyphiques, Flamel avait reproduit les figures d'Abraham Juif.
3. Casque.

Il semblait à mon petit avis le Dieu Mercure des païens; contre icelui venait courant et volant à ailes ouvertes un grand vieillard, lequel sur sa tête avait une horloge attaché, et en ses mains une faux comme la mort, de laquelle terrible et furieux, il voulait trancher les pieds à Mercure. A l'autre face du feuillet quatrième, il peignait une belle fleur en la sommité d'une montagne très haute, que l'aquilon ébranlait fort rudement, elle avait le pied bleu, les fleurs blanches et rouges, les feuilles reluisantes comme l'or fin, à l'entour de laquelle les Dragons et Griffons Aquiloniens faisaient leur nid et demeurance. Au cinquième feuillet y avait un beau rosier fleuri au milieu d'un beau jardin, échelant contre un chêne creux, au pied desquels bouillonnait une fontaine d'eau très blanche, qui s'allait précipiter dans les abîmes, passant néanmoins premièrement, entre les mains d'infinis peuples qui fouillaient en terre, la cherchant, mais parce qu'ils étaient aveugles, nul ne la connaissait fors quelqu'un, considérant le poids. Au dernier revers du cinquième, il y avait un Roi avec un grand coutelas, qui faisait tuer en sa présence par des soldats, grande multitude de petits enfants, les mères desquels pleuraient aux pieds des impitoyables gendarmes, le sang desquels petits enfants, était puis après recueilli par d'autres soldats, et mis dans un grand vaisseau, dans lequel le Soleil et la Lune du ciel venaient se baigner. »

Nous reviendrons plus loin sur ces figures d'Abraham Juif, nous en donnerons une description plus complète et nous les expliquerons méthodiquement. Flamel ayant décrit tout au long les figures de son précieux manuscrit, se défend d'en livrer le texte au public: « Je ne représenterai point, dit-il, ce qui était écrit

en beau et très intelligible latin en tous les autres feuillets écrits, car Dieu me punirait, d'autant que je commettrais plus de méchanceté que celui (comme on dit) qui disait que tous les hommes du monde n'eussent qu'une tête et qu'il la peut couper d'un seul coup. » Flamel comprit de suite l'immense valeur du manuscrit que la Providence avait fait tomber entre ses mains, et il rendit tout d'abord grâces à Dieu. Le livre d'Abraham Juif enseignait la manière de faire de l'or; malheureusement le premier agent n'était pas désigné, et si plusieurs opérations étaient décrites fort clairement, quelques autres, notamment la préparation de la matière première, les degrés du feu, les proportions étaient simplement indiquées par les sept hiéroglyphes. Flamel malgré tout se mit à réfléchir, à relire son trésor, à le commenter, mais en vain, l'obscurité l'enveloppait de toute part. Il promenait partout un front soucieux, son humeur devenait fantasque, mais quoiqu'il fit pour celer son souci, Pernelle s'en aperçut dès les premiers jours, discrète elle n'en dit d'abord rien, enfin n'y pouvant plus tenir, par tendresse ou par curiosité, elle interrogea son mari. Flamel résista, puis le secret lui pesant, il se soulagea par la confidence, il apprit tout à Pernelle, l'achat du manuscrit, son contenu, les trésors promis à celui qui le comprendrait: « Je ne pus jamais tenir ma langue que je ne lui dise tout, et lui montrasse ce beau livre, duquel à même instant qu'elle l'eût vu, elle en fût autant amoureuse que moi-même, prenant un extrême plaisir de contempler ces belles couvertures, gravures, images et portraits, auxquelles figures elle entendait aussi peu que moi. Toutefois ce m'était une grande consolation d'en parler avec elle et de m'entretenir, qu'est-ce qu'il

faudrait faire pour avoir l'interprétation d'icelles. » Flamel était absolument novice en alchimie, il avait certainement auparavant vu quelques manuscrits hermétiques, mais il n'avait jamais eu la curiosité de les parcourir. Et voici que tout d'un coup il se prend d'une belle passion pour l'alchimie. Son amour des beaux livres y est certainement pour quelque chose, le manuscrit d'Abraham Juif l'a conquis dès l'abord par sa richesse, sa vénérable antiquité, ses délicates enluminures, un livre aussi riche ne peut contenir que de bonnes choses. Et puis n'est-il pas écrit de la main d'un Juif: au moyen-âge, le Juif est en dehors de la société, il est même souvent hors de la loi, et cependant ce paria règne d'une manière occulte, il se fait petit dans la rue où sa livrée le désigne aux injures de la populace, il s'humilie même devant le seigneur qui vient lui emprunter, il souffre tout, car il a l'intuition que lui aussi sera tôt ou tard le premier, grâce aux deux puissants leviers d'Israël: la ténacité et l'argent. Le Juif exécré est cependant redouté, le peuple l'accuse d'être familier avec Satan, tous les sacrilèges commis dont les auteurs ne peuvent être retrouvés, tous les crimes sont mis au dossier du Juif. Aussi une sorte de terreur superstitieuse s'attache à lui. Le chrétien ira de préférence acheter chez le Juif, sachant d'avance qu'il sera volé, c'est l'attirance de la mouche par l'araignée; les papes et les rois ont à leur service des médecins ou des astrologues juifs, il leur semble que la science d'un juif doit être supérieure justement à cause de son origine illicite.

Le livre d'Abraham Juif parut donc à Flamel à cause même de sa provenance beaucoup plus précieux qu'un traité d'Hermès ou de Geber. Au reste, il était rempli de caractères hébraïques et de

chiffres dont on ne pouvait comprendre le sens qu'en étant versé dans la Kabbale, un livre plus facile à comprendre aurait été peut-être dédaigné, celui-ci irrita la curiosité de Flamel qui se promit de déchiffrer tous ces arcanes, et il tint sa promesse!
Nous n'avons pas fait entrer en ligne l'appât des richesses, c'est que Flamel n'a jamais désiré l'or pour lui-même, peu lui importait d'être riche ou pauvre, il donna tout aux pauvres et aux églises, et quand il mourut il n'était guère plus riche qu'avant d'avoir opéré la transmutation, du reste il ne fit cette opération que trois fois dans sa vie! Est-ce là le caractère d'un homme avide d'or? Si nous insistons tant sur ce point, c'est que dès à présent il faut bien comprendre que Flamel n'étudia l'alchimie que par curiosité, par amour de la science et non dans un but de lucre, ce qu'il voit à la fin de ses travaux, c'est de pouvoir enfin lire couramment son mystérieux livre d'Abraham Juif, de pouvoir déchiffrer les hiéroglyphes dont le sens lui échappe, il n'a qu'un désir, parfaire le grand œuvre, et contempler les merveilles de la pierre des philosophes! Voilà les seules raisons qui poussent Flamel, les obstacles, les déceptions ne feront que l'irriter sans le décourager.

La résistance soutient les forts, car seuls ils sont capables de puiser de nouvelles forces dans la lutte.

Flamel était donc songeant nuit et jour à son manuscrit, mais nous avons vu qu'il était absolument novice en la science d'Hermès, et circonstance aggravante, le livre d`Abraham est l'un des plus obscurs et des plus symboliques de toute la bibliographie alchimique.

Flamel ne pouvait entreprendre seul l'étude de l'hermétisme, il lui fallait un maître pour le diriger. Il s'aboucha donc avec

quelques-uns des nombreux alchimistes de Paris. Mais à quel titre leur demander des renseignements, fallait-il avouer qu'il s'occupait d'alchimie? Non, cela eût fait tort à son commerce et à sa considération, puis quelque souffleur n'aurait pas manqué de s'insinuer dans sa confiance, puis de venir s'installer chez lui. Flamel aimait la tranquillité et il ne tenait pas du tout alors à passer pour alchimiste, le métier était assez dangereux et le malheureux qui attirait l'attention sur lui avait le choix entre: travailler pour le Roi dans une tour bien gardée, ou aller bénir les passants avec les pieds du haut d'un gibet doré, en cas de refus. Pour résoudre cette difficulté, Flamel fit copier sous ses yeux par un habile enlumineur les sept figures et il les montrait à ceux de ses clients et connaissances qu'il savait avoir fait quelqu'étude de l'alchimie. Il leur demandait simplement ce que ces figures pouvaient bien signifier; à ceux, dont la discrétion lui était assurée, il avouait que c'étaient des hiéroglyphes alchimiques tirés d'un manuscrit sur la pierre philosophale. Mais laissons Flamel raconter lui-même ses tribulations: « Enfin je fis peindre le plus au naturel que je peux, dans mon logis, toutes ces figures et portraits du quatrième et cinquième feuillet, que je montrai à Paris à plusieurs grands clercs qui n'y entendirent jamais plus que moi. Je les avertissais même que cela avait été trouvé dans un livre qui enseignait la pierre philosophale, mais la plupart d'iceux se moquèrent de moi, et de la bénite pierre, fors un appelé Maître Anseaulme, qui était licencié en médecine, lequel étudiait fort en cette science. Icelui avait grande envie de voir mon livre et n'y eût chose qu'il ne fit pour le voir, mais toujours je l'assurai que je

ne l'avais point, bien lui fis-je une grande description de sa méthode ».

Pour comprendre l'empressement de maître Anseaulme, il faut savoir qu'à cette époque l'alchimie commençait à s'étendre. Raymond Lulle était mort dans les premières années du XIVe siècle, mais Jean de Meung, Cremer, Richard l'anglais, Odomar, Jean de Rupescissa, Ortholain avaient suivi ses traces, l'alchimie gagnait peu à peu, pas de famille où il n'y eût un hermétiste. La science commençait à se répandre hors des monastères où elle avait été d'abord à peu près exclusivement renfermée. L'école alchimique occidentale commence à se constituer avec Roger Bacon et Albert le Grand, Raymond Lulle et Arnauld de Villeneuve. Ce sont eux qui répandent dans l'occident barbare toute la science antique recueillie et accrue par les Arabes; l'alchimie fait partie de ces connaissances, ainsi qu'Hoeffer l'avait démontré (Thèse reprise par M. Berthelot).

L'alchimie pénétrait donc peu à peu les diverses couches de la société; mais les manuscrits étaient rares encore, ils coûtaient fort cher, on se les prêtait comme de précieux trésors; les auteurs eux-mêmes étaient peu nombreux, quelques arabes: Geber, Avicenne, Kalid, Morien, quelques gréco-égyptiens, Hermès, Synésius, Démocrite, plus les œuvres des premiers maîtres occidentaux, tels étaient les manuscrits que l'on étudiait le plus communément. Aussi quand un alchimiste entendait parler d'un nouveau manuscrit encore inconnu, faisait-il tout son possible pour le posséder ou tout au moins le copier, le lire! Peut-être enfin la matière serait-elle désignée dans ce manuscrit, peut-être serait-ce là le manuscrit introuvable où le grand œuvre est décrit sans

mystères? C'était là certainement la pensée de maître Anseaulme, mais devant les dénégations systématiques de Flamel, il se résigna à lui expliquer les figures d'Abraham sans plus chercher à voir l'original, voici cette explication de souffleur, que Flamel nous a conservée. « Il disait que le premier portrait représentait le temps qui dévorait tout ce qu'il fallait l'espace de six ans selon les six feuillets écrits, pour parfaire la pierre, soutenait qu'alors il fallait tourner l'horloge et ne cuire plus. Et quand je lui disais que cela n'était peint que pour démontrer et enseigner le premier agent (comme était dit dans le livre), il répondait que cette coction de six ans était comme un second agent. Que véritablement le premier agent y était peint, qui était l'eau blanche et pesante, qui sans doute était le vif-argent, que l'on ne pouvait fixer ni à icelui couper les pieds, c'est-à-dire ôter sa volatilité, que par cette longue décoction dans un sang très pur de jeunes enfants, que dans icelui, ce vif-argent se conjoignant avec l'or et l'argent se convertissait premièrement avec eux en une herbe semblable à celle qui était peinte, puis après par corruption en serpents, lesquels étant après entièrement asséchés et cuits par le feu, se réduiraient en poudre d'or qui serait la pierre. » Si les autres explications de maître Anseaulme étaient de cette force, Flamel non seulement n'en savait pas plus qu'avant, mais encore il s'engageait dans un labyrinthe sans issue; maître Anseaulme n'était en somme qu'un vulgaire souffleur, il prenait à la lettre les paraboles des philosophes et s'il travaillait de la même façon, ses œuvres devaient avoir deux termes: l'imbécillité et le sacrilège. On trouvera plus loin l'explication des figures d'Abraham selon les principes exposés dans notre précédent ouvrage: Théories et

Symboles des alchimistes, et l'on verra combien elles diffèrent de celle de maître Anseaulme, le médecin alchimiste! Flamel ayant bien médité le livre d'Abraham Juif, crut devoir néanmoins passer à la pratique; il travaillait en secret et nul autre que Pernelle ne sut jamais qu'il s'occupait d'alchimie; il avait fini par ne plus demander de conseils, inutiles toujours, nuisibles souvent; mais pour travailler selon sa propre inspiration, il n'en faisait pas pour cela de meilleur ouvrage. Les jours se succédaient, les mois suivaient les mois, les années s'ajoutaient aux années, et pas le moindre succès ne venait l'encourager; il n'en persévérait pas moins, ne quittant l'athanor que pour aller à l'Eglise Saint-Jacques, il partageait son temps entre la prière et la méditation des anciens philosophes, car Flamel s'était monté une bibliothèque hermétique et il possédait plusieurs manuscrits. Il existe à la Bibliothèque nationale un manuscrit coté 19.978, supplément français, fonds Saint-Germain-des-Prés, qui porte à la fin le nom de Flamel, c'est le Livre des lavûres, copié de la propre main de l'écrivain, nous en reparlerons; de plus nous trouvons ceci dans le Dictionnaire de Moreri. « Il existe un manuscrit de chimie d'Almasatus au roi de Carmasan, qui porte le titre de propriété de Nicolas Flamel. » Ainsi donc Flamel, malgré toutes les petites raisons de l'abbé Villain, s'occupait d'alchimie et sérieusement même.

Néanmoins malgré tous les conseils des clercs en hermétique, malgré ses propres travaux, malgré les lumières qu'il pouvait tirer de ses manuscrits ou même à cause de tout cela, il ne faisait rien qui vaille, les avis étonnants de maître Anseaulme y étaient bien pour quelque chose, aussi nous dit-il: « Cela fut cause que durant

le long espace de vingt-et-un ans je fis mille brouilleries, non toutefois avec le sang, ce qui est méchant et vilain. Car je trouvais dans mon livre que les Philosophes appelaient sang, l'esprit minéral qui est dans les métaux, principalement dans le Soleil, la Lune et Mercure, à l'assemblage desquels je tendais toujours, aussi ces interprétations pour la plupart étaient plus subtiles que véritables. Ne voyant donc jamais en mon opération les signes ou temps écrit dans mon livre, j'étais toujours à recommencer. » Flamel n'a pas une parole amère pour ceux dont les pernicieux conseils lui ont fait dépenser tant de temps et tant d'argent, il n'a pas un regret pour les années écoulées, pas un seul instant de défaillance. Cependant comme il en était à peu près au même point qu'en commençant, il réfléchit qu'il ferait bien de voyager, il connaissait déjà quelques souffleurs à Paris, mais aucun n'était assez avancé pour lui être utile. Au reste il lui fallait trouver non seulement un philosophe, mais encore un kabbaliste pour lui expliquer certains passages écrits en hébreu. Il irait donc en Espagne où les Juifs étaient alors fort nombreux; longtemps en relation avec les Maures, ils avaient profité du contact et ils avaient produit nombre d'excellents médecins recherchés des cours d'Europe. Le but de son voyage était Saint-Jacques de Compostelle en Galice (en espagnol Santiago ou Compostella) but célèbre de pèlerinage, que Flamel avait fait voeu de visiter en l'honneur de Saint-Jacques, patron de sa paroisse.

CHAPITRE III

Pèlerinage de Flamel à Saint-Jacques de Compostelle. Légende de Saint-Jacques! Flamel fait la connaissance de maître Canches. Retour en France. Mort de Canches à Orléans. Travauxde Flamel. Première et seconde transmutation. Prière de Flamel.

Ayant donc fait vœu « à Dieu et à Monsieur Saint-Jacques de Galice, pour demander l'interprétation d'icelles (les figures), à quelque sacerdot juif, en quelque synagogue d'Espagne » et Pernelle ayant consenti au voyage, Flamel partit avec l'habit de pèlerin orné de coquilles et le bourdon à la main. Il emportait avec lui copie des figures d'Abraham et un extrait des passages qui lui avaient paru plus importants. « Donc en cette même façon je me mis en chemin et tant fis que j'arrivais à Montjoye et puis à Saint-Jacques ou avec une grande dévotion j'accomplis mon voeu ». Nous n'avons aucun renseignement sur le chemin suivi par Flamel pour aller en Espagne, mais on peut supposer qu'il y alla par le chemin que le roi Bermude avait fait tracer à travers la Navarre, la Rioja et le territoire de Burgos, spécialement pour les pèlerins venant de France.

Arrivé sur le mont de l'Humilladoiro, d'où l'on découvre la cathédrale de Saint-Jacques, Flamel se prosterna et pria quelques instants selon la coutume, peut-être avait-il l'intuition que son vœu serait exaucé.

Quelques mots sur Saint Jacques de Compostelle, que nous appellerons désormais de son nom espagnol, Santiago (San Iago, Saint Jacques). En 835, Théodomir, évêque d'Iria, fut informé par un montagnard que sur une colline boisée à quelque distance à l'ouest du mont Pedroso, on apercevait la nuit une lumière douce légèrement bleuâtre, et quand le ciel était sans nuages, on voyait une étoile d'un merveilleux éclat au-dessus de ce même lieu. Théodomir se rendit avec tout son clergé sur la colline, on fit des fouilles à l'endroit indiqué, et on trouva dans un cercueil de marbre un corps parfaitement conservé que des indices certains révélèrent être celui de l'apôtre saint Jacques. On construisit naturellement une chapelle, les pèlerins affluèrent, des maisons se construisirent autour de la chapelle, bientôt l'agglomération put s'appeler ville, la chapelle fut transformée en cathédrale. L'évêque d'Iria transporta son siège dans la nouvelle ville qui reçut le nom de Santiago (S. Jacques) ou encore de Compostelle (campus stellae, champ de l'étoile). Flamel, ayant en compagnie des autres pèlerins été admis à baiser le manteau de Saint-Jacques, après avoir distribué des aumônes et ardemment prié, se remit en route. Il revenait par le même chemin, lorsqu'à Léon, il rencontra un marchand français originaire de Boulogne, il fut mis par lui en relation avec un médecin juif nommé maître Canches, qui demeurait alors à Léon. C'était un juif converti au christianisme, et « fort savant en sciences sublimes » c'est-à-dire Kabbaliste très instruit. Lors de leur première entrevue, le marchand de Boulogne, qui servait d'intermédiaire, expliqua à maître Canches que Flamel avait à lui demander son avis au sujet de certaines figures mystérieuses copiées dans un livre très

ancien. Flamel ayant donc exhibé ses copies, maître Canches change subitement de visage, il rayonne, il exulte, c'est que ces figures sont tirées de l'Asch Mezareph du rabbi Abraham, livre que les cabalistes croyaient à jamais perdu. Dans sa joie il cherche à communiquer directement avec Flamel, il lui demande en latin s'il a quelque nouvelle du manuscrit original, et Flamel lui répond dans la même langue qu'il a « espérance d'en avoir de bonnes nouvelles si quelqu'un lui déchiffrait ces énigmes. Tout à l'instant transporté de grande ardeur et joie, il commença de m'en déchiffrer le commencement ». Voilà maître Canches et Flamel grands amis, l'un a trouvé un manuscrit que l'on croyait perdu, l'autre tient enfin l'explication de ces figures qui l'embarrassaient tant. Quand Flamel eût révélé qu'il possédait l'original, mais qu'il ne le montrerait qu'à la condition qu'on lui expliqua tout, maître Canches n'hésita pas à faire le voyage pour voir le précieux manuscrit. Ayant à peine pris le temps de mettre ordre à ses affaires, il partit avec Flamel. Les deux compagnons se rendirent à Oviedo et de là à Sanson où ils prirent la mer pour revenir plus rapidement « Notre voyage avait été assez heureux et déjà depuis que nous étions entrés en ce royaume, il m'avait très véritablement interprété la plupart de nos figures, où jusques même aux points, il trouvait de grands mystères (ce que je trouvais fort merveilleux), quand arrivants à Orléans, ce docte homme tomba extrêmement malade, affligé de très grands vomissements qui lui étaient restés de ceux qu'il avait souffert sur la mer. Il craignait tellement que je le quittasse, qu'il ne se peut rien imaginer de semblable. Et bien que je fusse toujours à ses côtés, si m'appelait-il incessamment, enfin il mourut sur la fin du

septième jour de sa maladie dont je fus fort affligé; au mieux que je pus, je le fis enterrer en l'Eglise Sainte-Croix à Orléans, où il repose encore. Dieu aie son âme. Car il mourut en bon chrétien. Et certes, si je ne suis empêché par la mort, je donnerai à cette Eglise quelques rentes pour faire dire pour son âme tous les jours quelques messes ». Pauvre Canches! Flamel, attristé par la mort de son compagnon, se remit en chemin pour Paris.

Son voyage avait pleinement réussi, il connaissait maintenant le premier agent, la matière, le fourneau; quelques détails lui étaient encore inconnus, mais avec ce qu'il savait il pouvait dès lors opérer sans crainte d'errer misérablement. Aussi quelle fut la joie de Pernelle quand elle vit revenir son époux, bruni par le soleil d'Espagne, quelle joie surtout quand elle connut le résultat du voyage. « Qui voudra voir l'état de mon arrivée, dit Flamel, et la joie de Pernelle, qu'il nous contemple tous deux en cette ville de Paris sur la porte de la chapelle Saint Jacques de la Boucherie, du côté et tout auprès de ma maison, où nous sommes peints, moi rendant grâces aux pieds de M. Saint Jacques de Galice et Pernelle à ceux de M. Saint Jean, qu'elle avait si souvent invoqué. » Flamel se remit courageusement au travail, il était maintenant certain de trouver. Mais la matière première étant assez longue à préparer il dut passer encore de longs mois avant de voir sa persévérance récompensée. Il ne lui fallut pas moins de trois ans pour parvenir enfin au but tant désiré, ce qui ajouté aux vingt et un ans dépensés en recherches avant son pèlerinage, représente vingt quatre années d'un travail incessant.

Il nous a résumé lui-même sa manière de travailler et comment il parvint enfin à préparer la Matière. « Tant y a que par la grâce

de Dieu et intercession de la bienheureuse et sainte Vierge et benoîts saint Jacques et Jean, je sus ce que je désirais, c'est-à-dire les premiers principes, non toutefois leur première préparation qui est une chose très difficile sur toutes celles du monde. Mais je l'eus encore à la fin après les longues erreurs de trois ans ou environ, durant lequel temps je ne fis qu'étudier et travailler, ainsi qu'on me peut voir hors de cette Arche, où j'ai mis des processions contre les deux piliers d'icelle, sous les pieds de Saint Jacques et Saint Jean, priant toujours Dieu le chapelet en main, lisant très attentivement dans un livre et pesant les mots des Philosophes, et essayant puis après les diverses opérations que je m'imaginais par leurs seuls mots. Finalement je trouvai ce que je désirais, ce que je reconnus aussitôt par la senteur forte ». La matière préparée, le reste du Grand-Œuvre est selon les philosophes un travail de femmes et un jeu d'enfants. Il n'y avait plus qu'à chauffer la matière dans un matras de verre ou œuf philosophique, renfermé dans un fourneau spécial nommé Athanor; la matière passait alors par une série de couleurs et de modifications dont la succession en un certain ordre prévu indiquait à l'alchimiste qu'il était dans la bonne voie (1). C'est ainsi que Flamel vit sa matière devenir grise, puis noire. Cette couleur noire était appelée par les philosophes: tête de corbeau. C'est la clef du grand-œuvre et la première des couleurs principales.

1. Voir: Théories et Symboles des alchimistes. Le grand œuvre.

Puis un cercle blanc entoura la noirceur comme une auréole.

Du cercle rayonnèrent vers le centre des filaments blancs qui envahirent la masse jusqu'à ce que toute trace de noir eût disparu. Dans cet état de blancheur parfaite, la matière porte le nom de petite pierre ou élixir blanc, elle change les métaux en argent. En voyant apparaître cette couleur, Flamel n'alla pas plus loin pour cette fois, dans son impatience il ouvrit l'oeuf philosophique pour essayer son élixir.

« Donc, nous dit-il, la première fois que je fis la projection, ce fut sur du Mercure, dont j'en convertis demi livre ou environ en pur argent, meilleur que celui de la minière, comme j'ai essayé et fait essayer plusieurs fois. Ce fut le 17 janvier, un lundi environ midi, en ma maison, présente Pernelle seule, l'an de la restitution de l'humain lignage mil trois cens quatre-vingt-deux ans. » Sur dès lors d'être dans la bonne voie, il reprit ce qui lui restait d'élixir blanc et le remit dans l'œuf philosophique pour le parfaire et obtenir la grande pierre ou élixir rouge, la véritable pierre philosophale, celle qui transmue les métaux en or. La matière passe par les couleurs de l'iris ou de l'arc-en-ciel, puis par le jaune orangé, l'orangé et enfin la couleur pourpre. Flamel prit alors la matière au rouge, et en ayant enveloppé un fragment dans de la cire, il projeta le tout sur du mercure chauffé dans un creuset, mais laissons-le décrire lui-même cette fameuse projection. « Et puis après en suivant toujours mot à mot mon livre, je la fis avec la pierre rouge sur semblable quantité de mercure, en présence encore de Pernelle seule, en la même maison, le vingt-cinquième jour d'avril de la même année, sur les cinq heures du soir, que je transmuai véritablement en quasi

autant de pur or, meilleur très certainement que l'or commun, plus doux et plus ployable. Je le peux dire avec vérité. »

Voilà donc Flamel parvenu au but de ses désirs, il peut lire couramment le manuscrit d'Abraham Juif, il sait maintenant quelles opérations indiquent les mystérieuses figures, comment il faut s'y prendre pour parfaire le grand œuvre et cela lui suffit. Un autre aurait produit des monceaux d'or pour se livrer sans frein à toutes les extravagances d'une imagination en délire, un autre aurait étonné le monde par son faste, faisant l'aumône aux rois, mettant par la puissance de l'or l'univers à ses pieds, lui au contraire continue à vivre modestement. Il méprise l'or, il a la science, c'est elle seule qu'il recherchait. Il se contente de savoir qu'il peut, mais il ne veut pas, la richesse lui est tellement indifférente qu'il ne fit que trois fois la projection dans sa vie (outre les deux premières) ainsi qu'il nous l'affirme lui-même, et Pernelle qui s'y entendait aussi bien que lui, ne le poussa jamais à recommencer. Tous deux ne songent plus qu'à leur salut, avec le produit de trois projections Flamel fait des dons aux églises et aux couvents; il dote les hôpitaux, il secourt les pauvres. Cet homme d'élite comprend si bien que ce n'est pas la richesse qui fait le bonheur, qu'il ne lègue aucun bien à celui de ses neveux qu'il a distingué pour sa bonne conduite, il lui lègue simplement la science, un manuscrit de sa propre main où il lui enseigne l'art divin de transmuer les métaux.

Ce qu'il faut retenir de tout ceci, c'est que Flamel n'a jamais souhaité la richesse et que devenu adepte, il n'a usé de la Pierre qu'avec discrétion. Encore n'employa-t-il cet argent qu'à des

fondations pieuses. La prière le prévint des tentations, car c'était un homme pieux, voici sa prière ordinaire qui se trouve en tête du Livre des figures hiéroglyphiques: « Loué soit éternellement le Seigneur mon Dieu, qui élève l'humble de la basse poudrière, et fait réjouir le cœur de ceux qui espèrent en lui, qui ouvre aux croyants avec grâce les sources de sa bénignité et met sous leurs pieds les cercles mondains de toutes les félicités terriennes. En lui soit toujours notre espérance, en sa crainte notre félicité, en sa miséricorde la gloire de la réparation de notre nature et en la prière notre sûreté inébranlable. Et toi, ô Dieu tout-puissant, comme ta bénignité a daigné ouvrir en la terre devant moi, ton indigne serf, tous les trésors des richesses du monde, qu'il plaise à ta grande clémence, lorsque je ne serai plus au nombre des vivants, de m'ouvrir encore les trésors des Cieux, et me laisser contempler ton divin visage, dont la Majesté est un délice inénarrable, et dont le ravissement n'est jamais monté en cœur d'homme vivant. Je te le demande par le Seigneur Jésus-Christ ton fils bien aimé qui en l'unité du Saint-Esprit vit avec toi au siècle des siècles. Ainsi soit-il. » Combien différente cette prière de celle que l'abbé Villain a copiée dans d'Hydrolitus Sophicus (Museum hermeticum) et qui est une prière d'un alchimiste quelconque, l'abbé Villain n'affirme pourtant pas que cette prière soit de notre adepte: « Flamel dit sans doute... » dit-il. Mais après lui Collin de Plancy affirme gravement que cette prière est de Flamel, et Figuier après lui sans se donner la peine de vérifier, seulement Figuier enjolive la chose, la prière de l'Hydrolitus serait celle que Flamel faisait chaque jour pour obtenir du ciel

l'interprétation des figures d'Abraham Juif. Et ainsi l'on écrit l'histoire.

CHAPITRE IV

Flamel s'est-il occupé d'alchimie. Les raisons de l'abbé Villain. Celles de Salmon. Nos raisons. Le livre d'Abraham Juif. Flamel a été un alchimiste.

Ayant montré Flamel alchimiste et adepte, nous allons examiner une grosse question: Flamel s'est-il réellement occupé d'alchimie? C'est que la chose a été discutée, d'autre part il n'est pas trop tard pour en parler, il valait mieux exposer d'abord les faits, quitte à les examiner ensuite.

Donc Vallet de Viriville regarde toute cette partie de l'histoire de Flamel comme une légende, il ne va cependant pas aussi loin que l'abbé Villain qui n'y voit qu'un roman fabriqué au XVIIe siècle par Arnauld de la Chevalerie.

Figuier plus prudent ne se prononce pas.

Les raisons de Vallet de Viriville étant renouvelées de l'abbé Villain, nous n'examinerons que celles de ce dernier.

1°L'abbé prétend que le livre des figures hiéroglyphiques n'est pas l'œuvre de Flamel, mais bien d'Arnauld de la Chevalerie (gentilhomme poitevin qui le fit imprimer pour la première fois en le traduisant du latin), et cela parce que, dit-il: « On n'a jamais vu l'original latin. Remarquez que: on, c'est lui, l'abbé. Mais, répondons-nous, a-t-on jamais vu l'original grec de l'Iliade ou l'original latin de l'Enéide, et sans aller si loin, combien de chefs-d'œuvre imprimés au XVIIIe et au XIXe siècle et dont les manuscrits originaux n'existent plus. En posant comme loi le principe de Villain, combien d'ouvrages seraient apocryphes!

Passons! 2° Chose grave selon lui, la première projection est datée du 17 janvier 1382, la seconde du 25 avril « de la même année » dit Flamel. Or, l'année commençant à Pâques, on était depuis le 6 avril dans l'année 1383. La fête de Pâques étant mobile, pour éviter la confusion, on indiquait dans les actes passés du 22 mars au 5 avril, s'ils avaient été rédigés avant ou après Pâques. Constatons que ce système prêtait par conséquent à confusion et que Flamel aura pu se tromper. 3° Enfin, dit-il, le 17 de janvier 1382 était un vendredi et Flamel dit un lundi, et sur ce l'abbé triomphe. Mais Flamel travailla à deux reprises au livre des figures hiéroglyphiques, en 1399 et en 1413. Mettons qu'il ait rédigé cette première partie en 1399, la première projection était donc éloignée de dix-sept ans! Ma foi, nous trouvons que Flamel pouvait fort bien ne pas se rappeler au juste quel jour de la semaine elle avait eu lieu et nous ne le chicanerons pas pour cela. Telles sont les raisons de l'abbé Villain, nous y avons répondu, le lecteur jugera. Au reste, l'abbé avait une thèse préconçue et les petites raisons s'entassent sous sa plume à perte de vue. Il ne réussit qu'à être ennuyeux. Cependant nous prétendons ne pas abandonner la discussion sur ce point avant d'avoir démontré péremptoirement que Flamel s'est occupé d'alchimie. Nous prouverons d'abord l'authenticité du livre des figures hiéroglyphiques. Le médecin Salmon qui a fait la préface de la Bibliothèque des philosophes chimiques (à Paris, Laurent d'Houry, 1683) s'est occupé de cette question, aussi ne ferons-nous que le résumer. Premièrement le nom de Flamel est plusieurs fois cité dans le livre des figures hiéroglyphiques et chaque fois à la première personne du singulier: je ou moi

Flamel. Lorsqu'il y est dit qu'il fit la projection en 1382, en présence de Pernelle, celle-ci était encore vivante et lorsqu'il y est dit que ce livre a été achevé en 1413 après la mort de Pernelle, elle était alors décédée, comme il appert de nombreux actes des archives de Saint-Jacques-la-Boucherie. De plus, quel autre que Flamel eut pu donner une explication des figures du Charnier des Innocents, aussi claire au point de vue théologique, aussi bien adaptée au sens alchimique. Enfin nul acte, nul fait, rien, absolument rien ne vient contredire ce qui est narré dans la première partie du livre des figures hiéroglyphiques. Ajoutons pour ne rien laisser derrière nous, que l'abbé Villain trouve étrange que Flamel quitte sa femme et son commerce pour aller en Espagne, et encore, dit-il, si cela eût été fait par dévotion. Mais Flamel pouvait s'absenter fort bien, disons-nous, il laissait derrière lui l'intelligente Pernelle et son premier clerc. Flamel ne travaillait-il pas depuis vingt et un ans à la recherche du grand-œuvre, pour quelques mois de plus que lui dépensait le pèlerinage, il pouvait être négligent jusqu'au bout. Combien d'adeptes, Bernard Trévisan, Denys Zachaire, Cyliani n'ont réussi que lorsqu'ils touchaient déjà à la ruine. Mais non, il n'y avait même pas de négligence de sa part, ses clercs faisaient tout l'ouvrage; de même dans une fabrique ce n'est pas le patron qui fait le travail, mais bien les ouvriers, le patron n'est que la tête, et il est plus facile de trouver un contre-maître que de remplacer à la fois tous les ouvriers. Le patron prend deux ou trois mois de vacances et la fabrique va tout aussi bien. Pernelle ne pouvait-elle suppléer Flamel quelque temps, insister serait oiseux. Enfin pour ce qui est du but même du voyage, nous avons vu combien

Flamel était dévot, nous le constaterons encore mieux plus loin, et il avait deux raisons au lieu d'une pour faire son pèlerinage, d'abord par dévotion, ensuite pour s'aboucher avec quelque rabbin cabaliste.

Tout ceci étant élucidé, nous affirmons que Flamel s'est occupé d'alchimie. Nous ne reparlerons pas ici du livre des figures hiéroglyphiques, la question est jugée, mais il existe et il a existé des manuscrits d'alchimie portant le titre de propriété de Flamel, l'un d'eux est même écrit entièrement de sa main, ainsi qu'il appert par ces mots qui le terminent: le présent livre est et appartient à Nicolas Flamel, de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie, lequel il l'a écrit et relié de sa propre main. « C'est le livre des Laveures, catalogué 19978 (supplément français) à la Bibliothèque nationale (voir pour plus de détails le dernier chapitre 9 page 121). C'est le seul manuscrit d'alchimie ayant appartenu à Flamel que nous connaissions actuellement. Divers auteurs du XVI, XVII et XVIIIe siècle parlent d'autres manuscrits qui ne nous sont point parvenus, détruits ou simplement égarés. Ainsi Moreri affirme que de son temps il existait un manuscrit d'alchimie d'Almasatus au roi de Carmasan, qui portait le titre de propriété de Flamel. Dom Pernety, auteur des Fables grecques et égyptiennes, a eu entre les mains un manuscrit autographe de Flamel. Il nous en a laissé la description. C'était un traité d'alchimie écrit dans les marges assez larges d'un Bréviaire, il est adressé à un des neveux de Flamel et commence ainsi: « Je, Nicolas Flamel, écrivain de Paris, cette présente année, MCCCCXIII, du règne de notre

prince bénin Charles VI lequel Dieu veuille bénir, etc... » Enfin au XVIIe siècle on voyait dans la bibliothèque de M. de la Richardière un manuscrit de Flamel commençant ainsi: « Je te veux premièrement montrer la nature de tous métaux.... » Et à la même époque François de Gerzan, sieur du Soucy, qui possédait alors le livre des lavûres, avait encore un autre manuscrit de Flamel.

Il y a un point sur lequel l'abbé Villain a glissé, c'est sur la question du Livre d'Abraham Juif. Redoutant de trouver la vérité et de détruire ainsi sa propre thèse, il ne s'est livré de ce côté à aucune investigation. Eh bien! nous allons prouver que ce livre a existé. Dans Borel nous lisons ceci à propos du manuscrit d'Abraham. « Mais j'ai pourtant ouï assurer à un gentilhomme de Rouergue, appelé De Cabrières, se tenant en son château de Cabrières, près de Millau, où je fus exprès pour voir ce manuscrit (1), qu'il avait vu l'original de ce livre, que feu M. le cardinal de Richelieu avait recouvré peu de temps avant sa mort, et qu'un grand seigneur de Rouergue, familier avec ceux qui manièrent ses papiers, l'avait emporté de son cabinet. »

Nous voici donc renseignés, du temps de Louis XIII, le manuscrit d'Abraham existait encore; il est probable qu'il fut copié plusieurs fois et nous ne désespérons pas de trouver un jour ou l'autre une de ces copies.

1. Une copie du livre d'Abraham Juif.

M. Delaulnaye, à l'article Flamel, dans le Dictionnaire biographique de MM. Michaud, dit en parlant du livre d'Abraham: « L'auteur de cet article possède une copie très précieuse des figures du couvercle, faite par Flamel lui-même. Elle présente deux carrés parfaits.

On y remarque des hiéroglyphes égyptiens qui ont quelque rapport avec ceux de la table Isiaque, l'emblème des trois mains réunies dont une est noire; celui du boeuf et de deux anges prosternés devant une croix, et beaucoup de caractères hébraïques, éthiopiens, arabes, grecs, cabalistiques parfaitement exécutés ». Nous arrêterons ici ce chapitre, ce qu'il nous fallait pour la suite c'était une base solide et inébranlable, car à partir de maintenant les preuves vont s'accumuler tellement qu'il faudrait y mettre de la mauvaise volonté pour ne pas voir la vérité. Nous n'avons discuté si longuement que parce que cela était indispensable, aussi maintenant pouvons-nous continuer, nous avons établi trois points importants: Le livre d'Abraham Juif a existé, Flamel s'est occupé d'alchimie, Flamel a écrit des traités hermétiques, notamment le livre des figures.

CHAPITRE V

Flamel reconstitue sa fortune. Don mutuel. Edification d'une arcade au Charnier des Innocents. Le petit portail de S. Jacques de la Boucherie. La Croix d'or hermétique. Mort et testament de Pernelle. Son mausolée.

Flamel étant parvenu à préparer la Pierre philosophale, n'avait plus rien à désirer. Nous avons vu qu'il ne cherchait que la science, maintenant il la possède, peu lui importe le reste. Sa passion pour l'alchimie est tellement modérée par sa piété qu'il ne fit que trois fois la transmutation dans sa vie, outre les deux premières qui n'étaient que de simples essais, et encore, l'or obtenu sera employé en fondations pieuses, à peine si Flamel placera des rentes sur quelques maisons pour pouvoir vivre à son aise le restant de ses jours sans être obligé de recourir à de nouvelles transmutations. Car sa fortune avait été fortement ébranlée par ses recherches hermétiques, les produits nécessaires s'extrayant de l'or et de l'argent (voir: Théories et Symboles des Alchimistes) comme d'autre part on perdait toujours en essayant de régénérer les métaux employés dans les manipulations, si nous ajoutons à ces dépenses fondamentales l'achat des manuscrits, des appareils de verre, du combustible, des fourneaux, etc, on comprendra que de telles dépenses, continuées pendant vingt-quatre ans, avaient dû endommager la fortune de Flamel. Aussi s'étant marié sous le régime dotal et sa fortune personnelle étant près d'être épuisée, il s'était adressé à Pernelle, et celle-ci par

amour pour lui, confiante dans le succès de ses recherches, voulut bien mettre ses biens en commun avec ceux de son mari, mesure dont Flamel seul profitait. Cet acte est daté du 7 avril 1372 avant Pâques. Il est rapporté tout au long dans l'Histoire de l'abbé Villain, accompagné de beaucoup d'autres dont le texte nous intéresse généralement fort peu. Il nous suffit de savoir que l'acte a eu lieu, et le lecteur reste froid devant cette kyrielle d'actes par devant notaire, écrits en quelle langue! L'abbé n'en a pas moins cru devoir en remplir cent pages de petit texte. C'est en vérité fort réjouissant.

Ce don mutuel fut renouvelé le 10 septembre 1386.

Une clause de ce renouvellement nous intéresse, en ce qu'elle montre combien était grande la piété des deux époux: « Et outre ce, voulurent, ordonnèrent et accordèrent les dits mariés, l'un à l'autre, que le dit survivant dernier mourant (1), puisse donner, aumôner et distribuer, sain ou enferme (2), par son testament ou autrement en son vivant comme il lui plaira, toute la partie et portion du dit premier mourant, de tous les dits biens meubles et conquêts immeubles à telles personnes, Religieux, Eglises, pauvres et misérables personnes, conjointement ou en à part, ou convertir à faire célébrer messes, ou autres aumônes pitoyables comme bon semblera au dit survivant et en sa conscience seulement ».

1. Mourant.
2. Malade, du latin infirmus.

Cet acte fut de nouveau recommencé en 1388 à peu près dans les mêmes termes. Dans ces deux derniers actes, c'est Pernelle qui bénéficie à son tour de la nouvelle fortune de son mari et ce n'était que justice.

Nous avons dit plus haut l'emploi que notre alchimiste fit de l'or philosophal. Un certain nombre de ces fondations peut s'étiqueter de dates certaines, les autres non; nous nous occuperons d'abord des premières.

Donc en 1389 Flamel fit élever une arcade au Charnier des Saints Innocents. Cette arcade se dressait sur la façade du Charnier, voisine de la rue de la Lingerie, elle était marquée de l'N et de l'F, initiales que nous retrouverons dans toutes les autres fondations. Flamel y avait fait peindre (1) un homme tout noir étendant un bras vers une seconde arcade qu'il fit édifier plus tard et charger d'hiéroglyphes.

De l'autre main il tenait un rouleau sur lequel on lisait « je vois merveille dont moult je m'ébahis. » De plus sur la même arcade en face de l'homme noir, était une plaque dorée sur laquelle on voyait une éclipse du Soleil et de la Lune et une autre planète caractérisée par le signe de Vénus ou plutôt de Mercure.

Il y avait d'autres plaques au-dessous de celle-là, une entre autres représentant un écusson partagé en quatre par une croix, celle-ci porte au milieu une couronne d'épines renfermant en son centre un coeur saignant d'où s'élève un roseau.

1. Ce devait être alors l'habitude de faire peindre ou sculpter les arcades du Charnier, car Guillebert de Metz en parlant du charnier des Innocents, dit: « Illec sont peintures notables de la danse macabre et autres, avec écritures pour émouvoir les gens à la dévotion. »

Dans un des quartiers on voit IEVE en caractères hébraïques au milieu d'une foule de rayons lumineux au-dessous d'un nuage noir; dans le second quartier une nuée sur laquelle on voit une trompette, une lance, une palme et une couronne; dans le troisième la terre est chargée d'une ample moisson et le quatrième est occupé par des globes de feu. On trouve cet écusson figuré à la fin de l'Harmonie chimique de Lagneau.

Flamel semble avoir imité cet écusson d'un autre attribué à Saint-Thomas d'Aquin. Quant aux autres plaques nous ne savons ce qui s'y trouvait représenté; les alchimistes qui visitaient les différents endroits illustrés par Flamel faisaient un peu comme les anglais de nos jours, chacun emportait un morceau, un souvenir conservé précieusement comme une relique, jusqu'à ce qu'un plus hardi vint qui enlevât le reste. C'est ainsi que du temps de Borel il existait à cette arcade quatre plaques, trois du temps de Gohorry et plus du tout au XVIIIe siècle. Nous retrouverons ces mutilations, signes d'un culte excessif, dans toutes les autres fondations de Flamel.

Du temps de l'abbé Villain on ne voyait plus sur cette arcade que l'N et l'F et ces vers mutilés ou effacés par le temps.

« Hélas mourir convient
Sans remède homme et femme.
..... nous en souvienne
Hélas mourir convient
Le corps ...
Demain peut-être damnés.
A faute ...
Mourir convient
Sans remède homme et femme. »

Après ces vers on pouvait encore lire ce fragment d'inscription «... donné pour l'amour de Dieu, l'an 1389. Veuillez prier pour les trépassés en disant Pater noster. Ave. ». En 1761 cette arcade fut reconstruite en partie et ces différentes inscriptions disparurent.

Cette même année 1389 Flamel fit élever à ses frais le petit portail de Saint Jacques la Boucherie qui était vis-à-vis la rue de Marivaux en face sa propre maison. Il était représenté au-dessus de cette porte avec Pernelle. La Sainte Vierge est entre eux deux, l'apôtre Saint-Jacques est figuré à côté de Flamel et Saint-Jean Baptiste à côté de Pernelle. D'un côté se trouvait cette inscription: « Ave maria soit dit à l'entrée » et de l'autre côté: « la Vierge Marie soit ici saluée ».

« Au jambage occidental du portail, dit l'abbé Villain dans son Essai d'une histoire de la paroisse Saint-Jacques la Boucherie, on voit un petit ange en sculpture qui tient en ses mains un cercle de pierre, Flamel y avait fait enclaver un rond de marbre noir, avec un filet d'or fin en forme de croix, que les personnes pieuses baisaient en entrant dans l'église ». « Je tiens ce petit fait, ajoute-t-il en note, d'un ecclésiastique mort fort âgé né sur la paroisse, qui avait baisé cette croix étant tout jeune ». Ce fut donc dans la seconde moitié du dix-septième siècle qu'un larron ou plus probablement un alchimiste enleva le marbre et le filet d'or, on voyait distinctement la trace des coups de ciseau du temps de l'abbé Villain. Au-dessous de l'ange subsistaient ces mots: « *Memento pretiosae crucis Domini nostri* ».

EGLISE SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE.

A propos du portail de l'église Saint-Jacques, il faut remarquer que Flamel, dans le *Livre des figures hiéroglyphiques*, dit y être figuré en pèlerin, tous les autres auteurs, Gohorry, Borel, Sauval, Pernety, qui ont vu le monument, confirment la chose, seul l'abbé Villain prétend que Flamel n'a jamais été nulle part représenté en pèlerin, mais ce pauvre abbé n'a vraiment pas de chance dans ses affirmations intéressées, en tête de son ouvrage, page 1, s'étale resplendissante une reproduction de la partie supérieure du petit portail de Saint-Jacques la Boucherie, et s'il est assez difficile de dire d'après cette gravure si Flamel est ou n'est pas vêtu en pèlerin, en revanche il est facile de voir de chaque côté de la Vierge qui occupe le milieu de la figure, une coquille de Saint-Jacques, de plus l'apôtre Saint-Jacques qui est à côté de Flamel tient en mains le bâton de pèlerin orné du bourdon.

Entre cette année 1389 et la mort de Pernelle, notre alchimiste fit encore travailler aux églises Saint-Cosme et Saint-Martin des Champs; mais nous n'avons que des détails assez vagues sur ces fondations. Nous savons seulement d'après Borel que selon son habitude Flamel s'y était fait représenter en pèlerin.

Mais pour en revenir à Saint-Jacques la Boucherie, outre le portail de la rue de Marivaux qu'il avait fait élever à ses frais, Flamel fit d'autres dons à cette église de son vivant. Dans les comptes de la fabrique on trouve mentionné «.... un tableau d'imagerie d'une piété de N.-S. que l'on met aux fêtes sur le grand autel, que donna Nicolas Flamel ». Plus loin il est parlé d'un diptyque. « Item un tableau ployant à une passion d'un côté, et à

une résurrection d'autre côté, et l'a donné de nouvel Nicolas Flamel, et était sur le grand autel », (*Inventaires des objets précieux de l'Eglise, de 1404 à 1412*).

La chapelle de Saint-Clément, une des latérales de Saint-Jacques, fut particulièrement favorisée. Faut-il en chercher la raison dans ce que les échoppes de Flamel étaient adossées aux murs de cette chapelle. Il y avait fait d'assez fortes dépenses, il l'avait fait orner de boiseries, de sculptures: tous les accessoires étaient dus à ses libéralités, aussi cette chapelle était considérée comme fondation de Flamel, ainsi qu'il appert des comptes de la fabrique de Saint-Jacques (1436-1432). « Au coffre de la chapelle Saint-Clyment à Nicolas Flamel on trouve un calice avec la patène d'argent doré, etc... Item un vêtement de drap de soie noire doublé d'azur où est écrit N. F. en la chasuble, etc. » Cette chapelle, avec tous les accessoires du culte qui l'accompagnaient, doit être mise entièrement au compte de Flamel; une autre preuve c'est que les desservants de l'église finissaient par regarder cette chapelle comme celle de N. Flamel, ainsi on lit au même compte: « A Jehan François la somme de 8 sols qui due lui était pour avoir fait refaire un quartier du couvelesque qui couvre la table de la chapelle de feu Nicolas Flamel. »

Notre écrivain vivait assez tranquille avec sa femme, répandant des bienfaits autour de lui; adepte, il possédait la science dans son intégrité, n'ayant plus rien à désirer de ce côté, il ne pensait qu'à son salut, il soulageait les pauvres et enrichissait les églises: austère pratiquant, il s'était fait recevoir dans plusieurs confréries (neuf en tout) dont les noms se retrouvent dans son testament.

Nous avons vu plus haut que par un acte de 1388 un don mutuel mettait en commun les biens des deux époux, le dernier survivant profiterait de la fortune totale. Cet acte fut ratifié le samedi 5 août 1396, ce qui indigna fort Isabelle la soeur de Pernelle et ses fils; si Flamel succombait le premier, il n'y aurait eu que demi-mal, mais malheureusement Pernelle plus âgée que Flamel (elle devait avoir alors près de soixante-quinze ans) semblait devoir trépasser la première. Aussi soeur, beau-frère et neveux firent-ils tout ce qu'ils purent pour circonvenir Pernelle. Ils y réussirent car elle fit un testament le 25 du mois d'août 1397 où elle les avantage. Cependant il avait fallu que l'obsession fût forte pour l'amener là, aussi ses parents désormais tranquilles s'étant éloignés, Pernelle fit aussitôt un retour sur elle-même, elle eut honte de sa faiblesse et par un nouvel acte du 4 septembre 1397 elle fit par devant notaire et dans les formes requises un codicille où elle institue Flamel au nombre de ses exécuteurs testamentaires, ne donne à sa sœur Isabelle que 300 livres tournois une fois payées et remet le reste comme il est mentionné dans l'acte de 1396.

Pernelle avait réellement senti sa fin prochaine, car elle mourut sept jours après, le 11 septembre 1397. Flamel la fit enterrer aux Innocents, sur sa tombe il éleva plus tard (en 1407) une pyramide où se lisaient les vers suivants.

Les pauvres âmes trépassées
Qui de leurs hoirs sont oubliées
Requièrent des passants par ci
Qu'ils prient Dieu que merci
Veuille avoir d'elles et leur fasse
Pardon et à vous donne sa grâce

L'église et les lieux de céans
Sont à Paris bien moult séants
Car toute pauvre créature
Y est reçue à sépulture
Et qui bien y sera, soit mis
En Paradis, et ses amis.

Qui céans vient dévotement
Tous les lundis ou autrement
Et de son pouvoir y fait dons
Indulgences et pardons
Ecrits céans en plusieurs tables
Moult nécessaires et profitables.

Nul ne sait que tels pardons vaillent
Qui durent quand d'autres bons faillent.
De mon paradis pour mes bons amis
Descendu jadis pour être en croix mis.

Dans le testament de Pernelle que nous a conservé l'abbé Villain, il y a des choses bien intéressantes que nous donnerons à titre de curiosité. Elle règle elle-même les détails de la cérémonie funéraire: Item elle voulut et ordonna son luminaire être fait le jour de son obsèque de trente deux livres de cire. Item: elle voulut et ordonna quatre livres seize sols parisis être donnés et convertis au profit du dîner qui sera fait le jour de son obsèque.... Item: elle voulut et ordonna le jour de son trépassement la somme de huit livres tournois être donnée et aumônée pour Dieu à plusieurs pauvres gens par les dits exécuteurs. » Ayant distribué par son testament certaines sommes aux églises, confréries et pauvres, elle passe à ses parents, amis et connaissances. Nous y trouvons une feue Pernelle Dehanigues avec son mari feu Clément Dehanigues (les parents de son premier mari) pour

lesquels elle ordonne de dire douze messes de requiem. Nous y voyons aussi un Guillaume de Laigny son cousin et feu Raoul Lethas, son second mari.

Voici encore une clause curieuse: Item voulut et ordonna un voyage être fait une fois par un homme, pèlerin de pied, à Notre-Dame de Boulogne-sur-la-mer; auquel pèlerin pour ce faire, elle voulut quatre livres tournois être baillées et payées par les dits exécuteurs, lequel pèlerin fera chanter et dire en l'église Notre-Dame au dit lieu deux messes, c'est à savoir, l'une du Saint-Esprit, et l'autre de Notre-Dame, et offrira un cierge de cire pesant douze livres et si payera pour chacune messe deux sols parisis. »

Elle passe ensuite aux commensaux des églises qu'elle fréquentait « Item. A Martin qui a accoutumé de donner l'eau benoîte en l'église Saint-Jacques, cinq sols tournois. » Aux cinq pauvres qui demandent l'aumône au portail de Saint-Jacques, elle laisse à chacun deux sols, six deniers tournois; puis elle distribue sa garde-robe et ce n'est pas la partie la moins intéressante. Ainsi elle laisse à Jehannette la Paquote: « Une cote vermeille de marbre et un chaperon, que elle mettait chacun jour... Item. Cinq siens coursés fourrés de blanc à cinq pauvres personnes... Item à Jehannette Lalarge, son meilleur chaperon... Item à Jehannette la Flaminge, chandelière de cire, vendent à Saint-Jacques, son autre chaperon de violet... A Mengin jeune clerc, son varlet, elle donne une livre, cinq sols tournois, et à Gautier son autre varlet une livre tournois. » Son codicille change peu de chose au testament, elle y donne 300 livres à sa soeur Isabelle, le reste à Flamel, sauf

les quelques dépenses mentionnées dans son testament, soit 4 livres, 80 sols parisis, et 351 livres, 297 sols, 98 deniers tournois.

CHAPITRE VI

Différents de Flamel avec la famille de sa femme. Visite de Cramoisi. Edification du portail de Sainte Geneviève des ardents. Achats de diverses maisons. La maison hospitalière de la rue Montmorency. Edification d'une seconde arche aux Innocents. Explication de ses sculptures. La chapelle Saint-Gervais. Il travaille à ses traités. Mort de Flamel.

La mort de Pernelle avait profondément touché Flamel, avoir espéré, souffert, prié ensemble, toujours parfaitement unis pendant près d'un demi-siècle. La douleur était d'autant plus poignante que les deux époux s'aimaient plutôt cérébralement. Flamel avait passé vingt-quatre ans de sa vie dans des recherches continuelles, lisant, déchiffrant, commentant, l'esprit toujours en mouvement, n'ayant qu'un sujet de pensée, absorbé incessamment par ses calculs ou ses hypothèses, puis quand il croyait avoir trouvé quelque chose, il essayait et c'étaient alors les nuits et les jours passés dans des manipulations souvent dangereuses, demandant un contrôle incessant, quand la fatigue l'abattait sa femme prenait sa place. Dans de pareilles conditions, il y avait peu de place pour Eros, les hommes d'étude font généralement de médiocres mâles. Aussi l'amour des deux époux était-il d'autant plus épuré et tendait vers l'union parfaite de Platon.

Il est à croire que Flamel aurait suivi de près Pernelle, si de nombreuses affaires ne l'avaient empêché de se livrer tout entier

à son chagrin. Perrier et Isabelle, son beau-frère et sa belle-soeur qui ne soupçonnaient point l'existence du codicille, furent fort étonnés d'apprendre que le testament était annulé spécialement à leur endroit par le dit codicille et qu'ils devraient se contenter d'une somme de trois cents livres une fois payée. Aussitôt leur mécontentement éclata, il n'y eut misères qu'ils n'essayèrent de susciter, grâce à eux il fut impossible de se reconnaître dans l'inventaire des biens de la défunte, ils firent même, avant la fin du dit inventaire, saisir la succession par un huissier du parlement. Dignes parents! il y avait à peine huit jours que Pernelle était morte! Si l'on juge de leur caractère par ce dernier trait, on comprend parfaitement que Flamel, malgré la douceur de son caractère, ait été entraîné à tout une série de procès. Les exécuteurs testamentaires et Flamel portèrent le différent au Parlement, au Châtelet, aux Requêtes du palais. L'abbé Villain donne de grands détails sur cette affaire, on pourra s'y reporter. Le procès intenté par Perrier à son beau-frère n'était pas pour les rapprocher, aussi malgré que le curé de Saint-Jacques, Hervey Roussel les ait réconciliés, les bonnes paroles prononcées de part et d'autre furent plus sur les lèvres que dans le cœur. Isabelle et Perrier délaissèrent leur beau-frère, et il n'est plus question d'eux dans le reste de cette histoire. Un seul de leurs trois fils fut distingué par Flamel qui lui laissa un manuscrit d'alchimie de sa propre main, don précieux entre tous.

Quoiqu'il en soit, ces procès, ces chicanes avaient opéré une heureuse révulsion, en ce sens que Flamel fut détourné de son chagrin. L'angoisse des premiers moments se changea en un souvenir vivace, mélange de regrets et d'espérance. Ce qu'il dit de

la chère défunte dans le livre des figures lui sera comme éloge funèbre « .... mais la bonté du très grand Dieu ne m'avait pas comblé de cette seule bénédiction que de me donner une femme chaste et sage, elle était d'abondant non seulement capable de raison, mais aussi de parfaire ce qui était raisonnable, et plus discrète et secrète que le commun des autres femmes. Surtout elle était fort dévotieuse.... »

Resté seul, Flamel ne va plus avoir que deux mobiles, assurer son salut par de bonnes œuvres, faire passer sa mémoire à la postérité par des monuments ou des ouvrages symboliques pouvant en même temps guider les alchimistes ses frères dans leurs recherches. Dès l'année 1399 nous le voyons, ainsi qu'il le dit expressément, travailler à son livre des figures hiéroglyphiques; il était alors tranquille, les affaires relatives à la succession de Pernelle étaient terminées; mais en cette année 1399, il n'écrivit que la première partie de ce traité, ce qui semble peu, mais il faut remarquer que les huit-pages in-quarto d'imprimerie du livre des figures qui correspondent à cette première partie et qui demanderaient à peine quelques heures pour être copiées en écriture cursive, demandaient plusieurs semaines, plusieurs mois même alors qu'on écrivait en gothique. Si nous prenons pour exemple le livre des Lavures, écrit de la propre main de Flamel, on verra que toutes les lettres sont à peu près d'égale dimension, de plus de nombreuses lettres ornées se trouvent au commencement des chapitres, un manuscrit de ce temps représentait une somme énorme de travail, quand il était écrit en lettres moulées. Enfin c'était là un ouvrage original et non une copie. Aussi Flamel peut fort bien n'avoir écrit que cette

première partie en l'an 1399. Il fut forcé d'abandonner son travail momentanément, par suite de diverses circonstances qui nous sont inconnues.

Peu de temps après la mort de Pernelle, le Roi de France ayant besoin d'argent, leva un impôt extraordinaire, tous les bourgeois de Paris furent taxés selon leur importance. Flamel, qui passait déjà pour fort riche, fut déclaré taillable pour la somme de cent francs, ce qui est considérable pour l'époque. Néanmoins il s'exécuta de bonne grâce. Deux ou trois ans après, les finances étant de nouveau très bas, on eut recours au même système et Flamel fut taxé de 30 francs. Mais cette fois-ci il commença à s'inquiéter et tout porte à croire qu'il réclama, ayant tout intérêt à se donner pour plus pauvre qu'il était réellement. Il se réclama de sa fonction de libraire juré de l'Université, prétendant qu'en cette qualité il n'était pas taillable. Ce débat dut faire quelque bruit, car le roi Charles VI voulant savoir à quoi s'en tenir à propos de ces bruits qui couraient sur Flamel, chargea Cramoisi, maître des requêtes, de s'enquérir à ce sujet. L'écrivain après avoir bien pesé Cramoisi, l'ayant trouvé discret, lui avoua qu'il possédait le secret de la pierre philosophale, et pour acheter son silence, il lui donna un matras plein de poudre de projection... Cramoisi fit sans doute un rapport favorable, car depuis, Flamel ne fut jamais inquiété. On conserva longtemps le matras comme une relique dans la famille du maître des requêtes, rapporte Borel, de qui nous tenons cette histoire. Cette visite eut lieu environ l'an 1400.

Certain d'être désormais tranquille Flamel put se livrer tout entier à ses bonnes œuvres et surtout à son amour des constructions pieuses. En 1402, comme on reconstruisait le

portail de Sainte Geneviève des Ardents, Flamel voulut y contribuer pour une large part. Ce portail, dit l'abbé Villain, fut construit des aumônes de plusieurs ainsi qu'on le voit par une inscription placée au-dessus; c'est très bien, seulement nous ferons observer que pour avoir obtenu la permission d'y faire sculpter son image et diverses inscriptions de sa façon, il fallait que notre alchimiste eût fait plus que les autres donateurs. Le portrait de Flamel qui est placé en tête de l'ouvrage est fait d'après de celui qui se trouve dans l'histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, et qui avait été gravé justement d'après la statue de Flamel placée dans une niche à côté du portail de Sainte Geneviève des Ardents. Il y est représenté vêtu d'une robe longue à capuchon, au côté pendent les insignes de son art. Quant aux inscriptions, nous laisserons sur ce point la parole à l'abbé Villain: « Nous avons vu, dit-il dans son Essai sur Saint-Jacques la Boucherie, au portail de Sainte Geneviève des Ardents, une croix gravée sur une pierre auprès de laquelle on lisait ces paroles qu'il paraît que Flamel y avait fait écrire.

« De Dieu notre Sauveur
Et de sa digne croix
Soit mémoire au pécheur
Chacun jour plusieurs fois »

Nous n'avons pas de documents précis permettant d'établir ce que fit Flamel dans les années qui suivirent; en 1406 seulement nous le voyons acheter une maison rue de Montmorency, plus deux écuries et un terrain vague qui séparait ces acquisitions

d'une maison sise au coin de la rue. Ce quartier faisait alors partie des faubourgs de Paris et venait d'être compris dans la nouvelle enceinte. Comme il voulait faire bâtir sur ce terrain, il dut s'entendre avec les moines de Saint-Martin, seigneurs de cette partie du faubourg, ceux-ci ne firent au reste aucune difficulté, Flamel leur ayant assuré qu'il voulait bâtir une sorte d'asile pour de pauvres ménages. Ils spécifièrent seulement dans l'acte qu'on ne bâtirait ni église ni chapelle, les bons moines redoutaient la concurrence pour leur église Saint Martin des Champs. Flamel, en reconnaissance de leurs bons procédés, fait à leur prieuré une rente perpétuelle de 10 sols parisis, plus une somme de 10 autres sols à percevoir chaque fois qu'il y aurait un changement de prieur. Libre alors, notre alchimiste fit construire une maison qui fut appelée la maison du Grand Pignon. Elle avait deux étages et un grenier, et portait au fronton du rez-de-chaussée une série de sculptures figurant onze personnages. On y voyait de plus le portrait de Flamel gravé au-dessus du linteau de l'une des portes. Cette maison existait encore en 1852, c'était la troisième à droite en entrant par la rue Saint Martin. M. Auguste Bernard nous en laisse la description; elle occupait le 51 de la rue de Montmorency, le pignon détruit au XVIIIe siècle avait été remplacé par un troisième étage. Au-dessous des figures dont nous parlions tout à l'heure, M. Bernard a relevé l'inscription suivante, en caractères gothiques de 6 centimètres de haut, et 10 pour les majuscules: Nous hommes et femmes laboureurs demeurant au porche de cette maison qui fut faite en l'an de grâce mil quatre cents et sept, sommes tenus chacun en droit, soi dire

tous les jours une patenôtre et un ave maria, en priant Dieu que sa grâce fasse pardon aux pauvres pécheurs trépassés.

Amen.

La maison de la rue de Montmorency commencée en1406 avait été achevée en 1407. Un petit fait mentionné par l'abbé Villain montrera combien Flamel savait se faire aimer de tous ceux qui l'approchaient. Ses ouvriers avaient bâti un des murs de telle sorte qu'il avait perdu sur la plus grande longueur de sa maison plus d'un demi- pied de large. Il s'en aperçut trop tard, néanmoins il en fit part à son voisin, un nommé Pasquier, gendre d'un certain Barthelemy Crocquemeure, qui avait déjà eu affaire avec Flamel et s'en était bien trouvé; donc le dit Pasquier abonda dans son sens, et lui fit don d'une cour attenante aux terrains de Flamel: « Pour la bonne amour et affection qu'il avait au dit Nicolas, en récompense de ce qu'en faisant par le dit Nicolas ses édifices, il a perdu par simplicité plus d'un demi pied de sa terre en aucune partie du long de sa dite cour. » Et il laisse à Flamel le loisir de faire un mur « tel et fait en tel temps qu'il le jugera à propos »; de plus il lui laisse le pouvoir d'ouvrir des fenêtres pour avoir vue chez lui Pasquier, si bon lui semble.

Cependant Flamel, qui avait acheté une maison et en avait fait construire une autre, voulut encore s'étendre de ce côté. Il acheta donc celle qui faisait le coin de la rue de Montmorency et de la rue Saint-Martin, et qui s'appelait la maison de la belle Image. Il n'y eut pas de difficultés, car il offrait le double de ce que tout autre eut donné raisonnablement, elle lui fut donc adjugée au prix

de 155 livres tournois. Il dut de plus acquitter les droits seigneuriaux, soit 4 livres, 11 sols et 6 deniers, et à racheter les rentes qui existaient sur la maison, pour le prix de 50 écus d'or et quelques deniers, plus pour la vente des rentes 56 sols parisis.

La maison qui suivait celle-ci, dans la rue Saint-Martin, dite maison de la Herse, et qui était fort petite, lui fut donnée en pur don par Margot la Quesnel sa servante qui en était propriétaire. Flamel ne s'arrêta pas en si beau chemin et il acheta encore la maison du Puits, qui tombait en ruines, sise dans la rue de Montmorency en face la maison du Pigeon, il l'eut pour environ 40 livres et une transposition de rente. Pour se faire une idée juste sur ces acquisitions et sur la valeur de l'argent à cette époque, on considérera que sa maison du coin de la rue Saint-Martin et la maison de la Herse ayant été reconstruites au XVIe siècle, il en coûta 23.200 francs à la fabrique de Saint-Jacques, ce qui correspondrait de nos jours à plus de cent mille francs et encore ne s'agit-il ici que de la moitié à peine des terrains qu'il possédait rue de Montmorency et rue Saint-Martin.

Flamel fit relever la maison du Puits et ces différents locaux furent attribués par lui à des bonnes œuvres de la manière suivante. Le rez-de-chaussée et le premier étage de ces maisons étaient loués et l'argent de ces loyers servait à subvenir aux besoins de ménages pauvres logés gratuitement au deuxième étage et dans les galetas.

Ces œuvres de charité ne détournaient point Flamel de ses constructions pieuses. En cette même année 1407 nous le voyons faire travailler au charnier des Innocents et à Saint-Nicolas des Champs. Il avait déjà fait construire une arcade aux Saints-

Innocents en 1389, celle qu'il fit construire en 1407 est de beaucoup la plus intéressante des deux, car elle contenait ces fameuses figures hiéroglyphiques au double sens théologique et hermétique.

Nous allons en donner la description en l'accompagnant du sens hermétique selon le Livre des figures hiéroglyphiques; comme nous ne pouvons entrer ici dans de grands détails explicatifs, nous prions le lecteur de se reporter pour de plus amples renseignements à notre ouvrage: Théories et symboles des Alchimistes. Sur le côté de l'arche on voyait d'abord une écritoire enfermée dans une petite niche, c'est le symbole de l'œuf philosophique enfermé dans l'Athanor. Les autres figures sont groupées, on remarque à gauche Saint-Paul, vêtu d'une robe citrine brodée d'or, tenant un glaive nu à la main; à ses pieds est un homme à genoux (Flamel lui-même), vêtu d'une robe orangée, blanche et noire.

C'est l'indication des couleurs que prend la matière philosophique quand elle passe du noir au blanc. A côté, c'est-à-dire au milieu de l'arche sur champ vert trois ressuscitants, deux hommes et une femme entièrement blancs, deux anges au-dessus d'eux, et dominant les anges la figure du Sauveur venant juger le monde, vêtu d'une robe citrine et blanche. Le champ vert indique qu'entre la couleur noire et la blanche, parait quelque temps la verdeur. Les trois ressuscités sont le corps, l'esprit et l'âme de la Pierre au blanc. Le Seigneur c'est la pierre blanche ou petit élixir.

A droite, faisant pendant à saint Paul, on voit Saint-Pierre vêtu d'une robe rouge, ayant une clef dans la dextre, à ses pieds une

femme (Pernelle) vêtue d'une robe orangée. Tout ceci a trait à la couleur rouge, qui apparaît à la fin du grand-œuvre.

CHARNIER DES INNOCENTS

On trouve donc indiquées en procédant de gauche àdroite, les trois couleurs principales de l'œuvre: noir, blanc, rouge. Quant aux figures de la rangée inférieure, les deux dragons, l'un ailé, l'autre sans ailes, de couleur jaune, bleu et noir, représentent les deux principes de la Pierre, le fixe et le volatil, le soufre et le mercure. Michel Maier parlant de Flamel dans son ouvrage: *Symbola aureae mensae*, regarde comme symboles particuliers à Flamel la sphère surmontée de la croix et les deux serpents ou dragons enlacés, l'un ailé, l'autre sans ailes; on retrouve en effet ces deux symboles dans la plupart de ses hiéroglyphes.

Ici se place une explication réjouissante de ce bonabbé Villain, naturellement il nie que ces figures aient un sens hermétique quelconque, et il y voit les quatre animaux symboliques des évangélistes, les deux figures de droite sont l'ange et le lion et les deux à gauche: l'aigle et le taureau. Que le lion ait des ailes et que l'ange n'en ait pas, passe encore, mais avouons qu'un taureau sans cornes et qu'un aigle pourvu d'oreilles, de pieds fourchus et d'une queue de serpent, sont des animaux bien curieux. Que l'abbé Villain leur refuse un sens hermétique, c'est son droit; de notre côté nous refusons énergiquement de voir un taureau et un aigle là où il n'y a que deux dragons.

A côté des dragons on voit un homme et une femme vêtus d'une robe orange sur champ d'azur (Flamel et Pernelle en leur

vieillesse), c'est la conjonction du fixe et du volatil. Viennent ensuite les trois ressuscités que nous avons déjà expliqués. A droite de ceux-ci deux anges de couleur orangée sur fond violet, c'est l'indication des couleurs qui apparaissent avec la couleur finale, le Rouge. Enfin à l'extrémité sur champ violet, un homme écarlate terrassé par un lion ailé rouge, couleurs finales. Quant aux trois cartouches situées au-dessous, c'est le massacre des Innocents, symbole de la préparation de la matière du grand-œuvre.

Flamel fit en même temps élever au cimetière des Innocents en face de cette arcade un mausolée pour Pernelle; nous avons donné quelques détails sur ce tombeau en un précédent chapitre.

D'après Salomon, Flamel fit en cette année 1407 commencer certains travaux dans la rue du cimetière de Saint-Nicolas des Champs près de la rue Saint-Martin. On y voyait deux bâtiments en pierre de taille, celui de gauche était resté inachevé: « Il y a, dit Salomon, quantité de figures gravées dans les pierres avec un N et une F gothiques de chaque côtés. » Ces bâtiments étaient, comme ceux de la rue de Montmorency, destinés à servir de maisons hospitalières. Sur l'un des bâtiments il y avait: fait en 1407, et sur l'autre fait en 1410. Ils étaient situés face à face de part et d'autre de la rue. En l'année 1411, la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais qui tombait en ruines fut entièrement reconstruite surtout grâce aux libéralités de Flamel. La façade et le portail de la nouvelle chapelle étaient couverts de figures et de légendes à la manière ordinaire de Flamel, il s'y était fait représenter lui-même à genoux, comme au portail de Sainte-Geneviève des Ardents. Cette chapelle, située rue de la

Tixeranderie, fut comme toutes les autres fondations de Flamel, un lieu de pèlerinage pour les alchimistes jusques vers le milieu du XVIIIe siècle où elle fut convertie en maison et les ornements de la façade détruits.

Pour en finir avec les propriétés de Flamel disonsencore qu'il paraît avoir possédé, outre les immeubles précités, deux autres maisons: la maison à l'image Notre-Dame rue au Maire, et la maison à l'image Sainte- Catherine, rue du Temple. Enfin Sauval prétend que de son temps on voyait encore quatre gros chenets ou barreaux de fer dressés proche le portail de l'hôpital Saint-Gervais et rue de la Féronnerie. Les alchimistes prétendaient qu'ils avaient été mis là par Flamel et ils y voyaient de grands mystères.

A partir de 1411, il semble que Flamel se soit reposé; tous ces bâtiments qu'il élevait lui causaient trop de soucis, lui prenaient trop de temps, visiter les chantiers, établir des devis, surveiller les travaux, c'était beaucoup de fatigues pour un vieillard; car Flamel était très âgé, en le supposant né en 1330, il avait alors quatre vingt un ans. Il est représenté deux fois dans les figures de la seconde arche qu'il avait fait bâtir aux Innocents. Dans la partie supérieure il est avec Pernelle représenté en sa jeunesse et au-dessous il est figuré tel qu'il était en 1407. C'était alors un vieillard cassé par l'âge. Détail particulier, Flamel dans sa vieillesse portait la barbe. Sentant chaque jour ses forces s'épuiser, il se renferme chez lui, vieillard songeur, aimant à revivre le passé, l'arrivée à Paris, l'apprentissage chez un écrivain, le mariage avec la sage et douce Pernelle, puis la découverte du livre d'Abraham, les recherches laborieuses, les

travaux dans la cave transformée en laboratoire, le pèlerinage à Saint- Jacques de Compostelle, Maître Canches, la première transmutation, le pieux emploi des nouvelles richesses. Ou bien encore il relisait les écrits des vieux philosophes, démêlant la vérité sous leurs énigmes. Tranquille, n'ayant plus d'occupations absorbantes, il se mit à écrire quelques traités d'alchimie, en 1413 il termine le Livre des figures hiéroglyphiques qu'il avait commencé en 1399, et l'année suivante il adresse à son neveu le Psautier chimique. Quant aux autres ouvrages qui lui sont attribués, ils ne nous ont pas semblé assez authentiques pour nous en occuper ici, nous en reparlerons au chapitre IX.

Flamel sentait avec joie sa fin approcher, ce n'étaitpour lui qu'une délivrance, il allait renaître sur un plan plus élevé à une vie meilleure, aussi avait-il fait non seulement son testament, mais encore on avait préparé sous ses yeux sa pierre tumulaire qu'il conservait dans sa maison; il recommandait par une clause expresse de son testament de mettre cette pierre au-dessus du lieu où il serait enterré dans l'église de sa paroisse. Son testament est daté du dimanche 22 novembre 1416. Ayant terminé ses préparatifs pour le grand voyage, Flamel attendit dans la prière, la volonté de Dieu. Il mourut enfin le 22 mars avant Pâques 1417. Il avait alors plus de quatre vingt ans. Il fut enterré dans l'église Saint-Jacques de la Boucherie, vers l'extrémité de la nef; la pierre qu'il avait fait préparer fut scellée au pilier le plus proche du caveau où il reposait.

Flamel mort, son histoire n'est pas terminée et l'on peut dire qu'elle s'étend jusqu'à nos jours.

L'analyse de son testament, les aventures de ses descendants, les fouilles faites dans sa maison, l'histoire de ses ouvrages, les opinions contradictoires des littérateurs et des savants qui se sont occupés de lui, tout cela ne forme-t-il pas comme l'âme même de l'histoire de Flamel; aussi nous étendrons-nous longuement sur ces diverses questions.

CHAPITRE VII

Pierre tumulaire de Flamel. Analyse du testament et de Flamel. Opinions de divers auteurs sur la fortune de Flamel. L'abbé Villain et Pernety. Naudé. La Croix du Maine. Hoeffer. Le roman de l'abbé de Villars. Figuier, Chevreul. J. B. Dumas. Notre opinion.

L'épitaphe, que Flamel avait faite d'avance et qui futplacée sur son tombeau, s'y voyait encore au XVIIIe siècle. En 1797, quand Saint-Jacques fut démoli, cette pierre tumulaire fut vendue ou enlevée, on ne sait par qui, et pendant quelques années on perd sa trace. Elle finit par venir s'échouer chez un fruitier-herboriste de la rue des Arcis qui s'en servait au recto pour les infimes usages de son métier: on y hachait les herbes cuites. M. Guérard, marchand d'histoire naturelle la tira de cette basse officine, espérant la vendre un bon prix; ne trouvant pas d'amateur, il finit par la céder à M. Signol, marchand de curiosités: celui-ci après six ans d'attente, fut à son tour bien heureux de la repasser enfin pour 120 francs au musée de Cluny où elle est encore actuellement. Ces diverses pérégrinations sont racontées par M. de Lavillegille, qui fit à son sujet une communication à la Société des Antiquaires de France.

Cette pierre a 58 centimètres de hauteur, 45 de largeur et 4 d'épaisseur. Elle est divisée en trois compartiments horizontaux. A la partie supérieure sur fond noir se détachent différentes figures. Au milieu le Seigneur faisant le geste de bénir de la main

droite, dans la gauche il porte le globe surmonté de la croix. A sa droite Saint-Pierre tenant une clef et un livre fermé; entre le Seigneur et le Saint on voit le Soleil. A la gauche de Jésus est saint Paul avec l'épée et entre eux deux la lune. Le compartiment médian est tout entier occupé par l'inscription suivante: « Feu Nicolas Flamel, jadis écrivain, a laissé par son testament à l'œuvre de cette Eglise certaines rentes et maisons qu'il avait acquises et achetées à son vivant, pour faire certain service divin et distributions d'argent chacun an par aumône touchant les quinze-vingts, l'hôtel Dieu et autres églises et hôpitaux de Paris. Soit prié pour les trépassés ». Enfin dans le compartiment inférieur on voit un cadavre à demi-rongé par les vers, au-dessus une banderole portant ces mots: « *Domine Deus, in tua misericordia speravi* ». Enfin au dessous du cadavre: « *De terre suis venu et en terre retourne. L'âme rends à toi J. H. V. qui les péchés pardonne* ». Dans ce J. H. V. il faut voir paraît-il une abréviation pour Jésus *Hominum Ultor* (Jésus rédempteur des hommes), cependant nous avions d'abord cru y retrouver l'I. E. V. hébraïque.

Nous avons maintenant à examiner le testament de Flamel. Cette pièce historique est conservée à la Bibliothèque nationale (manuscrits, fond latin) sous la cote 9164. Le testament comprend quatre feuilles de parchemin de 60 centimètres environ de longueur sur 40 centimètres de large, et couvertes d'un seul côté d'une écriture cursive serrée. La première feuille est noircie, tachée d'humidité, par endroits l'écriture a disparu. Or, voici d'après l`abbé Villain qui reproduit le testament in extenso dans son Essais sur Saint-Jacques la Boucherie voici le

commencement de cette pièce curieuse à tous points de vue. « A tous ceux qui ces lettres verront, Tanneguy du Chastel, chevalier, conseiller, chambellan du roi notre sire, garde de la prévôté de Paris. Salut. Savoir faisons que par devant Hugues de la Barre et Jehan de la Noë, clercs notaires du roi notre sire, de par lui établis en son Châtelet de Paris, fût personnellement établi, Nicolas Flamel, écrivain, sain de corps et pensée, bien parlant et de bon et vrai entendement, si comme il disait et comme de prime face apparaît, attendant et sagement considérant qu'il n'est chose plus certaine que la mort, ni chose moins certaine que l'heure d'icelle et pour ce que en la fin de ses jours, il ne fût et soit trouvés importunités sur ce, non voulant de ce siècle, trépasser en l'autre, intestat, pensant aux choses célestes, et pendant que sens et raison gouvernent sa pensée, désirant pourvoir au salut et remède de son âme, fit, ordonna et avisa son testament ou ordonnance de dernière volonté au nom de la glorieuse Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, etc. » Après ces préliminaires commencent les clauses. Il ordonne d'abord que son corps soit enterré à Saint-Jacques la Boucherie, devant le Crucifix et Notre-Dame et pour ce il acquitte un droit de quatorze francs. Il laisse quarante livres parisis pour payer ceux de ses fournisseurs qu'il n'aurait pas eu le temps de voir avant sa mort.

S'ensuivent les articles qui ont trait à son enterrement ils n'ont rien d'intéressant, les plus remarquables sont ceux où il fait des aumônes aux pauvres, aux écoliers, aux moines mendiants ou des donations aux églises et aux chapelles. Ainsi « Item laisse en aumône et pour prier Dieu pour lui, à ses hôtes qui demeureront

lors en ses maisons outre la porte Saint-Martin et devant l'église Saint-Jacques, à chacun vingt sols parisis à leur rabattre sous leurs louages ». Dans l'article suivant il ordonne à ses exécuteurs d'acheter 300 aulnes de bon drap brun, au prix de douze sols l'aulne, et d'en distribuer à cent ménages pauvres, chacun trois aulnes. « Du dit drap, ils seront tenus de faire chacun en droit soi, cotte, chaperon et chausses pour les porter tant comme ils pourront durer sans les vendre ni convertir ailleurs sur peine de restituer la valeur du drap. » Poursuivant ses dons en nature, Flamel ordonne un peu plus loin d'acheter deux cents aulnes de drap bleu brun du prix et valeur de 24 sols parisis l'aulne, à distribuer à raison de quatre aulnes par tête aux personnes dont l'énumération suit: seize religieux de différents ordres, dix-sept pauvres prêtres et dix-sept « pauvres écoliers, maîtres ès arts et autres, pris et choisis en collèges et en dehors. » Le tout se fera sous le contrôle du prieur des Mathurins lequel recevra pour sa peine un marc d'argent.

Il laisse à neuf confréries dont il était membre: confrérie de Sainte-Anne, Saint-Jacques, Saint-Christophe, Sainte-Catherine du Val des Escoliers, Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, Notre-Dame la Septembreche, Notre-Dame de Mézoche, Saint-Michel de la Chapelle du Palais et Saint-Jean l'Evangéliste; ainsi qu'aux Eglises suivantes: Saint-Jacques de la Boucherie, Saint-Jacques du Haut-Pas, Notre-Dame de Pontoise, Sainte-Geneviève, Notre-Dame d'Haubervilliers, aux églises paroissiales de Nanterre, Rueil, la Villette, Issy, à toutes susnommées Eglises ou Confréries, à chacune un calice marqué de l'N et de F, avec

couvercle, le tout en fin argent doré, dans un couvercle de cuir de 16 liards parisis, plus une torche de 20 sols parisis.

Margot la Quesnel et sa fille Colette ne sont pas oubliées, elles ont d'abord à choisir des objets à leur convenance pour la somme de 20 livres parisis, de plus Flamel leur laisse, leur vie durant, une rente annuelle de 40 livres parisis, plus la moitié du vin, des rentes et arrérages qui lui resteront dès après sa mort à Nanterre plus le prix de la location de sa maison du Puits en la rue de Montmorency et divers autres dons.

Il laisse 40 livres parisis en argent pour ceux de ses parents qui se présenteraient pour hériter.

Il laisse une forte somme pour payer des messes basses de requiem quotidiennes pendant sept ans et quarante jours, pour le repos de son âme. Le vendredi de chaque semaine la messe basse sera remplacée par une grand- messe chantée, officiée par le curé, diacre, sous-diacre, quatre chapelains et deux clercs.

Il institue de même douze messes par an à perpétuité pour le repos de ses père et mère.

Enfin il remet la moitié de leurs dettes à ses débiteurs de Nanterre, Rueil, Issy, la Villette, Saint-Ladre.

Il lègue 10 sols parisis de rente perpétuelle à l'Hôtel-Dieu, Hôpital du Saint-Esprit, Hôpital Saint-Gervais, aux Quinze-Vingts, aux Eglises Saint-Julien, Sainte-Catherine, du Sépulcre, Saint-Jacques de l'Hôpital, Eglise de la Trinité en la rue Saint-Denis, Sainte-Geneviève des Ardents, Saint-Cosme et Saint-Damien, Eglise des Mathorins, Saint-Nicolas-des-Champs et enfin Saint- Merry.

Tous ces différents legs exécutés, Saint-Jacques de la Boucherie hérite de ce qui restera de l'argent comptant, des maisons de Flamel et de ses rentes sur diverses maisons à Paris ou aux environs.

Tel est résumé, ce fameux testament dont les uns comme Salomon ou Borel ont vanté la magnificence à l'excès, tandis que d'autres comme l'abbé Villain n'ont voulu y voir que l'expression d'une très médiocre fortune. En faisant grosso modo le calcul, nous avons trouvé que les divers legs du testament représentaient une valeur de 2,200 livres parisis, ce qui correspondrait aujourd'hui à environ 120,000 francs, et encore nous ne comptons les rentes perpétuelles ou viagères que pour une année, enfin ces 120,000 francs représentent simplement les dons particuliers, car on l'a vu tout le reste de la fortune de Flamel revenait à Saint-Jacques de la Boucherie, soit une dizaine de maisons dans Paris et de nombreuses propriétés ou rentes dans les villages mentionnés dans son testament. Pour ce qui est du revenu de Flamel, il possédait en 1410, 450 livres de revenu perpétuel et 200 livres de revenu viager, ce qui correspondrait aujourd'hui à environ 50,000 francs de rente viagère.

De plus, outre ce qu'il laissait à sa mort, il avait dépensé pas mal pendant sa vie, il avait élevé deux arcades et un mausolée au cimetière des Innocents, deux maisons rue du Cimetière Saint-Nicolas, deux maisons rue de Montmorency, il avait contribué à la reconstruction de la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais, à ses frais encore avait été élevé le portail Sainte-Geneviève des Ardents, celui de Saint-Jacques la Boucherie et la chapelle Saint-

Clément dans cette même église, enfin citons encore Saint-Côme et Saint-Martin au nombre de ses fondations ou dépenses avant sa mort, et encore nous ne connaissons pas tout.

Non! Quoique l'on fasse, les chiffres sont là, les faits sont éloquents, on ne peut nier que Flamel ait été fort riche pour son temps. Quant à rechercher l'origine de sa fortune c'est une toute autre question. Pour les alchimistes, Pernety en tête, l'ardent adversaire de l'abbé Villain il n'y a qu'une hypothèse possible, c'est que Flamel a été un adepte, il a possédé le secret de la pierre philosophale, et ils accumulent preuves sur preuves: Flamel vit dans une position médiocre, quand après 1382, date de sa réussite, nous le voyons faire construire des maisons, des chapelles, répandre de larges aumônes autour de lui, se conduire enfin comme un riche bourgeois. Flamel s'est occupé d'alchimie, disent- ils, né pauvre il est mort riche, donc il a trouvé le secret de la pierre philosophale, au reste lui-même l'affirme. Et dans leur enthousiasme, les alchimistes grossissent les dons et les richesses de Flamel, Gohorry, la Croix du Maine parlent des immenses et superbes bâtiments qu'il a fait élever. Borel affirme qu'à sa mort il possédait plus d'un million. A ce discours l'abbé Villain bondit, lui l'homme méticuleux par excellence, qui ne ferait pas grâce au lecteur d'un denier, ni d'un liard parisis, lui qui nous force à prendre connaissance d'actes plus solennels et plus ennuyeux les uns que les autres, il bondit! D'abord Flamel, pour l'abbé, n'est pas si riche qu'on l'a dit, il y avait bien d'autres bourgeois de son temps qui pouvaient marcher de pair avec lui, et la fortune de Flamel pouvait fort bien s'acquérir par le simple travail assidu, surtout dans le commerce des manuscrits alors très

prisés. Il récuse toute raison hermétique, intransigeant il proclame que Flamel ne s'est jamais occupé d'alchimie, qu'il n'a jamais lu, à plus forte raison jamais écrit un livre hermétique, que ses symboles et hiéroglyphes n'ont aucun ses, caché, par conséquent que tout ce qu'on lui attribue dans ce sens est faux ou supposé, tout, tout! On pense combien il devait s'accorder avec Pernety tout aussi intransigeant que lui, mais présentant l'excès contraire; ils avaient raison tous deux, il aurait suffi de s'entendre et de prendre une opinion mixte, mais leur querelle ne fit que s'envenimer et ils moururent tous deux dans l'impénitence finale, chacun soutenant mordicus qu'il avait raison en tout et sur tout. Cependant il faut avouer en toute sincérité que la raison était plutôt du côté de Pernety.

Quelques mots sur cette querelle. L'abbé Villain venait de faire paraître son Essai sur Saint-Jacques de la Boucherie, il y parlait de Flamel comme d'un simple écrivain, refusant de voir en lui un alchimiste.

La chose déplut probablement à Pernety qui fit paraître dans l'année littéraire de Fréron (1758, tome VII), une lettre où il rétablit les faits. L'abbé Villain qui préparait une histoire critique de Nicolas Flamel, ne tint aucun compte de la lettre de Pernety, dans ce nouvel ouvrage il ne laisse passer aucune occasion de dauber sur les alchimistes et en particulier sur Pernety qu'il affecte de désigner sous le nom de: critique de l'année littéraire. Aussi quand cet ouvrage parut, il souleva combien de colères! Pernety, visé plus directement répondit dans l'année littéraire (1762, tome III), par une longue lettre où les preuves historiques en faveur de Flamel s'allient agréablement à des épigrammes

finement ironiques. L'abbé Villain crut devoir répondre à son tour par une lettre lourde et pâteuse d'une lecture indigeste. Pernety dédaigna ce trait sans force et la querelle en resta là. Nous reproduisons in extenso la deuxième lettre de Pernety à la fin de cet ouvrage, mais par pitié pour le lecteur nous ne ferons qu'analyser brièvement la lettre de l'abbé Villain.

Pernety regardait donc Flamel comme un adepte et Villain le considérait comme un bourgeois parvenu à l'aisance par des moyens honnêtes. Une troisième version, celle de J. Hornius et de Naudé, d'après ceux-ci Flamel se serait enrichi aux dépens des juifs qui au XIVe et au XVe siècle ont été plusieurs fois proscrits, mais Naudé a une opinion peu grave, surtout quand on le voit faire vivre Flamel en 1223! La Croix du Maine professe la même opinion: « La source de sa richesse est telle, dit-il, quand les juifs furent chassés, lui qui avait leurs papiers, loin de réclamer à leurs créanciers ou de les dénoncer au roi, partageait avec eux pour leur donner acquit ». Hoeffer a suivi la Croix du Maine, il a seulement enjolivé la chose et c'est gravement qu'il nous affirme que: « ... la véritable source des richesses de Flamel s'explique par les rapports fréquents et intimes qu'entretenait cet alchimiste avec les juifs si persécutés au moyen-âge et qui étaient tour-à-tour exilés et rappelés selon le bon plaisir des rois. Dépositaire de la fortune de ces malheureux dont la plupart mouraient dans l'exil, l'écrivain de Saint-Jacques la Boucherie n'avait pas besoin de souffler le feu du grand-œuvre pour s'enrichir. L'histoire du livre d'or du juif Abraham pourrait bien n'être autre chose qu'une allégorie par laquelle Nicolas Flamel rappelle lui-même l'origine de sa fortune. » Cette assertion qui résume élégamment Hornius,

Naudé et Lacroix du Maine, cette assertion ne tient pas une minute devant la critique; d'abord Hoeffer ne donne aucune preuve positive de ce qu'il avance.

Dans toute l'histoire de Flamel au contraire nous ne trouvons qu'un Juif, maître Canches, de plus l'abbé Villain, à l'affût de tout ce qui pourrait détruire la renommée hermétique de Flamel, n'eût pas manqué de s'emparer de cette raison, il n'eût pas manqué de révéler le moindre fait de ce genre. Bien au contraire Villain repousse avec indignation les insinuations de Naudé, contre Flamel, affirmant qu'il n'eût jamais été capable de la moindre escroquerie même envers des Juifs; ce que nous connaissons du caractère de Flamel étant parfaitement concordant, nous nous rangeons du côté de l'abbé Villain. Mais ce ne sont là que des preuves morales, voici des preuves matérielles, en consultant l'histoire on trouve que durant la vie de Flamel les Juifs furent chassés trois fois de France, une première fois en 1346, notre héros était encore un adolescent, la deuxième en 1354, il venait à peine de s'établir et nous ne voyons pas qu'il fasse fortune à cette époque. Enfin la troisième fois, en 1393, mais alors Flamel était déjà riche, il avait commencé ses fondations et n'avait que faire de l'argent juif.

Du reste, l'ordonnance d'exil de 1393 enjoignait expressément aux créanciers des juifs de payer leurs dettes.

Flamel fut-il leur banquier? C'est là une pure hypothèse qui n'a rien, absolument rien pour l'appuyer, aussi devons-nous l'abandonner. Quelques autres ont eu sur Flamel une opinion éclectique, ainsi que le rapporte Borel. « Quelques attribuaient, dit-il, la richesse de Flamel aux juifs, aux Anglais, aux Hôpitaux,

aux Templiers. » Le vague ici démontre amplement le vide de l'accusation.

Une quatrième opinion sur l'origine de la fortune de Flamel est celle de l'abbé de Montfaucon de Villars (voir Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes). Elle ne peut être prise au sérieux, nous la donnons seulement à cause de sa singularité. L'abbé de Villars bâtit un véritable roman sur Flamel, d'abord notre écrivain devient pour lui un petit frater en chirurgie, il voyage en France, en Italie, et c'est à Rome qu'il achète le livre d'Abraham juif. Il n'y comprend rien, naturellement, mais un rabbin nommé Nazar lui révèle que les Juifs proscrits de France plusieurs fois, et sachant qu'ils rentreraient tôt ou tard, avaient chaque fois enfoui leurs richesses dans les caves de diverses maisons, à Paris, à Lyon, etc. Or, toutes les maisons à cette époque avaient des enseignes, ainsi nous avons vu en la possession de Flamel les maisons du Lys, de la Herse, du Puits.

Les Juifs pour retrouver leurs richesses avaient fait un livre où se trouvaient représentées les enseignes des maisons qui contenaient leurs trésors. Flamel n'eut donc qu'à acheter les maisons dont les enseignes se trouvaient reproduites dans son livre, ce qui lui permit de devenir riche en peu de temps.

Tout le reste de la narration de l'abbé de Villars est de cette force, il est impossible d'y trouver un seul détail authentique, tout est inventé. Nous ne nous attarderons pas à combattre ce système, nous ferons simplement remarquer que les édits qui expulsaient les juifs ne les dépossédaient pas, ils pouvaient emporter leurs marchandises, leur mobilier, et que dans ces conditions la

première chose qu'ils emballaient, c'étaient leurs espèces monnayées.

La cinquième opinion est celle d'auteurs du siècle, ils sont en général fort circonspects, et on ne sait trop ce qu'ils pensent réellement. Ainsi M. Figuier dit à la fin des quelques pages qu'il consacre à Flamel: « Tout cela prouve que si Nicolas Flamel ne s'est pas occupé d'alchimie, il a cependant fait tout son possible pour le laisser croire au vulgaire. »

Comme cela tout le monde est content, vous croyez à l'alchimie? C'est parfait, Flamel était un adepte, vous n'y croyez pas? Je suis encore de votre avis Flamel fut un farceur. De cette façon M. Figuier ne se compromet jamais, c'est encore lui qui fait cette déclaration ni chair ni poisson. « En résumé, si on ne peut admettre que Nicolas Flamel ait été alchimiste, au moins faut-il avouer qu'aucun autre personnage de son temps n'a rassemblé un plus grand nombre de preuves pour faire croire à la réalité de ce fait et pour implanter cette opinion dans les crédules esprits de ses contemporains. »

M. Chevreul s'est aussi mêlé de juger Flamel « Nicolas Flamel a réellement existé, comme le prouvent des monuments qu'il a élevés, ainsi que des donations ou des fondations qu'il a faites et dont la réalité est attestée par des pièces authentiques qui se trouvaient encore au XVIIIe siècle dans les archives de Saint-Jacques de Boucherie. Eh bien, lorsqu'on lit les deux volumes publiés par l'abbé Villain sur cette église et sur la vie de Nicolas Flamel, il n'est guère possible à notre avis de ne pas admettre que ce personnage n'a jamais eu les grandes richesses qu'on lui a attribuées, qu'il ne s'est point occupé d'alchimie, que les

sculptures et les vitraux qu'il a fait exécuter n'ont aucun sens hermétique, qu'en conséquence les écrits qui portent son nom ont été écrits longtemps après sa mort. » Il est malheureux pour Chevreul qu'il se soit borné à la lecture de l'abbé Villain, il s'est par suite trouvé dans la situation d'un libre-penseur qui jugerait le catholicisme à travers les libelles d'un protestant ou réciproquement. Nous n'insisterons pas.

Une autre opinion, réellement étonnante par sa partialité est celle du chimiste Dumas. Voici la chose. « On trouve ensuite Nicolas Flamel, qui s'est acquis une certaine célébrité. On prétend qu'il trouva la pierre philosophale, en s'aidant des recherches d'un juif dont il aurait eu le bonheur de posséder les manuscrits. Plusieurs fois il aurait mis en pratique ses procédés alchimiques, il aurait acquis ainsi une fortune colossale qu'il aurait employée à bâtir une quantité de maisons et même d'églises. Enfin on ne sait trop pourquoi il aurait fait semblant de mourir ainsi que sa femme et ils se seraient réfugiés en pays lointains, devenus immortels et possesseurs d'inépuisables trésors. Un livre ex-professo a été consacré à l'examen de ces faits et l'on y voit que Nicolas Flamel est mort dans un état de fortune très médiocre, sans avoir jamais joui de l'éclat qui lui a été attribué. C'était simplement un écrivain public assez vaniteux, qui prêtait à la petite semaine, de manière que dans son quartier il avait des intérêts sur un nombre infini de petites maisons, et d'après l'histoire de sa vie on voit qu'il n'a jamais été chimiste (J. B. Dumas: Leçons sur la philosophie chimique, 1834). »

Il est difficile d'entasser autant d'inexactitudes en si peu de mots; il est évident que Dumas s'est contenté d'aperçus très

vagues sur Flamel et qu'il n'a jamais étudié sérieusement l'histoire de notre alchimiste, il en est résulté l'étonnant jugement que l'on vient de lire. Dumas était de ces chimistes, dont la race n'est pas perdue, qui jugent de haut l'alchimie sans en connaître le premier mot. Heureusement que leurs jugements ne sont pas sans appel!

Quant à notre opinion personnelle la voici: Flamel s'est occupé d'alchimie une grande partie de sa vie et il y a trouvé la source de sa fortune, qu'il ait été souffleur ou adepte. Supposons le premier cas: dans les « Théories et Symboles, nous avons exposé que le grand œuvre des alchimistes vulgaires se faisait avec un mélange de sels d'or et d'argent. Or, qu'arrivait-il par la projection de cette prétendue pierre philosophale sur un métal fondu, par exemple de l'étain. Les sels d'or et d'argent facilement réductibles donnaient de l'or et de l'argent métalliques qui s'alliaient à l'étain fondu. On pouvait obtenir dans ces conditions un alliage ayant l'aspect, l'éclat, la couleur, le poids et le son de l'or. Or, à cette époque, les procédés analytiques étaient assez primitifs, un pareil alliage pouvait passer pour de l'or aux yeux des orfèvres. Bernard le Trévisan rapporte l'histoire d'un alchimiste qui vendait le produit de son travail aux orfèvres et le Trévisan nous affirme que ce n'était là qu'un produit sophistique. Alors, dira-t-on, Flamel est assimilable dans ces conditions à un faux-monnayeur? Non, car Flamel était de bonne foi, il croyait réellement faire de l'or, les orfèvres qui lui achetaient, prenaient son métal pour de l'or, il n'y avait pas de tromperie de sa part, et il persévérait dans son erreur par suite de l'ignorance même des orfèvres. On peut ainsi expliquer toute l'histoire de Flamel, mais nous avouons nous-

mêmes que cette explication est répréhensible en plus d'un point; et comme la transmutation des métaux n'a rien d'impossible, que les dernières découvertes de la chimie semblent plutôt en établir la possibilité, pour toutes ses raisons nous préférons regarder Flamel comme ayant été sinon adepte, au moins philosophe hermétique.

CHAPITRE VIII

La légende de Flamel. Histoire de Paul Lucas. Flamel n'est pas mort. Ses apparitions au XVIIIe et au XIXe siècle. Histoire de Dubois, le dernier descendant de Flamel. Disparition des diverses fondations de Flamel. Destruction de Saint Jacques la Boucherie. Les fouilles dans la maison de la rue des Ecrivains. Le père Pacifique.

Flamel mort, l'imagination populaire fit peu à peu passer son histoire à l état de légende, on le représenta comme immensément riche, il aurait bâti entièrement huit églises et quatorze hôpitaux, il aurait été seigneur de sept paroisses des environs de Paris, en mourant il aurait laissé 4.000 écus d'or comme argent comptant, enfin ses biens immeubles, ses donations, ses constructions auraient représenté plusieurs millions de livres. Les faits furent tellement défigurés et sa légende prit de telles proportions, qu'au commencement du XVIIe siècle, quand Paul Lucas revenant d'Orient affirma que Flamel vivait encore, il y eut nombre d'enthousiastes qui le crurent. Le récit de Paul Lucas est trop savoureux pour ne pas être rapporté. Lucas était à Brousse lorsqu'il fit la connaissance d'un derviche fort savant: « A le voir, dit-il, on ne lui aurait pas donné plus de trente ans; mais à ses discours, il paraissait avoir déjà vécu plus d'un siècle. On se le serait même encore plus persuadé par le récit qu'il faisait de plusieurs longs voyages qu'il disait avoir faits. Il me conta qu'ils étaient sept amis qui couraient

ainsi le monde, tous sept dans l'intention de devenir plus parfaits; qu'en se quittant, ils se donnaient rendez-vous dans quelque ville pour vingt ans après; et que les premiers arrivés ne manquaient pas d'y attendre les autres. Cela me fit croire que cette fois Berusse (Brousse) avait été choisi pour le rendez-vous de ces sept savants. Ils y étaient déjà quatre, et si unis entre eux, qu'on voyait bien que ce n'était pas le hasard, mais une longue connaissance qui les y avait rassemblés. Dans un long entretien avec un homme d'esprit, on a occasion de parler de plusieurs curiosités; la religion et la nature furent tour à tour le sujet de nos discours. Nous tombâmes enfin sur la chimie, l'alchimie et la Cabale, et je lui dis que tout cela et surtout les idées sur la pierre philosophale, passaient dans l'esprit de bien des gens pour des sciences fort chimériques. » S'ensuit un discours du derviche sur la beauté de la science et le bonheur du sage: « Je l'arrêtai en cet endroit: avec toutes ces belles maximes, lui dis-je, le Sage meurt comme les autres hommes.

Que m'importe donc d'avoir été sage ou fou toute ma vie, si la sagesse n'a aucun privilège au-dessus de la folie et que l'un n'empêche pas de mourir plutôt que l'autre? Ah, reprit-il, je vois bien que vous n'avez connu aucun Philosophe, tel que je vous le peins meurt à la vérité (car la mort est une chose attachée à la nature et dont il n'est pas de l'ordre de s'exempter), mais qu'il sait aller au terme, c'est-à-dire, jusqu'au temps qui a été marqué par le créateur. L'on a observé que ce temps est de mille ans et que c'est seulement jusque-là que vit le Sage ». Nous passons une longue tirade pour arriver à ce qui nous intéresse plus directement: « Je lui parlai enfin, dit Lucas, du célèbre Flamel, et lui dis que

malgré la Pierre philosophale il était mort dans toutes les formes. A ce propos il se mit à rire de ma simplicité et comme j'avais déjà commencé presque à le croire sur tout le reste, j'étais fort étonné de le voir douter de ce que je venais d'avancer. S'étant bientôt aperçu de ma surprise, il me demanda de nouveau, sur le même ton, si j'étais assez bon pour croire que Flamel fut en effet mort? et sur ce que je tardais à répondre: non, non, reprit-il, vous vous trompez, Flamel et sa femme ne savent pas encore ce que c'est que la mort. Il n'y a pas trois ans que je les ai laissés l'un et l'autre aux Indes, et c'est un de mes plus fidèles amis. Il allait même me marquer le temps où ils avaient fait connaissance, mais il se retint, en me disant qu'il allait m'apprendre son histoire que sans doute on ne savait pas dans mon pays. Nos sages, continua-t-il, quoique rares dans le monde, se rencontrent également dans toutes les Sectes et elles ont en cela peu de supériorité les unes sur les autres. Du temps de Flamel en France, il y en avait un de la religion juive, qui pendant les premiers temps de sa vie s'était attaché à ne point perdre de vue les descendants de ses frères. Et sachant que la plupart s'étaient réfugiés en France, le désir de les voir, l'obligea à nous quitter pour en faire le voyage. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour l'en détourner, mais son envie extrême le fit partir, avec promesse cependant de nous rejoindre le plutôt qu'il serait possible. Arrivé à Paris, il trouva que les descendants de son père y étaient morts chez les juifs en grande estime. Il vit entr'autres un rabbin de sa race qui paraissait vouloir devenir savant, c'est-à-dire qui cherchait la véritable philosophie et travaillait au grand œuvre. Notre ami ne dédaignant point de se faire connaître à ses petits-neveux, lia

avec lui une amitié étroite et lui donna beaucoup d'éclaircissement. Mais comme la matière est longue à faire, il se contenta de mettre par écrit toute la Science de l'œuvre, et pour lui prouver qu'il ne lui avait point écrit de faussetés, il fit en sa présence une projection de trente ocques (une ocque pèse trois livres) de métal, qu'il convertit en or le plus pur. Sur quoi le rabbin, plein d'admiration pour notre frère, fit tous ses efforts pour le retenir auprès de lui. Ce fut en vain; il ne voulut pas nous manquer de parole. Enfin le Juif, ne pouvant rien obtenir, changea tout-à-coup son amitié en une haine mortelle; et l'avarice lui fit prendre le dessein d'éteindre une des lumières de l'univers. Mais voulant dissimuler, il pria ce Sage de vouloir bien rester encore quelques jours chez lui; et pendant ce temps-là, par une trahison aussi noire qu'inouïe, il le tua et lui prit tous ses papiers. Mais les actions atroces ne peuvent rester longtemps impunies: le juif découvert et arrêté, tant pour ce crime que pour d'autres dont on le convainquit, fut brûlé tout vif; la persécution des Juifs commença peu de temps après et vous savez qu'ils furent chassés du Royaume. Flamel plus raisonnable que la plupart des autres parisiens, n'avait pas fait difficulté de s'allier avec quelques autres Juifs, il passait même chez eux pour une personne d'une honnêteté et d'une probité reconnue. Cela fut cause qu'un marchand juif prit le dessein de lui confier ses registres et tous ses papiers, persuadé qu'il n'en userait point mal et qu'il voudrait bien les sauver de l'incendie commun. Parmi ces papiers se trouvaient ceux du rabbin qui avait été brûlé et les livres de notre sage. Le marchand, sans doute occupé de son commerce, n'y avait pas encore fait attention; mais Flamel qui les examina de

plus près y remarquant des figures de fourneaux, d'alambics et d'autres vases semblables, et jugeant avec raison que ce pouvait être le secret du grand œuvre, crut devoir pas s'en tenir là. Comme ces livres étaient hébreux, il s'en fit traduire le premier feuillet; et cela seul l'ayant confirmé dans sa pensée, pour user de prudence et n'être pas découvert, voici la façon dont il s'y prit. Il se rendit en Espagne, et comme il s'y trouvait des juifs presque partout dans chaque endroit où il passait, il en priait quelqu'un de lui traduire une page de son livre, et après l'avoir traduit tout entier par ce moyen il reprit le chemin de Paris. En revenant en France, il s'était fait un ami fidèle qu'il y menait avec lui, pour travailler à l'œuvre, et à qui il avait dessein de découvrir son dessein dans la suite, mais une maladie le lui enleva. Ainsi Flamel de retour chez lui, résolut de travailler avec sa femme, ils réussirent, et s'étant acquis des richesses immenses, ils firent bâtir plusieurs édifices publics et enrichirent nombre de personnes. La renommée est souvent une chose fort incommode, mais un sage sait par sa prudence se tirer de tous les embarras. Flamel vit bien qu'on finirait par l'arrêter, dès qu'il serait soupçonné d'avoir la pierre philosophale, et il avait peu d'apparence qu'on fût encore longtemps sans lui attribuer cette science, après l'éclat qu'avaient produit ses largesses. Ainsi en véritable philosophe, qui se soucie très peu de vivre dans l'esprit du genre humain, il trouva le moyen de fuir la persécution en faisant publier sa mort et celle de sa femme.

Par ses conseils, elle feignit une maladie qui eut son cours, et lorsqu'on l'a dit morte, elle était dans la Suisse où elle avait eu

l'ordre de l'attendre. On enterra en sa place un morceau de bois et des habits, et pour ne point manquer au cérémonial ce fut dans l'une des églises qu'elle avait fait bâtir. Ensuite il eut recours au même stratagème, et comme tout se fait pour de l'argent, on sent qu'il n'eut point de peine à gagner les médecins et les gens d'église. Il laissa un testament dans lequel il recommanda qu'on l'enterrât avec sa femme et qu'on élevât une pyramide sur leur sépulture; et pendant que ce vrai sage était en chemin pour aller rejoindre sa femme un second morceau de bois fut enterré en sa place. Depuis ce temps, l'un et l'autre ont mené une vie très philosophique, tantôt dans un pays, tantôt dans l'autre. Telle est la véritable histoire de Nicolas Flamel et non pas ce que vous en croyez, ni ce que l'on en pense sottement à Paris où très peu de gens ont connaissance de la vraie sagesse. » Telle est cette fameuse histoire rapportée par Lucas, beaucoup d'auteurs en parlent et peu la donnent, c'est pourquoi nous l'avions copiée presque entièrement à titre de curiosité. Cette narration merveilleuse qui contredit l'histoire en plusieurs points, doit être rangée à côté de la légende fantastique que nous donne l'abbé de Villars. Il est cependant peu probable que Paul Lucas l'ait inventée de toutes pièces; à la suite de son premier voyage en Orient, il avait raconté tant de merveilles qu'on l'avait accusé de posséder une somme extraordinaire de naïve crédulité, d'où indignation de Paul Lucas; or ce récit se trouve dans la relation de son second voyage, il ne l'y eut pas inséré s'il n'avait été certain de trouver des croyants, l'histoire n'en est pas moins bizarre. Lucas en esquisse la critique: « Cette histoire, dit-il, est on ne saurait plus singulière et me surprit d'autant plus, qu'elle

m'était faite par un turc que je croyais n'avoir jamais mis le pied en France, et je passe même plusieurs autres choses encore moins croyables, qu'il me raconte du ton le plus affirmatif. » Le derviche était-il lui-même de bonne foi ou bien a-t-il voulu se moquer de Lucas? et dans ce dernier cas pourquoi? et comment connaissait-il quelques traits de l'histoire de Flamel? Le récit de Lucas souleva bien des railleries, mais d'autre part il trouva des fanatiques; la pierre philosophale dissoute dans du vin blanc ne constitue-t-elle pas un puissant élixir de vie, une véritable panacée universelle, quoi d'étonnant alors que Flamel et Pernelle aient vécu plusieurs siècles! Cette association des sept philosophes dont parle le derviche, qu'est-ce sinon un collège de Rose-Croix, cette mystérieuse société hermétique. *Cohausen* dans son « *Hermippus redivivus* » joignit le récit de Lucas in extenso aux différentes preuves qu'il donne de l'existence de la médecine universelle ou élixir de longue vie. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette légende de la longévité philosophale de Flamel c'est que l'abbé Villain lui-même, rapporte, à titre de légende c'est vrai, le fait suivant: « Flamel il y a un nombre d'années fut rendre visite à M. Desalleurs, alors ambassadeur de France à la Porte. Et ce qui doit plus intéresser puisque le fait est presque présent, l'année dernière 1761 Flamel, Pernelle et un fils qu'ils ont eu dans les Indes, ont paru à Paris à l'Opéra. Un seigneur, instruit du jour où ces hommes merveilleux devaient se montrer, fut au spectacle, accompagné d'un peintre qui devait dessiner les trois prodiges ». Cette légende s'est perpétuée en plein XIXe siècle. Au mois de mai 1819 un inconnu louait une boutique à Paris, rue de Cléry, numéro 22. Bientôt des affiches apprirent au public que Nicolas

Flamel était encore vivant, dans des expériences quotidiennes l'adepte multipliait les lingots d'or; bientôt il allait ouvrir un cours de philosophie hermétique; pour avoir le droit d'y assister il suffisait de prendre une simple inscription de 300,000 francs. Aucun disciple n'ayant répondu à l'appel, l'adepte disparut de la circulation et depuis oncques n'a-t-on entendu parler de lui. Avec ce dernier épisode finit réellement la légende personnelle de Flamel, il nous reste à dire quelques mots de ses descendants et de ses fondations.

Flamel avait un frère (peut-être un cousin) nommé Jean Flamel, et qui était libraire écrivain du duc de Bourgogne, c'est Flamel le jeune dont parle Guillebert de Metz, il mourut avant son aîné. Flamel n'avait pas d'enfants, ses uniques descendants étaient ses neveux, les trois fils d'Isabelle Perrier, la sœur de Pernelle. Il en avait distingué un parmi eux, nous ne savons au juste lequel, et avait écrit à son intention un traité hermétique. Borel dit que c'était Nicolas ou Colin Perrier. A la mort de Flamel, ce Perrier, sachant que son oncle soufflait s'empara de ses papiers et de quelques matras renfermant de la poudre de projection. Il en usa discrètement ou même n'osa jamais s'en servir, car on n'entendit jamais parler de lui. Papiers et poudre passèrent à ses descendants jusqu'à un nommé Du Parrin, médecin à Coulommiers, lequel à son lit de mort en fit cadeau à son neveu ou filleul Dubois. Celui-ci ne fut pas si prudent que ses aïeux; possédant une certaine provision de pierre philosophale, il n'aspira qu'à étonner ses contemporains. Par ses prouesses, il attira l'attention de la Cour Royale, et dut travailler devant le roi Louis XIII. Le biographe de J. B. Morin nous a conservé

incidemment la suite de cette histoire: « L'autre personne avec laquelle il (Morin) a souvent pris plaisir de s'entretenir est M. de Chavigny, qui avait été présent à l'épreuve que Dubois fit de sa poudre de projection, à la vue et sous la main du Roi, et qui fut chargé de cet or nouvellement fabriqué pour en faire faire l'examen par l'essayeur de la monnaie, qui après la dernière épreuve, le déclara plus fin que celui dont on se sert ordinairement, et ce qui le surprit, quoi qu'il soit aisé d'en donner la raison, fut qu'il le trouva plus pesant après l'opération qu'il ne l'était auparavant. Or, comme cette histoire, l'une des plus curieuses sans doute de celles qui ont entretenu le siècle présent, a eu des faces bien différentes, j'ai cru qu'il ne serait pas tout à fait hors de propos de lui donner ici son véritable jour et de dire à l'honneur de la chimie et pur amour de la vérité qu'il n'y eut aucune fourbe à l'épreuve que Dubois fit de sa poudre; le Creuset fut pris sans affectation chez un marchand, M. de Chavigny ramassa dans les bandoulières des gardes des balles de plomb qui furent fondues et sa Majesté mit elle-même la poudre qui lui fut donnée en très petite quantité dans un peu de cire, après l'avoir entortillée dans du papier pour la tenir plus facilement; mais d'où vient donc le traitement que l'on fit à Dubois, c'est un ressort caché de la Providence, ce que j'en ai appris, est que l'on voulut tirer son secret et soit qu'il s'opiniâtra à ne point le donner, ou qu'il ne fut pas l'auteur de la poudre, comme il y en a bien de l'apparence, on se lassa de ses remises, on le fit arrêter à Ruel, où il allait souvent conférer avec son Eminence et sous prétexte de la sûreté de sa personne, on lui donna le bois de Vincennes (Le donjon de Vincennes situé au milieu du bois.) pour logement et

des gardes du corps pour lui tenir compagnie. Le régal lui sembla bien fâcheux et lui parut d'autant plus rude qu'il n'avait point cherché, au contraire qu'il avait fui autant qu'il avait pu, de se faire connaître à la Cour. La nécessité seule et fatale de conserver la liberté qu'il s'était procurée par la sortie de son couvent, lui ayant fait consentir de se déclarer au père Joseph, qui après un examen fort exact et chez les religieuses du Calvaire, le déféra à son Eminence, ainsi donc au lieu de profiter de ce traitement, il en devint moins traitable, et enfin s'échappa par ses paroles en de si grandes extrémités qu'on ne vit plus rien à faire que de lui donner des commissaires; comme sa vie n'avait pas été régulière, quoi qu'il eût fait profession dans un ordre très régulier et très saint, il ne leur fut pas difficile de trouver des sujets d'exercer la rigueur de la justice souveraine, dont ils étaient dépositaires. Dubois fut condamné à mort pour divers crimes et la souffrit par les mains du bourreau. Mais tant s'en faut que l'on ait fait le procès à son secret, que le cardinal de Richelieu, qui n'était point une dupe, l'a depuis fait rechercher dans un laboratoire, qu'il fit construire à ce dessein dans le château de Ruel, et dans lequel on a travaillé plusieurs années sur les papiers qui furent saisis à Paris, dans le temps que l'on arrêta ce malheureux à Ruel » (La vie de maître Jean-Baptiste Morin, docteur en médecine et professeur royal aux mathématiques à Paris 1660, in-18°, pages 41-44). Il est bien évident que le malheureux fut pendu non pour s'être défroqué, mais pour n'avoir pas voulu livrer son secret au cupide cardinal. Ainsi finit la postérité de Flamel.

Les diverses fondations de Flamel disparurent à leur tour l'une après l'autre. Du temps de l'abbé Villain les sculptures de Saint-

Côme et de Saint-Damien n'existaient plus depuis longtemps, les figures hiéroglyphiques du Charnier des Innocents venaient d'être recouvertes par une nouvelle construction, puis en 1789 plusieurs des églises dotées par lui furent désaffectées ou détruites. En 1790 Saint-Jacques la Boucherie fut déclarée monument national et « Plus tard, l'église Saint-Jacques fut louée à un industriel moyennant une somme de 10.600 francs en numéraire, puis sa mise en vente ayant été décidée, elle fut criée aux enchères publiques le 11 thermidor, an V de la république (29 juillet 1797) et adjugée le même jour à un entrepreneur de bâtiments au prix de 411.200 francs... La démolition s'en fit quelque temps après, mais les conditions insérées dans l'acte de vente n'imposant nullement à l'acquéreur l'obligation d'abattre la Tour, celle-ci fut conservée par son nouveau propriétaire sans qu'on ait jamais pu savoir quel fut le mobile qui le fit agir en cette circonstance, en tout cas que sa mémoire en soit ici glorifiée. » Jules Briois: La Tour Saint-Jacques, tome II, page 368. La Tour servit ensuite à un fabricant de grenaille de plomb, enfin en 1836 M. de Rambuteau, préfet de la Seine, l'acheta pour le compte de la ville de Paris aux héritiers Dubois, le 27 août, et la paya 250.100 francs. C'est au zèle de MM. François Arago, Justin et Pontonnier, que l'on doit la conservation de ce magnifique monument. Enfin en 1852, la Tour fut restaurée et entourée d'un square, ces travaux coûtèrent 2,000,000 de francs, mais c'est là de l'argent bien employé. L'architecte chargé de la restauration était M. Théodore Balu, ancien grand prix de Rome. Les personnes qui désireraient de plus amples détails n'ont qu'à se rapporter à l'ouvrage de M. Jules Briois, à l'appendice du tome second.

Une autre des fondations de Flamel, la maison de la rue de Montmorency existait encore vers le milieu de notre siècle. Aujourd'hui, des hiéroglyphes de Flamel, il ne reste que sa pierre tombale au musée de Cluny! Une chose nous étonne, c'est que devant l'empressement que mettaient les alchimistes à visiter les lieux illustrés par Flamel, quelque riche seigneur disciple d'Hermès ne les ait pas achetés pour les préserver de la ruine. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'affluence était grande aux fondations de l'adepte, et surtout au Charnier des Innocents, à Saint- Jacques de la Boucherie et à sa maison de la rue des Ecrivains. C'étaient là des lieux de pèlerinage pour les hermétistes et l'on en voyait toujours quelqu'un les yeux fixés sur les hiéroglyphes, méditant profondément, cherchant le rapport qu'il pouvait y avoir entre saint Pierre avec sa clef et le roi vêtu de pourpre des symboles de Basile Valentin.

Plus d'un certainement adressa de ferventes prières à Flamel qu'il considérait comme un saint parmi les alchimistes illustres.

Une légende courait parmi des souffleurs, Flamel, disaient-ils, aurait caché de la poudre de projection dans un mur désigné par des symboles spéciaux. Le résultat immédiat de cette légende, fut la destruction ou la mutilation d'un grand nombre des constructions de Flamel, mais celle qui eut le plus à souffrir fut sa maison de la rue des Ecrivains. A sa mort, elle avait été partagée, l'une fut mise à l'enseigne du Lys l'autre à l'image saint Nicolas. Si la poudre de projection était cachée quelque part ce ne pouvait être que dans son laboratoire, aussi, grande était l'affluence des souffleurs à la maison de la rue des Ecrivains.

Sauval lui consacre une page intéressante: « Ces souffleurs au reste après avoir évaporé et réduit en fumée leurs biens et celui de leurs amis, pour dernier recours, ont tant de fois remué, fouillé et tracassé dans cette maison qu'il n'y reste plus que deux caves, assez bien bâties et les jambes étrières toutes barbouillées de hiéroglyphes capricieux, de gravures mal faites, de mauvais vers et d'inscriptions gothiques que les hermétiques subtilisent à leur ordinaire et quintessencient.

Que si on a la curiosité de descendre avec eux dans ces caves-là, aussitôt ils montrent le lieu où Flamel s'enterrait pour faire de l'or, et voudront faire croire que ce petit morceau de terre produit et renferme de meilleur or et en plus grande quantité que toutes les Indes orientales et occidentales. Ils ajoutent qu'en 1624 le père Pacifique, capucin, grand chimiste, ayant criblé une partie de cette terre, ensuite fouillant plus avant il trouva des urnes et des vases de grès, remplis d'une matière minérale calcinée, grosse comme des dés et des noisettes; qu'au reste quoiqu'il pût faire, pour en tirer de l'or, toute sa science et son art échouèrent contre ce petit banc de grès et de sable. Bien plus, disent-ils, un seigneur allemand ayant creusé à un autre endroit ne fut pas moins heureux que le père Pacifique; mais une femme par malheur qui logeait dans la maison, ayant découvert à un coin plusieurs fioles de grès, couchées sur des matras de charbon, et pleines de poudre de projection, s'en étant saisie, ignorante qu'elle était, tout ce grand trésor périt entre ses mains; et quoique ensuite ayant reconnu sa faute, elle ait affecté de demeurer dans tous les autres logis qui avaient appartenu à Flamel, elle a eu beau fouiller et

vouloir pénétrer jusqu'à la première pierre des fondements, jamais elle n'a pu recouvrer sa perte » (tome II, livre VII, page 238) Mais avant le père Pacifique, la maison avait déjà été fouillée. En 1576, raconte l'abbé Villain, un individu pourvu d'un beau nom et de qualités, imaginaires sans doute, se présenta à la Fabrique de Saint-Jacques de la Boucherie, il déclarait devoir accomplir le vœu d'un ami défunt, pieux alchimiste, qui à son lit de mort lui avait remis une somme d'argent pour réparer la maison de Flamel. Le chapitre accepta. L'inconnu fit fouiller les caves sous prétexte de raffermir les fondations; partout où il voyait un hiéroglyphe, il trouvait quelque raison pour faire démolir la muraille à cet endroit, enfin déçu, il disparut en oubliant de payer les ouvriers. Ces différentes aventures n'ébranlèrent en rien la foi des souffleurs. En 1560 le procureur du Châtelet avait fait saisir au nom du roi les différentes maisons ayant appartenu à Flamel pour les faire fouiller. La fabrique de Saint-Jacques réclama et eut gain de cause. La maison de Flamel n'avait pas été sans souffrir de cet excès d'enthousiasme, de toutes les sculptures qui l'ornaient, il n'en restait plus du temps de l'abbé Villain que sur un seul des piliers de la porte. L'adepte y est figuré à genoux avec deux jeunes gens derrière lui. Au-dessus la Sainte Vierge et saint Jean avec cette légende: « Mes amis, qui passez la voie, regardez s'il est douleur pareille à la mienne. » Au bas du pilier est une image de Saint Christophe. Parmi les autres inscriptions de la façade on lisait ces deux vers:

« Chacun soit content de ses biens
« Qui n'a suffisance, il n'a rien.

Nous ne nous sommes étendu si longuement sur cesdifférents épisodes que pour bien montrer combien fut grande la renommée de cet homme qui compta des fervents et des fanatiques après sa mort. De nos jours où l'alchimie semble une science morte, le nom de Flamel évoque encore l'idée d'adepte prestigieux et de richesses immenses.

CHAPITRE IX

Le livre d'Abraham Juif. Explication de ses figures. Le livre des lavûres. Description, citations. Le Livre des figures hiéroglyphiques. Son authenticité. Le Sommaire philosophique. Le désir désiré. Le Psautier chimique. Et Traités apocryphes.

Dans ce chapitre, nous allons examiner les ouvrages hermétiques de Flamel ainsi que ceux qui lui sont attribués, mais auparavant nous parlerons du livre d'Abraham juif. Nous avons vu que ce précieux ouvrage se trouvait dans la bibliothèque du cardinal de Richelieu, il est plus que probable qu'il avait été trouvé dans les papiers du malheureux Dubois. A la mort de Richelieu ce manuscrit fut enlevé de sa bibliothèque par un gentilhomme de sa maison. Mais il en fut fait plusieurs copies, puisque Borel fit exprès le voyage de Paris à Millau pour en voir une copie appartenant au seigneur de Cabrières. Eliphas Lévi prétend que le livre d'Abraham juif n'est autre que l'Asch Mezareph, mais cette opinion avait déjà été émise dans le: Livre rouge, Paris, 1842, sorte de petite encyclopédie des sciences occultes. L'auteur qui se cache sous le pseudonyme d'Hortensius Flamel y donnait le texte de l'Asch Mezareph. Hortensius Flamel et Eliphas Lévi sont-ils un seul et même auteur se cachant sous deux noms différents ou bien Lévi a-t-il copié Hortensius, peu importe. Eliphas Lévi reproduit l'Asch Mezareph dans sa Clef des grands mystères; en voici un fragment qui donne bien la note

de ce livre cabalistico-hermétique: « La ☾ correspond à Chesed à cause de sa blancheur et de ses usages. Le ♂ est le microprosope des métaux, c'est le Seir Anpin de la Kabbale métallique. Il correspond à Tiphereth; à cause de son éclat et de sa vigueur et de ses triomphes, il est fort, il est beau comme Mars. C'est de lui que parle le psalmiste, psaume XI, verset dernier, etc. »

Cependant, nous ne connaissons pas de manuscrit reproduisant le texte du livre d'Abraham juif, par contre les figures ayant été décrites tout au long dans le Livre des figures hiéroglyphiques, ont été souventes fois reproduites soit en manuscrit, soit par l'imprimerie. Elles accompagnent les figures de Flamel, du charnier des Innocents, dans une planche hors-texte page 48 du premier volume de la Bibliothèque des philosophes chimiques, par Salomon, Paris, 1683. Cette planche fut reproduite dans une seconde édition, c'est d'après cette dernière que nous donnons les figures d'Abraham juif et de Flamel.

Il existe à la Bibliothèque de l'Arsenal, sous ce titre « *Figures alchimiques de Nicolas Flamel, d'après Abraham Juif* (n° 3,047) », une reproduction de ces figures. C'est un petit in-folio du XVIIe siècle. Les figures sont assez bien exécutées, à la suite on a collé quatre gravures pouvant avec beaucoup de bonne volonté recevoir une interprétation hermétique. A la fin se trouve dessiné à la sanguine un Athanor ou fourneau pour le grand-œuvre accompagné des initiales N. F. Ce manuscrit appartenait à M. de Paulmy. Celui qui a fait les dessins s'est contenté de reproduire au bas des pages la description des figures, d'après laquelle il les a reconstituées.

Un autre manuscrit présentant les figures d'Abraham, nous a été gracieusement prêté par M. Vigot auquel il appartenait. C'est un petit in-4°, 200 pages d'une bonne écriture de ce siècle. En tête une figure représentant les trois espèces d'or hermétique d'après le Triomphe hermétique, puis le titre: « Abraham Juif, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe ». C'est un essai de reconstitution du livre d'Abraham d'après la description que nous en a laissée Flamel. Mais celui qui a perpétré ce manuscrit, après une préface pleine de malédictions contre ceux qui profaneraient ce livre, a compris l'inanité de son travail et il s'est contenté de donner la description des figures et leur explication. Les figures constituent la seule partie intéressante de ce manuscrit, elles ont été en effet gravées au trait, puis coloriées à la main avec beaucoup de soin. Il ne fut tiré, parait-il, que dix exemplaires de chaque gravure. La gravure du massacre des Innocents, qui avait été perdue probablement, a été remplacée par un dessin fait à la main.

Un autre manuscrit sous le nom d'Abraham Juif et qui n'est aussi qu'une reconstitution, appartient à M. Stanislas de Guaïta qui a eu l'obligeance de nous en envoyer la description, nous en extrayons les passages suivants, d'abord le titre: « Abraham Juif, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe, à la nation des Juifs répandue dans toute la Gaule par la colère de Dieu, salut en notre Seigneur Jésus-Christ. Livre des figures hiéroglyphiques, avec l'explication des fables des poètes, des mystères du christianisme, de l'alchimie et de la pharmacie. Suivant les nombres. » Ce titre seul suffit à démontrer que ce manuscrit est apocryphe de même que le précédent. « C'est un volume in-4°

d'une écriture serrée environ 28 à 32 lignes à la page. Manuscrit du commencement du siècle portant l'ex-libris de M. de Querelles, puis celui de M. Lotz... »

La partie la plus curieuse de ce manuscrit n'est pas l'essai de reconstitution du livre d'Abraham Juif, mais une sorte d interprétation alchimique de l'apocalypse de Saint-Jean, accompagnée aussi de figures fort intéressantes. Enfin nous possédons un manuscrit du XVIIIe siècle où se trouvent vingt-deux pages de commentaires sur le livre d Abraham Juif. Mais ces commentaires ne présentent rien de particulier au point de vue qui nous occupe.

Ces manuscrits sont les seuls que nous connaissions actuellement, où les figures d'Abraham soient reproduites et coloriées d'après la description que nous en a laissée Flamel. Nous avons donné la description de ces figures, ainsi que leur reproduction d'après la planche de la Bibliothèque des philosophes chimiques, nous allons en donner l'explication.

« La première figure d'Abraham le Juif, représentant Mercure poursuivi par Saturne, a trait à la purification de l'argent par le plomb. En effet, l'argent vulgaire coupellé perd de son poids, à cause des métaux étrangers qu'il contenait, métaux dont les oxydes sont absorbés par les parois de la coupelle. Les alchimistes voyant que dans cette opération l'argent avait perdu de son poids primitif, admettaient que ses parties volatiles s'étaient évaporées. Saturne ou le plomb poursuit Mercure ou l'argent philosophal et lui coupe les jambes, c'est-à- dire le rend immobile, le fixe, en un mot le rend inaltérable » (A. Poisson: Théories et symboles des alchimistes, page 87).

La seconde figure représentant une montagne couverte de dragons, avec un rosier à fleurs rouges et blanches à son sommet, a trait à la sublimation des natures métalliques, des deux spermes sulfureux et mercuriels, qui entrent dans la composition de la matière philosophique. La troisième figure représentant un jardin avec un chêne creux et des gens qui cherchent la source, symbolise la réduction du sperme mercuriel en une eau claire et pesante qui est la source de la pierre. Beaucoup l'ont cherchée et peu l'ont trouvée.

La quatrième figure, le massacre des innocents, c'est l'extraction du sein des métaux ordinaires des deux natures principiées, le soufre actif et le mercure passif avec lesquels on animera l'or et l'argent du vulgaire qui sont des métaux morts.

La cinquième figure, le caducée, signifie que la matière doit contenir des quantités équivalentes de soufre et de mercure. Elle indique de plus que l'alchimiste ne devient adepte que lorsqu'il connaît les lois, Mères de la Nature, et qu'il doit se rendre maître des Forces en les opposant les unes aux autres. Elle a une troisième signification, morale celle-là, c'est que seul est vraiment libre, celui qui n'étant l'esclave d'aucune habitude, peut également et par sa volonté pure, faire le bien et le mal, et sait se tenir en équilibre entre les deux.

La sixième figure, c'est le serpent crucifié, c'est la fixation du volatil.

La septième figure, le désert peuplé de serpents, représente la synthèse de l'œuvre, les trois sources des métaux, Soufre et Mercure unis par le Sel, et la Multiplication.

Ces explications sommaires sont celles qu'aurait données tout alchimiste instruit dans la Symbolique Hermétique. Nous aurions pu les étendre beaucoup plus, mais cela nous mènerait trop loin, il est temps de parler des œuvres de Flamel. Celles dont nous nous occuperons surtout sont: 1° le livre des lavûres, 2° le livre des figures hiéroglyphiques; 3° le sommaire; 4° le désir désiré; 5° Le Psautier chimique.

Le livre des Lavûres n'a jamais été imprimé, il existe à la Bibliothèque Nationale sous la cote 19 978, supplément français, il est catalogué: le livre des laveures de Nicolas Flamel. Comme c'est le seul manuscrit autographe qui nous reste de l'adepte, nous en parlerons longuement. C'est un volume de onze centimètres et demi de large et quinze et demi de long, il est relié en vélin, mais cette reliure est postérieure au manuscrit lui-même ce n'est donc pas celle que Flamel y avait mise. Quand le volume a été relié de nouveau, il a été rogné, aussi la pagination et certains sous-titres qui se trouvent en marge sont souvent coupés en deux. Les plats portent les restes de quatre lacets qui servaient à fermer le livre. Sur les plats, mais très effacé, on voit l'hiérogramme du Christ. Le dos présente trois nervures. Le manuscrit est en vélin, le texte en petite gothique, avec les titres de chapitres en rouge, et les lettres capitales commençant les chapitres en rouge ou en bleu. Page 36, il manque un feuillet qui a été remplacé par deux feuillets reproduisant le texte en écriture du XVIIIe siècle; le feuillet 36 a été simplement transposé, on le retrouve entre les feuillets 102-103. Il y a en tout 126 feuillets ou 252 pages, plus les quatre pages surajoutées et deux feuillets de garde, un au commencement, l'autre à la fin. Le manuscrit commence ainsi:

Ici commence la vraie pratique de la noble science d'alchimie. Le désir désiré et le prix que nul ne peut priser, de tous les philosophes composé et des livres de tous les anciens pris et tiré, ici en somme avons abrégé, afin qu'à toi, cher ami, appert être très certain l'argument de vérité de la plus excellente partie de philosophie, laquelle nous appelons la pratique d'alchimie, etc. ». Le volume se termine par ces mots: « Le présent livre est et appartient à Nicolas Flamel, de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie, lequel il l'a écrit et relié de sa propre main ».

Dans un premier article, M. Vallet de Viriville admet l'authenticité de ce manuscrit après mûr examen, mais dans un second, il ne voit là que l'œuvre d'un faussaire du XVIIIe siècle.

Néanmoins malgré ces contradictions, nous avons pris en considération l'opinion de Viriville et il nous a paru bon d'éclaircir la chose. M. Vallet assure que le nom du copiste ou de l'auteur a été gratté par le faussaire, qui a ensuite écrit le nom de Flamel. Or, voici ce qu'à notre tour, nous affirmons: toute l'écriture de la dernière page est un peu passée; les dernières lignes étaient presque effacées, quand le possesseur du manuscrit a repassé sur les anciennes lettres et il l'a fait assez maladroitement. Quant au mot Flamel il est presque effacé et l'e est remplacé par un trou, suite du grattage opéré à cette place; est-ce là le fait d'un faussaire voulant attribuer le manuscrit à Flamel, le nom qui se lit le plus mal est justement celui qu'il aurait eu intérêt à mettre le plus en évidence. En tout cas, gratter un nom est une ruse grossière, il existait même à cette époque suffisamment de moyens de faire habilement disparaître l'encre

sans recourir au grattage et jamais un faussaire n'aurait eu recours à ce dernier moyen.

Pour nous c'est le propriétaire du volume qui a voulu rétablir le texte un peu passé de la dernière page, et il l'a fait assez hâtivement sans se soucier de calligraphier. Le livre des Lavûres était au XVIIe siècle entre les mains de François de Gerzan, auteur de quelques traités d'alchimie. Borel qui nous rapporte ce fait dit. «... l'on estime que ce manuscrit a été écrit de la propre main de Flamel. » Or, Borel écrivait ceci en 1653, puisque sa *Bibliotheca chimica*, a paru en 1654. Que devient alors le faussaire du XVIIIe siècle de M. Vallet?

Au XVIIIe siècle ce manuscrit se trouvait dans la bibliothèque de Saint-Germain des Prés et c'est de là qu'il est passé à la bibliothèque nationale.

En lui-même le livre des Lavûres est peu intéressant, c'est un des premiers traités hermétiques produits par les occidentaux, il semble avoir été écrit vers le milieu du XVIe siècle, car nous regardons le livre des Lavûres comme une simple copie de la main de Flamel, copie d'un manuscrit plus ancien. Nous avons en effet lu et copié ce manuscrit 19978 entièrement et nous n'y avons absolument rien trouvé qui pût le faire regarder comme l'œuvre de Flamel, pas un fait, pas un nom dans ces cent vingt-six pages qui justifie cette étonnante affirmation de M. Louis Figuier. « Ainsi Nicolas Flamel explique dans ce manuscrit à l'adresse des alchimistes ce qu'à la même époque il leur donne à déchiffrer dans les figures hiéroglyphiques du Charnier des Innocents et du portail de Saint-Jacques la Boucherie. »

Nous plaçons l'original du Livre des Lavûres vers le milieu du quatorzième siècle, parce qu'on y cite le Rosier des philosophes. C'est le *Rosarium philosophorum* d'Arnauld de Villeneuve mort en 1311. Les ouvrages et auteurs cités dans le livre des Lavûres sont: Hermès, Geber, Fledus, le livre de la secrète compagnie, Aristote, Pitagoras, Platon, Avicenne, le Rosier des philosophes, le livre de Veiller et de Dormir. Dans le corps de l'ouvrage il est fait mention de figures d'appareils qui devront se trouver dessinées à la fin. Ces figures n'existent plus, et celles que l'on trouve sur le feuillet de garde sont peut-être une reproduction des figures primitives, mais elles ont été dessinées au dix-septième siècle.

Le livre des laveures, s'il n'a jamais été imprimé, a été copié nombre de fois; à la seule Bibliothèque nationale il en existe trois copies; Pierret, le dernier des alchimistes parisiens, en possédait aussi une qu'il a cédée au marquis de Villeplaine. Nous dirons rapidement quelques mots des trois copies de la Nationale.

1° Le mns 19.963, fonds français, in 4°, écrit sur papier; on y trouve au commencement ce quatrain:

« De par celui qui vous aime mieux
Que nul qui soit sous les cieux
De par celui qui tant vous aime
Qu'à vous servir mettrait sa peine.

Il est identique au 19,978, sauf qu'à la fin, il porte: Ici finit le livre de Nicolas Flamel, écrivain qui fut jadis de la Paroisse de Saint-Jacques la Boucherie, à Paris ». Et avant cet alinéa, il y a écrit: signé Flamel. Ce manuscrit appartenait d'abord à Séguier,

puis il passa à la bibliothèque d'Henri du Cambout, duc de Coislin, qui le donna au monastère de Saint-Germain-des-Prés en 1732.

2° Le manuscrit 14,799 (supplément français). Quoiqu'il soit intitulé: le livre des Régimes, il est identique avec le 19,978. Il a été copié sur ce dernier en 1743. C'est une assez bonne copie de 230 pages in-4°. Deux copistes y ont travaillé, le second, peu scrupuleux, passe des mots et même à la fin abrège considérablement jusqu'à représenter des pages entières de l'original par quelques simples lambeaux de phrase. A la fin, après ces mots: « lequel il l'a écrit et relié de sa propre main... » on lit: et l'a donné à son neveu pour héritage.

3° Le manuscrit 19962, in-4° de 52 feuillets sur papier, écriture du XVIe siècle. Ne porte pas mention du nom de Flamel, même histoire que le numéro 19,963.

Nous terminerons par quelques extraits du livre des lavûres (copiés sur le 19 978). Voici la définition de l'alchimie. « Alchimie est une partie réelle de philosophie naturelle, la plus nécessaire, de laquelle est constitué un art, lequel est non pareil à tous autres, lequel art enseigne de muer toutes pierres précieuses non parfaites à vraie perfection et tout corps humain malade à parfaite et noble santé, et transmuer tous les corps des métaux en vrai Soleil et vraie Lune, par un corps médicinal universel auquel toutes les particularités de médecine sont réduites, lequel est accompli et fait par un secret régime révélé aux enfants de vérité, etc., etc. » La définition se déroule ainsi le long de plusieurs pages. Ensuite vient le chapitre de la théorique; l'auteur y distingue la théorie de la pratique. La pratique ou « première

intention, c'est, que vous devez acquérir engin naturel par lequel le mercure naturellement se puisse endurcir. » La théorie, c'est la seconde intention. « C'est de savoir et connaître la raison et l'effet par lequel s'endurcit et se congèle en succession intellectuelle selon la nature de l'altération successive qui se fait en la matière de nature, etc. » Il nous semble entendre Rabelais demander: *Utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* » La suite est plus compréhensible, on y trouve l'application du principe d'homologie ou d'analogie, qui est la base de l'alchimie et des sciences occultes en général: « Nul temps l'argent vif ne peut rien muer, si premier n'est mué et par art transformé d'une nature en autre, et ainsi comme il est transmué, tout ainsi après il transmue. Car quand il est dissous, après il dissout et quand il est endurci et congelé, après il endurcit et congèle. » Plus loin on lit que l'eau par elle-même est de nature froide et inapte à être assimilée par le corps humain, mais que l'on vienne à y faire bouillir de la viande ou chair, l'eau prendra la nature de la viande, et elle constituera dès lors une nourriture fortifiante, assimilable: « Et pour ce l'eau de la chair après sa décoction, n'est pas telle comme elle était devant, mes est son essence du tout convertible en nature de chair. » Poursuivant ses idées théoriques l'auteur compare la production de la pierre aux différents actes de la génération animale: « Reste que selon le droit de nature, il n'y a rien à conjoindre pour faire génération sinon les deux spermes qui sont principes de nature et toute voies ces deux spermes nous n'avons pas actuellement, si premier ne les tirons du Soleil et de la Lune par dissolution de leurs corps et subtilisation.

Ainsi comme ni de l'homme, ni de la femme ne se peuvent ajuster leurs spermes en coït si premier ne sont tirés des rognons par délectation dissolutive, faite par l'amour de nature libidineuse. Et ainsi comme il suffit à l'homme et à la femme leurs spermes, ainsi suffit-il à l'or et à l'argent leurs spermes. » Cette agréable comparaison se continue par l'assimilation de la matrice de la femme au matras dans lesquels les alchimistes renferment la matière. A la suite de ce chapitre préliminaire commence la pratique. Les opérations se divisent en quatre régimes subdivisés en huit lavûres. Chaque lavûre comprend un nombre variable de: dispositions. L'examen de la pratique nous conduirait trop loin, d'autant qu'il nous reste à examiner divers ouvrages dont Flamel est l'auteur; il ne faut pas oublier que pour ce Livre des lavûres ce n'est qu'une copie d'un traité antérieur à Flamel.

Un autre traité: Le livre des figures hiéroglyphiques, a également soulevé de longues discussions.

L'abbé Villain qui en a fait la critique refuse naturellement d'y voir un ouvrage de Flamel. Nous ne ferons que résumer ici les raisons que nous avons de considérer cet ouvrage comme authentique. 1° Le nom de Flamel s'y trouve plusieurs fois, et il s'y trouve comme nom d'auteur. 2° On y raconte divers épisodes de la vie de Flamel, et ni les épisodes, ni les dates qui les accompagnent ne sont en contradiction avec ce que nous savons de la vie de Flamel par les actes officiels conservés, soit aux Archives, soit à la Bibliothèque nationale. 3° On y trouve mentionné et décrit le Livre d'Abraham et ce livre existait encore du temps de Richelieu dans sa bibliothèque. 4° Ce livre donne

une explication des Figures du charnier des innocents telle que Flamel seul pouvait la donner. 5° Par contre il n'y a aucune raison sérieuse d'en refuser la paternité à Flamel.

Vallet de Viriville lui, prétend (Dans son second article) que le Livre des figures est apocryphe parce que Flamel, dit-il, n'a jamais été alchimiste, et que sa légende a été établie en 1561 par Jacques Gohorry, qu'avant ce dernier on n'avait jamais ouï parler de Flamel alchimiste. Malheureusement pour Vallet, nous avons un témoignage plus ancien que celui de Gohorry, c'est celui de Vicot, l'ami de Grosparmy et de Valois, un trio d'alchimistes fort intéressants et pourtant peu connus. Vicot mourut dans la première moitié du XVe siècle, car Grosparmy écrivait en 1449 et mourut peu à près, or Vicot écrivit un traité hermétique pour le fils de Valois, ce dernier ayant suivi son ami dans la tombe; mettons au plus tard 1460. Dans ses cinq livres, P. Vicot cite Flamel. « Ce Soufre et ce Mercure sont les deux dragons de Flamel et ils sont notre or et notre Lune qui sont vivants et les vulgaires sont morts. » Ainsi voilà Flamel cité comme alchimiste par un auteur qui écrivait au plus une quarantaine d'années après sa mort! Ce simple fait réduit à néant la brillante hypothèse de M. Vallet de Viriville.

Pour en revenir au Livre des figures hiéroglyphiques, cet ouvrage fut édité pour la première fois en 1612 par Arnauld de la Chevalerie, voici le titre du volume: « Philosophie naturelle de trois anciens philosophes renommez, Artephius, Flamel et Sinésius traitant de l'Art occulte et de la transmutation métallique, in-6, Paris, 1612. Il fut réimprimé dans le même format en 1659 et en 1682, nous avons sous les yeux un

magnifique exemplaire de cette dernière édition aussi rare et plus complète que les deux précédentes. Le livre des figures hiéroglyphiques se trouve aussi dans la Bibliothèque des philosophes chimiques de Salomon, 2 vol in-12, Paris 1672-1678 et 1683. Page 49 du premier volume et dans la Bibliothèque des philosophes chimiques. Nouvelle édition par J. M. D. R. 4 vol. in-12, Paris, 1741, dans le tome II. Cette édition complète en 4 volumes est rare, quant au supplément, formant un cinquième volume, il est rarissime. Toutes ces éditions du Livre des figures hiéroglyphiques doivent être accompagnées de la planche hors-texte reproduisant les sculptures du Charnier des Innocents. Tous les renseignements qui précèdent ont surtout trait aux collections dans lesquelles on trouve l'ouvrage qui nous occupe, passons à l'ouvrage lui-même. Il fut traduit du latin en français par le sieur P. Arnauld de la Chevalerie, gentilhomme poitevin. Le traité qui précède le livre des figures dans les éditions de 1612-1653-1682, est d'Artéphius et comporte le texte latin en face du texte français. Le Livre des figures ayant été originellement écrit en latin, l'éditeur fut sur le point de donner les deux textes, mais outre la grande planche il y a dans le texte d'assez nombreuses figures qui reproduisent des fragments agrandis de la planche et l'éditeur explique fort bien que « .... à cause des diverses figures qu'il faut souvent représenter, je n'ai pu te les bailler qu'en une langue. Car il eût été grossier de mettre les figures en tous les deux textes latin et français ou de n'en mettre qu'en un. Et n'en mettant qu'en un, les figures occupant l'espace eussent empêché que le latin et français ne se fussent pas bien rencontrés en feuillets, j'ai donc été contraint de te les bailler en

celle-ci seulement. Or, j'ai choisi la française.., etc. » Le Livre des figures hiéroglyphiques se divise en trois parties, un avant-propos, où Flamel raconte comment il devient adepte, nous en avons largement usé dans le second chapitre de cet ouvrage; ensuite vient un chapitre: Des interprétations théologiques qu'on peut donner à ces hiéroglyphes selon le sens de moi Auteur. C'est d'après la troisième partie: les interprétations philosophiques selon le magistère d'Hermès, que nous avons expliqué les figures de la seconde arcade construite aux innocents. Les ouvrages et auteurs cités dans le Livre des figures hiéroglyphiques sont: le livre du roi Hercules, le Rosaire, les œuvres de Calid, Pythagoras, Morienus, Hermès, Rosinus, Diomèdes, Rhasès, Artephius, Haly, Avicenne, Démocrite, Lambsprinck. Tous ces alchimistes sont antérieurs à Flamel, ce qui est une preuve de plus d'authenticité; pour Lambsprinck seul il pourrait y avoir doute, quelques auteurs comme Schmieder ayant placé cet alchimiste allemand au XVIe siècle, mais ils le font par approximation, sans donner de raisons ni de preuves. En réalité Lambsprinck a vécu au commencement du XIVe siècle, et nous aurons au moins une raison pour lui assigner cette époque: la citation de Flamel.

La réimpression du livre des figures hiéroglyphiques a été faite sur l'édition de 1682.

Vient ensuite un ouvrage en vers intitulé: Le Sommaire philosophique de Nicolas Flamel.

Il a été imprimé pour la première fois en 1561 dans un petit recueil intitulé: La transformation métallique, et qui contient les poèmes alchimiques de Jehan de la Fontaine (la Fontaine des

amoureux de science), Jehan de Meung (La remontrance de nature à l'alchimiste errant), et Nicolas Flamel (Le sommaire philosophique). Ce dernier ouvrage fut réimprimé: 1° en latin, dans le *Museum hermeticum reformatum et amplificatum*, in-4, Francofurti 1677 et 1678; 2° en français, dans le troisième volume du Roman de la Rose, in-12, Paris 1735, 3 volumes; 3° dans le second volume de la Bibliothèque des philosophes alchymiques ou hermétiques, nouvelle édition, Paris, 1756, 4 vol. Dans cette dernière édition il occupe 16 pages de texte; Flamel s'en donne comme l'auteur dans le Livre des Figures, où il cite le Sommaire, c'est une sorte de résumé de la théorie et de la pratique du grand-œuvre. Le commencement rappelle les premiers chapitres du Livre des Lavûres. Flamel aimait assez la poésie à ce qu'il semble, si l'on en juge par les nombreuses inscriptions en vers dont il a orné ses maisons et fondations. Il est fort possible que sur le déclin de sa vie, il ait mis en vers quelque ouvrage hermétique qui lui aurait beaucoup servi.

Nous nous arrêterons encore moins longtemps sur le Désir désiré. Il a été imprimé en 1629 avec le Traité du Soufre du Cosmopolite et l'œuvre de Charles VI, sous le titre suivant: le Trésor de philosophie ou le Désir désiré de Nicolas Flamel. Cet ouvrage connu aussi sous le nom de Livre des six paroles, se trouve à la suite du précèdent dans la Bibliothèque des philosophes alchimiques, tome II, page 285. Vallet de Viriville confond le Désir désiré avec le livre des Laveures. Il regarde le premier comme une paraphrase assez large du second, son erreur vient d'abord de ce qu'il n'a lu ni l'un ni l'autre, ensuite de ce que le livre des Lavûres porte dans les manuscrits plusieurs titres

secondaires, ainsi nous l'avons trouvé sous les noms de: Livre des régimes, le Désir désiré, la Fleur de Sapience, etc. Mais en réalité le Désir désiré imprimé n'a aucun point de ressemblance avec le Désir désiré manuscrit qui n'est autre que le Livre des Lavûres. Rien dans l'ouvrage qui nous occupe, ne pouvant le faire attribuer à Flamel, nous inclinons à le considérer comme apocryphe.

Nous allons dire quelques mots d'un manuscrit original de Flamel qui semble perdu et qui n'a pas de titre; nous l'appellerons pour plus de commodité, le Psautier chimique. Dom Pernety nous en a laisse la description dans deux lettres insérées dans l'Année littéraire de Fréron en 1758 et en 1762. Ce traité était, parait-il, écrit dans les marges d'un psautier. En voici le début: « Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur. Je, Nicolas Flamel, écrivain de Paris, cette présente année mil quatre cens quatorze, du règne de notre prince bénin Charles VI, lequel Dieu veuille bénir, et après la mort de ma fidèle compagne Perrenelle, il me prend fantaisie et liesse, en me recordant d'icelle, écrire en grâce de toi, cher neveu toute la maîtrise du secret de la poudre de projection ou teinture philosophale, que Dieu a pris vouloir de départir à son moult chétif serviteur, et que ai repéré (Repéré: trouvé. repéreras: trouveras.) et comme repéreras, en ouvrant (Ouvrant: travaillant) comme te dirai... Donc ai écrit ce dit livre (Le psautier dans les marges duquel il écrit le traité d'alchimie) de ma propre main et que avais destiné à l'église Saint-Jacques, étant de ladite paroisse. Mais après que j'eus recouvré le livre du Juif Abraham, ne me prit plus vouloir de le vendre pour argent, et j'ai icelui gardé moult avec cure, pour en lui écrire le secret d'alchimie en lettres et caractères fantaisie

dont te baille la clef et n'oublie mie d'avoir de moi souvenance, quand serai dans le suaire (Suaire: suaire.); et remémore donc que j'ai fait tels documents, c'est-à-savoir afin que te fasse grand maître en Alchimie... En avant de dire mot sur la pratique d'ouvrer, j'ai vouloir de te conduire par théorique à connaître ce qu'est l'Alchimie, c'est à savoir science muante corps métalliques en perfection d'or et d'argent, produisant santé aux corps métalliques en perfection d'or et d'argent, produisant santé aux corps humains et muant viles pierres et cailloux en fines sincères et précieuses, etc. ». Le Psautier chimique finissait ainsi: « Donc as le trésor de toute la félicité mondaine, que moi, pauvre ruril de Pontoise aie fait et maîtrisé par trois reprises à Paris en ma maison rue des Ecrivains tout proche de la chapelle Saint-Jacques de la Boucherie et que moi Nicolas Flamel, te baille, pour l'amour qu'ai toi en l'honneur de Dieu... Avises donc cher neveu de faire comme ai fait; c'est à savoir de soulager les pauvres nos frères en Dieu, à décorer le Temple de notre Rédempteur, faire issir des prisons maints captifs détenus pour argent et par le bon et loyal usage qu'en feras, te conduiras au chemin de gloire et de salut éternel, que je, Nicolas Flamel, te souhaite au nom du père Eternel, fils Rédempteur et Saint-Esprit illuminateur, sainte, sacrée et adorable Trinité et Unité Amen ».

Nous avons cité ces deux précieux fragments in extenso, parce que ce sont malheureusement les seuls que Pernety nous ait conservés et que le manuscrit original semble perdu.

D'autres ouvrages ont été mis sous le nom de Flamel par quelques bibliographes soucieux d'enfler leurs catalogues. Les

annotations de Flamel sur Denys Zachaire, imprimées dans le Theatrum chimicum, tome I et dans la Bibliotheca chemica Mangeti, tome II, sont apocryphes, puisque Flamel vivait un siècle avant Zachaire. De même: Le grand Eclaircissement de la Pierre philosophale, mis sous son nom, n'est pas de lui, mais d'un disciple de R. Lulle. Borel attribue encore à Flamel un manuscrit intitulé: la Musique chimique, sur lequel nous n'avons aucune espèce de renseignement.

En résumé les seuls ouvrages qui puissent être attribués à Flamel sont: Le Livre des Figures hiéroglyphique, le Psautier Chimique et le Sommaire Le livre des Lavûres est une simple copie de sa main. Tous les autres sont apocryphes.

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE FLAMEL

1330. (?) Naissance de Flamel.
1355. (?) Mariage avec Pernelle.
1357. Flamel achète le livre d'Abraham Juif.
1358. Il commence à travailler d'après ce manuscrit.
1372. Premier don mutuel.
1379. Pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.
1382. Première transmutation.
1383. Deuxième transmutation.
1386. Renouvellement du don mutuel.
1388. Deuxième renouvellement du don mutuel.
1389. Edification d'une première arcade au charnier des Innocents. Portail de Saint-Jacques de la Boucherie.
1395. Il écrit: le Sommaire philosophique.
1396. Ratification du don mutuel.
1397. Testament codicille et mort de Pernelle.
1399. Flamel commence le Livre des figures hiéroglyphiques.
1400. Visite de Cramoisy.
1402. Edification du portail de Sainte-Geneviève des Ardents.
1406. Flamel achète des maisons rue de Montmorency.
1407. Achat de maisons rue Saint-Martin. Il fait travailler à Saint-Nicolas-des-Champs. Il élève une seconde arcade aux Innocents et un mausolée pour Pernelle.
1410. Il achète une maison rue du cimetière Saint-Nicolas, ainsi que diverses rentes.
1411. La chapelle de l'hôpital Saint-Gervais est reconstruite à ses frais.

1413. Il termine le livre des figures hiéroglyphiques.
1414. Il écrit le psautier chimique.
1417. Mort de Flamel.

INDEX DES SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

QUATORZIEME ET QUINZIEME SIECLE.

1. La plupart des actes conservés à Saint-Jacques la Boucherie et qui ont passé aux Archives.

2. a) Le Testament de N. Flamel; b) Quittance d'Aubry le Musnier. c) Un grand titre sur parchemin par lequel les différentes églises et hôpitaux rentés par Flamel cèdent leurs droits à Saint-Jacques de la Boucherie, moyennant 200 livres tournois, à condition d'acquitter tous les legs du testateur (B. Nationale. Mss. 9164, fonds latin).

3. Le Livre des Laveures (Mss. 19.978. Supplément français. Bib. Nationale).

4. Guillebert de Metz: Description de Paris au XVe siècle. Cet ouvrage écrit en 1407 a été réimprimé en 1855 par M. Le Roux de Lincy sur le manuscrit unique conservé à la Bibliothèque nationale. L. 7 K. 6350.

5. Deux feuillets d'une Bible écrite par Jean Flamel,ayant appartenu à Jean, duc de Bourgogne (Mss. 3431. Bib. Nationale).

6. Les cinq livres de Pierre Vicot, prestre (environ 1460).

7. Inventaire des objets précieux de l'Eglise Saint-Jacques (1404 à 1412).

SEIZIEME SIECLE.

8. De la transformation métallique. Paris 1561 (Traités de Jean de Meung, Jean de la Fontaine, Nicolas Flamel). (B. Nationale. R. 26. 193).

9. Le livre des Laveures (Mss. 19.962. Saint-Germain français, in-4°, Bibl. Nationale).

10. Gohorry: Le Livre de la fontaine périlleuse. Paris, 1572.

11. Roch le Baillif: Le Demosterion. Sommaire véritable de la médecine paracelsique. Petit in-4°, Rennes, 1578 (B. Nationale. Te 17-131).

DIX-SEPTIEME SIECLE.

12. Philosophie naturelle de trois anciens philosophes (Artephius, Flamel, Synésius) in-4., Paris, 1612-1659-1682).

13. Salomon: Bibliothèque des philosophes chymiques. 2 vol. in-12. (Paris, 1672-1678-1683).

14. Le Cosmopolite: Traité du soulphre. Paris in-12, 1618.

15. Michel Maier: Symbola aureae mensae. Francofurti, 1617 (Bibl. Nat. R. 7.946).

16. Les figures d'Abraham le Juif (Mss. in-f°.Bibl. de l'Arsenal, 3.047).

17. Le livre des Lavûres (B. Nationale. Mss. 19963. Fonds français. in 4°).
18. Pierre Borel: Bibliotheca chimica seu catalogus liborum philosophorum hermeticorum in-12. Paris. 1654 et Heidelberg 1656.
19. Museum hermeticum reformatum et amplificatum, continens tractatus chimicos XXI, praestantissimos. in-6°. Francofurti, 1677-1678.
20. Theatrum chimicum. 6 vol. in-8°, Argentoratum 1613-1661.
21. Borel: Trésor de recherches et antiquités gauloises. in-4°, 1655.
22. Villars de Montfaucon: Le comte de Gabalis ou entretien sur les Sciences secrètes, in-18. Amsterdam, 1700.
23. Nicolai Flamelli, chymische Wercke als das güldene Kleinod der hierogliphischen Figuren. Das Kleinod der Philosophie. Summarium philosophicum, etc. Hambourg 1680-1681. Réédité à Vienne, 1751.
24. Büchlein zwey auserlene chymische: 1° Das Büch der hieroglyphischen Figuren Nicolai Flamelli, des Schreibers, wie dieselben stehen aûf dem kirchofe der Unschülden Kinder Zû Paris; 2° Das wahraffte Bûch des gelehrten Griech Abts Synesïï. Hamburg, 1681.
25. La Vie de Jean-Baptiste Morin, docteur en médecine et professeur royal aux mathématiques à Paris, 1660, in-18.

26. Bibliothèque française de la Croix du Maine et Duverdier, 5 vol. in-4° Paris, 1772.

27. Paul Lucas, Voyage du sieur Paul Lucas fait par ordre du roi dans la Grèce, l'Asie mineure, la Macédoine et l'Afrique, 2 vol. in-12. Paris, 1712 (Bib. nat. o?54. B.).

28. Henri Sauval: Histoire et recherche des antiquités de la Ville de Paris. 3 vol. in-f° 1724.

29. Abbé Villain: Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme. Recueillie d'actes anciens qui justifient l'origine et la médiocrité de leur fortune, contre les imputations des Alchimistes. in-12° Paris, 1761.

30. Dom Pernety: Lettre sur une histoire de Nicolas Flamel. Année Littéraire 1762, tome III.

31. Dom Pernety: Lettre sur l'Essai sur Saint-Jacques la Boucherie. Année littéraire 1758, tome VII.

32. Le livre des Lavûres ou livre des Régimes, in-4° (Mss 14.799. Supplément Français. Bib. Nationale).

33. Cohansen: Hermippus redivivus ou le triomphe du Sage sur la vieillesse et le tombeau. Traduit par M. De La Place, 2 vol. in-8°. Bruxelles, 1789.

34. Abbé Villain: Essai d'une histoire de Saint-Jacques de la Boucherie. Paris, in-12°. 1768.

35. Lenglet Dufresnoy: Histoire de la philosophie hermétique, 3 vol. in-12°. Paris, 1742.

36. J. M. D. R. Bibliothèque des philosophes chimiques, 5 vol. in-12° (avec le supplément). Paris, 1741.

37. Bibliotheca chemica curiosa Mangeti, seurerum ad alchimiam pertinentium thesaurus instructissimus, 2 vol. in-f°, 1702. Coloniae allobrogum.
38. Abbé Villain: Lettre à M... sur celle que Pernety a fait insérer dans l'année littéraire 1762 (communiqué par M. de Guaïta).
39. Le roman de la Rose, 3 vol., in-12°. Paris, 1735.

DIX-NEUVIEME SIECLE.

40. Chevreul: Journal des savants. Décembre 1851. Article à propos de Cambriel.
41. Valet de Viriville: Quelques recherches sur Nicolas Flamel (Revue française et étrangère, 1837, tome III).
42. Auguste Bernard: La maison de Nicolas Flamel, rue de Montmorency, 51, à Paris (Mémoires de la Société des antiquaires de France, 1852. 3e série, tome 1er).
43. Valet de Viriville: Des ouvrages alchimiques attribués à Flamel (Mémoires de la Société des antiquaires de France. 3e série, tome III, 1857).
44. De Lavillegille. Description de la pierre tumulaire de Flamel (Mémoires de la Société des antiquaires de France. Tome XV).
45. Hoeffer: Nouvelle biographie générale. Article Nicolas Flamel par Valet de Viriville. Tome XVII. Paris, 1858.
46. Michaud: Biographie universelle. Article Flamel par Delaulnaye (Tome XIV. Paris, 1856).
47. Hoeffer: Histoire de la chimie, 2 vol. in-8°. Paris, 1842.

48. Schmieder: Geschichte der alchemie, 1 vol. in-8°. Halle, 1832.
49. Le livre d'Abraham Juif. Mss petit in-4° prêté par M. Vigot.
50. A. Poisson: Théories et symboles des alchimistes, in-8°. Paris, 1891.
51. L. Figuier: L'alchimie et les alchimistes. Paris, 1860, in-12°.
52. Eliphas Lévi: La clef des grands mystères, in-8°. Paris, 1861.
53. Légendes populaires: Nicolas Flamel. Brochure, in-4°, S. D. Paris.
54. Hortensius Flamel: Le livre rouge. Résumé du magisme, des sciences occultes et de la philosophie hermétique. Paris, 1842, in-18°.
55. Bibliophile Jacob: Curiosités des sciences occultes. Paris, 1885, in-12.
56. J.-B. Dumas: Leçons sur la philosophie chimique. Paris, in-8°, 1837.
57. J. Briois: La tour Saint-Jacques. 28 édition, 2 vol. in-12°. Paris, 1886 (La première édition est en 3 vol. in-80).
58. Philophotes: Les monuments alchimiques de Paris (Initiation, février 1893).
59. Philophotes: Sommaire de l'histoire alchimique de Paris (Initiation, février 1892)
60. Le livre d'Abraham Juif. Mss in-4° appartenant à M. de Guaïta.
61. Clémence Robert; La tour Saint Jacques in-18. Paris, 1858.
62. Eliphas Lévi; Histoire de la Magie. in-8°. Paris, 1860.

DEUXIEME PARTIE

LE LIVRE DES FIGURES

Hiéroglifiques de Nicolas Flamel, escrivain, ainsi qu'elles sont en la quatrième Arche du cymetière des Innocens à Paris, entrant par la porte, ruë Saint-Denis, devers la main droitte avec l'explication d'icelles par le dit Flamel, traittant de la transmutation métallique, non jamais imprimé.

Traduit de latin en françois.

PAR P. ARNAULD, sieur de la Chevalerie,

gentilhomme Poictevin.

-

Paris, chez Laurent d'Houry, MDCLXXXII.

Au LECTEUR SALUT

Je t'eusse (ami lecteur) donné ces commentaires aussi bien latins français, que j'ai fait Artephius, mais à cause des diverses figures qu'il faut souvent représenter je n'ai pu te les bailler qu'en une langue. Car il eut été grossier de mettre les figures en tous les deux textes latins ou français, ou de n'en mettre qu'en un. Et n'en mettant qu'en un, les figures occupant l'espace, eussent empêché que le latin et français ne se fussent bien rencontrés aux feuillets, j'ai donc été contraint de te les bailler en celle-ci seulement. Or, j'ai choisi la française, afin que premièrement tous bons français les puissent entendre librement, et par ainsi se retirer de leurs erreurs et dépenses, l'autre, afin que ce Livre ne coure point aux nations étrangères qui en sont très curieuses, à comparaison de la française. Que si je vois que tu y prennes plaisir, je te les donnerai aussi en latin avec l'Histoire du jardin des Hespérides, composée par l'Orthulain, très grave et très docte auteur, laquelle avec ceux-ci j'ai par grandes sommes de deniers, recouvrée de mains très curieuses et qui les ont jusqu'à présent conservées aussi chères que la pierre même, aussi ces auteurs-ci, sur tous les autres ne sont point envieux.

Adieu.

Loué soit éternellement le Seigneur mon Dieu, qui élève l'humble de la basse poudrière et fait réjouir le cœur de ceux qui espèrent en lui, qui ouvre aux croyants avec grâce les sources de sa bénignité, et met sous leurs pieds les cercles mondains de toutes les félicités terriennes. En lui soit toujours notre espérance en sa crainte notre félicité, en sa miséricorde la gloire de la réparation de notre nature et en la prière notre sûreté inébranlable. Et toi, ô Dieu tout puissant, comme ta bénignité a daigné s'ouvrir en la terre devant moi (ton indigne serf) tous les trésors des richesses du monde, qu'il plaise à ta grande clémence, lorsque je ne serai plus au nombre des vivants, de m'ouvrir encore les trésors des Cieux, et me laisser contempler ton divin visage, dont la Majesté est un délice inénarrable, et dont le ravissement n'est jamais monté au coeur d'homme vivant. Je te le demande, par le Seigneur Jésus-Christ ton fils bien aimé, qui en l'unité du Saint-Esprit vit avec toi au siècle des siècles.

Ainsi soit-il.

L'Explication des figures hiéroglyphiques mises par moi Nicolas Flamel, écrivain, dans le cimetière des Innocents en la quatrième arche, entrant par la grande porte rue Saint-Denis, et prenant la main droite.

AVANT-PROPOS.

Encore que moi Nicolas Flamel, écrivain et habitant de Paris, en cette année mil trois cent quatre-vingt et dix-neuf, et demeurant en ma maison en la rue des Ecrivains, près la Chapelle Saint-Jacques de la Boucherie encore, dis-je, que je n'aie appris qu'un peu de Latin, pour le peu de moyens de mes parents, qui néanmoins étaient par mes envieux, mêmes estimés gens de bien. Si est-ce que (par la grande grâce de Dieu et intercession des benoîts Saints et Saintes de Paradis, principalement de Monsieur Saint-Jacques de Galice) je n'ai pas laissé d'entendre au long les livres des Philosophes, et d'apprendre en iceux leurs tant occultes secrets. C'est pourquoi il ne sera jamais moment en ma vie, me souvenant de ce haut bien, qu'à genoux, si le lieu le permet, ou bien dans mon cœur, de toute mon affection, je n'en rende grâces à ce Dieu très bénin, qui ne délaisse jamais l'enfant du juste mendier par les portes, et qui ne déffraude point ceux qui espèrent entièrement en sa bénédiction. Donc moi, Nicolas Flamel écrivain, ainsi qu'après le décès de mes parents je gagnais ma vie en notre Art d'Ecriture, faisant des Inventaires, dressant des comptes et arrêtant les dépenses des tuteurs et mineurs, il me tomba entre les mains pour la somme de deux florins un livre doré fort vieux et beaucoup large, il n'était point en papier ou parchemin, comme sont les autres, mais seulement il était fait de déliées écorces, (comme il me semblait) de tendres arbrisseaux. Sa couverture était de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges, quant à moi, je crois qu'elles pouvaient bien être des caractères grecs ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y

a que je ne les savais pas lire, et que je sais bien qu'elles n'étaient point notes, ni lettres Latines ou Gauloises, car nous y entendons un peu. Quant au dedans, ses feuilles d'écorce étaient gravées, et d'une très grande industrie, écrites avec une pointe de fer, en belles et très nettes lettres Latines colorées. Il contenait trois fois sept feuillets, car iceux étaient ainsi contés au haut du feuillet, le septième desquels était toujours sans écriture, au lieu de laquelle il y avait peint une verge et des Serpents s'engloutissant, au second septième, une Croix ou un Serpent était crucifié, au dernier septième, étaient peints des déserts, au milieu desquels coulaient plusieurs belles fontaines, dont sortaient plusieurs Serpents qui couraient par ci et par là. Au premier des feuillets, il y avait écrit en lettres grosses capitales dorées: Abraham le Juif, prince, prêtre lévite, astrologue, et philosophe, à la gent des Juifs par l'ire de Dieu, dispersée aux Gaules. Salut. D. I. Après cela il était rempli de grandes exécrations et malédictions (avec ce mot Maranatha, qui y était souvent répété) contre toute personne qui jetterait les yeux sur icelui, s'il n'était Sacrificateur ou Scribe.

FIGURES D'ABRAHAM JUIF

Celui qui m'avait vendu ce livre ne savait pas ce qu'il valait, aussi peu que moi quand je l'achetai. Je crois qu'il avait été dérobé aux misérables Juifs, ou trouvé quelque part caché dans l'ancien lieu de leur demeure. Dans ce livre au second feuillet, il consolait sa nation, la conseillant de fuir les vices et surtout l'idolâtrie, attendant le Messie advenir avec douce patience, lequel vaincrait tous les rois de la terre, et régnerait avec sa gent en gloire éternellement. Sans doute, savoir été un homme fort savant. Au troisième, et en tous les autres suivants écrits, pour aider sa captive nation à payer les tributs aux Empereurs Romains et pour faire autre chose, que je ne dirai pas, il leur enseignait la transmutation métallique en paroles communes, peignait les vaisseaux au coté, et avertissait des couleurs et de tout le reste, sauf du premier agent duquel il n'en disait mot, mais bien (comme il disait aux quatrième et cinquième feuillets entiers) il le peignait et figurait par très grand artifice. Car encore qu'il fût bien intelligiblement figuré et peint; toutefois aucun ne l'eût su comprendre sans être fort avancé en leur Cabale traditive, et sans avoir bien étudié les livres. Donc le quatrième et cinquième feuillet était sans écriture, tout rempli de belles figures enluminées, ou comme cela, car cet ouvrage était fort exquis. Premièrement, il peignait un jeune homme avec des ailes aux talons, avant une Verge Caducée en main, entortillée de deux serpents, de laquelle il frappait une salade qui lui couvrait la tête, il semblait, à mon petit avis, le Dieu Mercure des Païens, contre icelui venait courant et volant à ailes ouvertes, un grand

Vieillard, lequel sur sa tête avait un horloge attachée, et en ses mains une faux comme la mort, de laquelle terrible et furieux il voulait trancher les pieds à Mercure.

A l'autre face du feuillet quatrième, il peignait une belle Fleur en la sommité d'une montagne très haute, que l'Aquilon ébranlait fort rudement, elle avait le pied bleu, les fleurs blanches et rouges, les feuilles reluisantes comme l'or fin, à l'entour de laquelle les Dragons et Griffons Aquiloniens faisaient leur nid et demeurance. Au cinquième feuillet y avait un beau Rosier fleuri au milieu d'un beau jardin, échelant contre un chêne creux, au pied desquels bouillonnait une Fontaine d'eau très blanche, qui s'allait précipiter dans les abîmes, passant néanmoins premièrement entre les mains d'infinis peuples qui fouillaient en terre, la cherchant; mais parce qu'ils étaient aveugles, nul ne la connaissait, fors quelqu'un considérant le poids.

Au dernier revers du cinquième, il y avait un Roi avec un grand coutelas, qui faisait tuer en sa présence par des soldats, grande multitude de petits enfants, les mères desquels pleuraient aux pieds des impitoyables gendarmes, le sang desquels petits enfants, était puis après recueilli par d'autres soldats, et mis dans un grand vaisseau, dans lequel le Soleil et la Lune du Ciel se venaient baigner. Et parce que cette histoire représentait la plupart de celle des Innocents, occis par Hérode et qu'en ce livre-ci j'ai appris la plupart de l'art, ça été une des causes que j'ai mis en leur cimetière ces symboles hiéroglyphiques de cette secrète science. Voilà ce qu'il y avait en ces cinq premiers feuillets.

Je ne représenterai point ce qui était écrit en beau et très intelligible latin en tous les autres feuillets écrits car Dieu me

punirait, d'autant que je commettrais plus de méchanceté que celui (comme on dit) qui désirait que tous les hommes du monde n'eussent qu'une tête, et qu'il la put couper d'un seul coup.

Donc ayant chez moi ce beau livre, je ne faisait nuit et jour qu'y étudier, entendant très bien toutes les opérations qu'il démontrait, mais ne sachant point avec quelle matière il fallait commencer, ce qui me causait une grande tristesse, me tenait solitaire et faisait soupirer à tout moment. Ma femme Perrenelle que j'aimais autant que moi-même, laquelle j'avais épousée depuis peu, était toute étonnée de cela, me consolant et demandant de tout son courage, si elle me pourrait délivrer de fâcherie. Je ne pus jamais tenir ma langue, que ne lui disse tout, et ne lui montrasse ce beau livre, duquel à même instant qu'elle l'eût vu, elle fut autant amoureuse que moi-même, prenant un extrême plaisir de contempler ces belles couvertures, gravures d'images et portraits, auxquelles figures elle entendait aussi peu que moi.

Toutefois ce m'était une grande consolation d'en parler avec elle, et de m'entretenir qu'est-ce qu'il faudrait faire pour avoir l'interprétation d'icelles. Enfin je fis peindre le plus au naturel que je pus, dans mon logis toutes ces figures et portraits du quatrième et cinquième feuillet que je montrai à Paris à plusieurs grands clercs qui n'y entendirent jamais plus que moi. Je les avertissais même que cela avait été trouvé dans un livre qui enseignait la pierre philosophale, mais la plupart d'iceux se moquèrent de moi et de la bénite pierre, fors un appelé Maître Anseaulme, qui était licencié en médecine, lequel étudiait fort en cette science. Icelui avait grande envie de voir mon livre, et n'y eut chose qu'il ne fît pour le voir, mais toujours je l'assurai que je ne l'avais point, bien

lui fis-je une grande description de sa méthode. Il disait que le premier portrait représentait le temps qui dévorait tout, et qu'il fallait l'espace de six ans, selon les six feuillets écrits pour parfaire la pierre, soutenait qu'alors il fallait tourner l'horloge, et ne cuire plus. Et quand je lui disais que cela n'était peint que pour démontrer, et enseigner le premier agent, comme était dit dans le livre, il répondait que cette coction de six ans, était comme un second agent. Que véritablement le premier agent y était peint, qui était l'eau blanche et pesante, qui sans doute était le vif argent, que l'on ne pouvait fixer, ni à icelui couper les pieds, c'est-à-dire, ôter sa volatilité, que par cette longue décoction dans un sang très pur de jeunes enfants, que dans icelui, ce vif argent se conjoignant avec l'or et l'argent, se convertissait premièrement avec eux en une herbe semblable à celle qui était peinte, puis après par corruption en serpents, lesquels étant après entièrement asséchés et cuits par le feu, se réduiraient en poudre d'or qui serait la pierre.

Cela fut cause que durant le long espace de vingt-et-un ans je fis mille brouilleries, non toutefois avec le sang, ce qui est méchant et vilain. Car je trouvais dans mon livre, que les philosophes appelaient sang, l'esprit minéral qui est dans les métaux, principalement dans le soleil, la lune et mercure, à l'assemblage desquels je tendais toujours, aussi ces interprétations, pour la plupart étaient plus subtiles que véritables. Ne voyant donc jamais en mon opération les signes au temps écrit dans mon livre, j'étais toujours à recommencer. Enfin ayant perdu espérance de jamais comprendre ces figures, pour le dernier je fis un vœu à Dieu et à Monsieur Saint-Jacques de Galice pour demander

l'interprétation d'icelles à quelque Sacerdot Juif, en quelque synagogue d'Espagne. Donc avec le consentement de Perrenelle, portant sur moi l'extrait d'icelles, ayant pris l'habit et le bourdon, en la même façon qu'on me peut voir au-dehors de cette même arche, en laquelle je mets ces figures hiéroglyphiques, par-dedans le cimetière, où j'ai aussi mis contre la muraille d'un et d'autre côté, une procession en laquelle sont représentées par ordre toutes les couleurs de la pierre, ainsi qu'elles viennent et finissent, avec cette écriture française:

Moult plaît à Dieu procession
S'elle est faite en dévotion.

(Ce qui est quasi le commencement du livre du Roi Hercules, traitant des couleurs de la pierre, intitulé, l'Iris, en ces termes: « *Operis processus multum naturae placet*, etc. Que j'aie mis là tout exprès pour les grands clercs qui entendront l'allusion). Donc en cette même façon, je me mis en chemin, et tant fis que j'arrivai à Montjoye, et puis à Saint Jacques où avec une grande dévotion j'accomplis mon vœu. Cela fait, dans Léon au retour je rencontrai un marchand de Boulogne qui me fit connaître à un médecin juif de nation, et alors chrétien, demeurant audit Leon, lequel était fort savant en sciences sublimes, appelé maître Canches. Quand je lui eus montré les figures de mon extrait, ravi de grand étonnement et joie, il me demanda incontinent si je savais nouvelle du livre, duquel elles étaient tirées. Je lui répondis en latin, comme il m'avait interrogé, que j'avais espérance d'en avoir de bonnes nouvelles, si quelqu'un me déchiffrait ces énigmes tout

à l'instant emporté de grande ardeur et joie, il commença de m'en déchiffrer le commencement. Or, pour n'être long, lui très content d'apprendre des nouvelles où était ce livre, et moi de l'en ouïr parler. (Et certes il en avait ouï discourir bien au long, mais comme d'une chose qu'on croyait entièrement perdue, comme il disait), nous résolûmes notre voyage, et de Léon passâmes à Oviedo, et de là à Sanson où nous nous mîmes sur mer pour venir en France. Notre voyage avait été assez heureux, et déjà depuis que nous étions entrés en ce royaume, il m'avait très véritablement interprété la plupart de mes figures, où jusques même aux points, il trouvait de grands mystères (ce que je trouvais fort merveilleux), quand arrivant à Orléans, ce docte homme tomba extrêmement malade, affligé de très grands vomissements qui lui étaient restés de ceux qu'il avait souffert sur la mer, il craignait tellement que je le quittasse, qu'il ne se peut imaginer rien de semblable. Et bien que je fusse toujours à ses côtés, si m'appelait-il incessamment, enfin il mourut sur la fin du septième jour de sa maladie, dont je fus fort affligé, au mieux que je pus je le fis enterrer en l'église Sainte-Croix à Orléans, où il repose encore. Dieu aie son âme. Car il mourut bon chrétien. Et certes si je ne suis empêché par la mort, je donnerai à cette église quelques rentes pour faire dire pour son âme tous les jours quelques messes. Qui voudra voir l'état de mon arrivée et la joie de Perrenelle, qu'il nous contemple tous deux en cette ville de Paris sur la porte de la chapelle Saint-Jacques de la Boucherie, du côté et tout auprès de ma maison, où nous sommes peints, moi rendant grâces aux pieds de Monsieur Saint-Jacques de Galice, et Perrenelle à ceux de Monsieur Saint Jean, qu'elle avait si souvent

invoqué. Tant y a que par la grâce de Dieu et intercession de la bienheureuse et Sainte Vierge, et benoîts Saints Jacques et Jean, je sus ce que je désirais, c'est-à-dire, les premiers principes, non toutefois leur première préparation, qui est une chose très difficile sur toutes celles du monde. Mais je l'eus encore à la fin après les longues erreurs de trois ans ou environ, durant lequel temps, je ne fis qu'étudier et travailler, ainsi qu'on me peut voir, hors de cette arche, où j'ai mis des processions contre les deux piliers d'icelle, sous les pied, de saint Jean, priant toujours Dieu, le chapelet en main, lisant très attentivement dans un livre, et pesant les mots des philosophes, et essayant puis après les diverses opérations que je m'imaginais par leurs seuls mots.

Finalement je trouvais ce que je désirais, ce que je reconnus aussitôt par la senteur forte. Ayant cela j'accomplis aisément le magistère: aussi sachant la préparation des premiers agents, suivant en après à la lettre mon livre, je n'eusse pu faillir encore que je l'eusse voulu. Donc la première fois que je fis la projection, ce fut sur du mercure, dont j'en convertis demi-livre ou environ, en pur argent, meilleur que celui de la minière, comme j'ai essayé et fait essayer par plusieurs fois. Ce fut le 17 de janvier un lundi environ midi, en ma maison présente Perrenelle seule, l'an de la restitution de l'humain lignage mil trois cent quatre-vingt-deux. Et puis après, en suivant toujours de mot à mot mon livre, je la fis avec la pierre rouge sur semblable qualité de mercure, en présence encore de Perrenelle seule en la même maison, le vingt cinquième jour d'avril suivant de la même année, sur les cinq heures du soir, que je transmuai véritablement en quasi autant de pur or, meilleur très certainement que l'or

commun, plus doux et plus ployable. Je le peux dire avec vérité. Je l'ai parfaite trois fois avec l'aide de Perrenelle, qui l'entendait aussi bien que moi, pour m'avoir aidé aux opérations, et sans doute si elle eût voulu entreprendre de la parfaire seule, elle en serait venue à bout. J'en avais bien assez la parfaisant une seule fois, mais j'avais très grande délectation de voir et contempler dans les vaisseaux les œuvres admirables de la nature. Pour le signifier comme je l'ai parfaite trois fois, tu verras en cette arche si tu le sais connaître trois fourneaux semblables à ceux qui servent à nos opérations. J'eus crainte un long temps que Perrenelle ne put cacher la joie de sa félicité extrême, que je mesurais par la mienne, et qu'elle ne lâchât quelque parole à ses parents, des grands trésors que nous possédions: car l'extrême joie ôte le sens, aussi bien que la grande tristesse, mais la bonté du très grand Dieu, ne m'avait pas comblé de cette seule bénédiction, que de me donner une femme chaste et sage, elle était d'abondant non seulement capable de raison, mais aussi de parfaire ce qui était raisonnable, et plus discrète et secrète que le commun des autres femmes. Sur tout elle était fort dévotieuse, voila pourquoi se voyant sans espérance d'enfants, et déjà bien avant sur l'âge, elle commença tout de même que moi à penser en Dieu et à vaquer aux œuvres de miséricorde. Lors que j'écrivais ces commentaires en l'an mille quatre cent treize sur la fin de l'an, après le trépas de ma fidèle compagne, que je regretterai tous les jours de ma vie, elle et moi avions déjà fondé et renté quatorze hôpitaux en cette ville de Paris, bâti tout de neuf trois chapelles, décoré de grands dons et bonnes rentes sept églises, avec plusieurs réparations en leurs cimetières, outre ce que nous

avions fait à Boloigne qui n'est guères moins que ce que nous avons fait ici. Je ne parlerai point du bien que nous avons ensemble fait aux pauvres particuliers, principalement aux veuves et pauvres orphelins, si je disais leur nom et comment je faisais cela, outre que le salaire m'en serait donné en ce monde, je pourrais faire déplaisir à ces bonnes personnes (que Dieu veuille bénir) ce que je ne voudrais faire pour rien du monde. Bâtissant donc ces églises, cimetières et hôpitaux en cette ville, je me résolus de faire peindre en la quatrième arche du cimetière des Innocents entrant par la grande porte de la rue Saint-Denis, et prenant la main droite, les plus vraies et essentielles marques de l'art, sous néanmoins des voiles et couvertures hiéroglyphiques à l'imitation de celles du livre doré du Juif Abraham, pouvant représenter deux choses selon la capacité, à savoir, des contemplant, premièrement les mystères de notre résurrection future et indubitable, au jour du jugement, et avènement du bon Jésus (auquel plaise nous faire miséricorde), histoire qui convient bien à un cimetière, et puis après encore, pouvant signifier à ceux qui sont entendus en la Philosophie naturelle, toutes les principales, et nécessaires opérations du magistère. Ces figures hiéroglyphiques serviront comme de deux chemins pour mener à la vie céleste, le premier sens plus ouvert, enseignant les sacrés mystères de notre salut (ainsi que je le démontrerai ci-après), l'autre enseignant à tout homme pour peu entendu qu'il soit en la pierre, la voie linéaire de l'œuvre, laquelle étant parfaite par quelqu'un, le change de mauvais en bon, lui ôte la racine de tout péché (qui est l'avarice) le faisant libéral, doux, pie, religieux, et craignant Dieu quelque mauvais qu'il fût auparavant, car

dorénavant il demeure toujours ravi de la grande grâce et miséricorde qu'il a obtenue de Dieu, et de la profondeur de ses œuvres divines et admirables. Ce sont les causes qui m'ont mu à mettre ces formes en cette façon et en ce lieu qui est un cimetière, afin que si aucun obtient ce bien inestimable que de conquérir cette riche Toison, il pense comme moi de ne tenir point de talent de Dieu enfoui en la terre, achetant terres, et possessions qui sont les vanités de ce monde, mais plutôt d'ouvrer charitablement envers ses frères, se souvenant avoir appris ce secret parmi les ossements des morts, avec lesquels il se doit bientôt trouver, et qu'après cette vie transitoire, il faudra rendre compte devant un juste et redoutable juge qui censurera jusqu'à la parole oiseuse et vaine, que donc celui qui ayant bien pesé mes mots, et bien connu et entendu mes figures (sachant d'ailleurs les premiers principes et agents, car certainement il n'en trouvera aucun vestige ou enseignement en ces figures, et commentaires) parfasse à la gloire de Dieu le magistère d'Hermès, se souvenant de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine et de toutes les autres églises, cimetières et hôpitaux et surtout de l'église des Innocents de cette ville au cimetière de laquelle il aura contemplé ces véritables démonstrations, ouvrant très largement sa bourse aux pauvres secrets, gens de bien désolés, infirmes, femmes veuves, et délaissés orphelins.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE PREMIER

Des Interprétations Théologiques, qu'on peut donner à ces Hiéroglyphiques selon le sens de moi auteur.

J'ai donné à ce cimetière un Charnier qui est vis-à-vis de cette quatrième arche, le Cimetière au milieu, et contre un des piliers de ce Charnier, j'y ai fait charbonner et peindre grossièrement un homme tout noir qui regarde droitement ces Hiéroglyphes, à l'entour duquel y a écrit en Français: Je vois merveille dont moult je m'ébahi. Cela est encore trois plaques de fer et cuivre doré, à l'Orient, l'Occident et midi de l'Arche où sont ces hiéroglyphes, le cimetière au milieu; représentant la sainte Passion et Résurrection du fils de Dieu; cela ne doit point être autrement interprété que selon le sens commun Théologique, sauf que cet homme noir peut aussi bien crier merveille de voir les œuvres admirables de Dieu en la transmutation des métaux qui sont figurées en ces Hiéroglyphes, qu'il regarde si attentivement, que de voir enterrer tant de corps morts qui s'élèveront hors de leur tombeau au jour redoutable du jugement. D'autre part, je ne pense point qu'il faille interpréter en sens théologique ce vaisseau de terre à la main droite de ces figures, dans lequel il y a une écritoire, ou plutôt un vaisseau de Philosophie, si tu en ôtes les liens et joins le canon au cornet, ni les deux autres semblables qui sont aux côtés des figures de saint- Pierre et Saint-Paul, dans lequel y a un N. qui veut dire Nicolas, et une F. qui veut dire Flamel.

Car ces vaisseaux ne signifient sinon que dans des semblables j'ai parfait par trois fois le magistère. Qui voudra aussi croire que j'ai mis ces vaisseaux en forme d'armoires, pour y faire représenter cette écritoire, et les lettres capitales de mon nom, qu'il le croie s'il veut, parce que toutes ces deux interprétations sont véritables. Il ne faut point aussi interpréter en sens Théologique cette écriture qui suit en ces termes, Nicolas Flamel et Perrenelle sa femme, d'autant qu'elle ne représente, sinon que moi et ma femme avons donné cette Arche.

Quant aux troisième, quatrième et cinquième tableau suivants, au long desquels y a écrit: Comment les innocents furent occis par le commandement du Roi Hérodes. Le sens Théologique s'y entend aussi assez par cette écriture, il faut seulement parler du reste qui est au-dessus.

Les deux dragons unis, l'un dans l'autre de couleur noire et bleue, en champ de sable, dont l'un a des ailes dorées et l'autre n'en a point, sont les péchés qui naturellement sont entrecathenés, car l'un a sa naissance de l'autre: d'iceux aucuns peuvent être chassés aisément, comme ils viennent aisément. Car ils volent à toute heure vers nous. Et ceux qui n'ont point des ailes ne peuvent être chassés, ainsi qu'est le péché contre le Saint Esprit. Cet or des ailes signifie que la plupart de ces péchés viennent de la sacrée faim de l'or, qui rend tant de personnes attentives et qui leur fait si attentivement écouter d'où ils en pourront avoir. Et la couleur noire et bleue démontre que ce sont des désirs qui sortent du ténébreux puits d'enfer, lesquels nous devons entièrement fuir. Ces deux dragons peuvent encore représenter moralement, les légions des malins esprits qui sont toujours à l'entour de nous, et

qui nous accuseront devant le juste juge au jour redoutable du jugement, lesquels ne demandent qu'à nous cribler.

L'homme et la femme qui viennent après de couleur orangée sur un champ azuré et bleu, signifient que l'homme et la femme ne doivent pas avoir leur espoir en ce monde, car l'orangé marque désespoir, ou laisser l'espoir comme ici et la couleur azurée et bleue sur laquelle ils sont peints, représentent qu'il faut penser aux choses célestes futures, et dire comme le rouleau de l'homme: « *Homo veniet ad judicium Dei* » ou comme celui de la femme: « *Vere illa dies terribilis erit* » afin que nous gardant des dragons, qui sont les péchés, Dieu nous fasse miséricorde.

Ensuite de cela, en champ de Sinople, c'est-à-dire vert, sont peints deux hommes et une femme ressuscitants, desquels l'un sort d'un sépulcre, les autres deux de la terre, tous trois de couleur très blanche et pure, levant les mains devant leurs yeux, et iceux devers le Ciel en haut sur lesquels trois corps, y a deux anges sonnant des instruments musicaux, comme s'ils avaient appelé ces morts au jour du jugement. Car sur iceux deux anges est la figure de Notre Seigneur Jésus- Christ, tenant le monde en sa main, sur la tête duquel un ange met une couronne, assisté de deux autres qui disent en leurs rouleaux: *O Pater omnipotens, o Jesu bone.* Au côté droit d'icelui Sauveur est peint saint Paul, vêtu de blanc citrin, avec une épée, aux pieds duquel est un homme vêtu d'une robe orangée, en laquelle apparaissaient des plis noirs et blancs, qui me ressemble au vif, lequel demande pardon de ses péchés, tenant les mains jointes, desquelles sortent ces paroles écrites en un rouleau: *Dele mala quae feci.* De l'autre côté à la main gauche est saint Pierre avec la clef, vêtu de rouge

citrin, tenant la main sur une femme vêtue d'une robe orangée, qui est à ses genoux, représentant au vif Perrenelle, laquelle tient les mains jointes, ayant, un rouleau, ou est écrit: *Christe precor esto pius*. Derrière laquelle y a un ange à genoux avec un rouleau, qui dit: *Salve, Domine Angelorum*. Il y a aussi un autre ange à genoux derrière mon image du côté de saint Paul, qui tient aussi un rouleau, disant: *O Rex sempiterne*. Tout cela est très clair, selon l'explication de la résurrection et futur jugement qu'on y peut aisément adopter: aussi il semble que cette Arche n'ait été peinte que pour représenter cela, c'est pourquoi il ne s'y faut point arrêter davantage, puisque les moindres, et les plus ignorants lui sauront bien bailler cette interprétation. Après les trois ressuscitants, viennent deux anges de couleur orangée encore, sur un champ bleu, disant en leurs rouleaux: *Surgite mortui, venite ad judicium Domini mei*. Cela encore sert à l'interprétation de la résurrection. Tout de même que les figures suivantes et dernières, qui sont sur un champ violet de l'homme rouge vermillon aussi, qui a des ailes, ouvrant la gueule comme pour dévorer. Car on peut dire que celui-là figure le malheureux pécheur, qui dormant léthargiquement dans la corruption des vices, meurt sans repentance et confession, lequel sans doute, en ce jour terrible sera livré au diable, ici peint en forme de lion rouge rugissant qui l'engloutira et emportera.

CHAPITRE II

Les Interprétations philosophiques selon le Magistère d'Hermès.

Je désire de tout mon cœur, que celui qui cherche ce secret des sages, ayant repassé en son esprit ces idées de la vie et résurrection future, fasse premièrement son profit d'icelles. Qu'en second lieu il soit plus avisé qu'auparavant; qu'il sonde et profonde mes figures, couleurs et rouleaux: notamment mes rouleaux, parce qu'en cet art on ne parle point vulgairement. Qu'il demande après en soi-même, pourquoi la figure de saint Paul est à la main droite, au lieu où on a coutume de peindre saint Pierre, et celle de saint Pierre au lieu de celle de saint Paul? Pourquoi la figure de saint Paul est vêtue de couleur blanche citrine, et celle de saint Pierre de citrine rouge? Pourquoi aussi l'homme et la femme qui sont aux pieds de ces deux saints priant Dieu comme s'ils étaient au jour du jugement, sont habillés de couleurs diverses et ne sont nus en ossements comme ressuscitants? Pourquoi en ce jour du Jugement on a peint cet homme et cette femme aux pieds des saints. Car ils doivent être plus bas en terre, non au Ciel? Pourquoi aussi les deux anges oranges qui disent en leurs rouleaux: *Surgite mortui, venite ad judicium Domini mei*, sont vêtus de cette couleur, et hors de leur place, car elle doit être en haut au Ciel, avec les deux autres qui sonnent des instruments? Pourquoi ils ont un champ violet et bleu? mais principalement pourquoi leur rouleau qui parle aux morts, finit en

la gueule ouverte du Lion rouge et volant? Je voudrais donc qu'après ces questions et plusieurs autres qu'on peut justement faire, ouvrant entièrement les yeux de l'esprit, il vint à conclure que cela n'ayant point été fait sans cause. On doit avoir représenté sous leur écorce quelques grands secrets qu'il doit prier Dieu lui découvrir. Ayant ainsi conduit sa créance par degrés, je souhaite encore qu'il croie, que ces figures et explications ne sont point faites pour ceux-là qui n'ont jamais vu les livres des philosophes, et qui ignorant les principes métalliques, ne peuvent être nommés enfants de la science. Car s'ils veulent entièrement ces figures ignorant le premier agent, ils se tromperont sans doute, et n'y entendront jamais rien pour tout. Qu'aucun donc ne me blâme, s'il ne m'entend aisément, car il sera plus blâmable que moi, en tant que n'étant point initié en ces sacrées et secrètes interprétations du premier agent (qui est la clef ouvrant les portes de toutes sciences) néanmoins il veut entendre les conceptions plus subtiles des philosophes très envieux, qui ne sont écrites que pour ceux qui savent déjà ces principes, lesquels ne se trouvent jamais en aucun livre, parce qu'ils les laissent à Dieu, qui les révèle à qui lui plaît, où bien les fait enseigner de vive voix par un maître par tradition cabalistique, ce qui arrive très rarement.

Or, mon fils, je te peux ainsi appeler, car je suis déjà venu à grande vieillesse, et d'ailleurs, peut-être, tu es fils de science, Dieu te laisse apprendre, et puis ouvrer à sa gloire, écoute-moi donc attentivement, mais ne passe plus avant, si tu ignores les principes susdits.

Ce vaisseau de terre en cette forme, est appelé par les philosophes le triple vaisseau, car dans icelui y a au milieu un étage, et sur icelui une écuelle pleine de cendres tièdes, dans lesquelles est assis l'oeuf philosophique, qui est un matras de verre, plein de confections de l'art (comme de l'écume de la mer rouge, et de la graisse du vent Mercurial) que tu vois peint en forme d'écritoire. Or ce vaisseau de terre s'ouvre par-dessus, pour y mettre au-dedans l'écuelle et le matras, sous lesquels par cette porte ouverte se met le feu philosophique comme tu sais. Ainsi tu as trois vaisseaux, et le vaisseau triple, les envieux l'ont appelé Athanor, Crible, Fumier, Bain-marie, Fournaise, Sphère, Lion vert, Prison, Sépulcre, Urinal, Phiole, Cucurbite, moi-même en mon Sommaire philosophique que j'ai composé il y a quatre ans deux mois, je le nomme sur la fin d'icelui, la maison et habitacle du Poulet, et les cendres de l'écuelle la paille du Poulet; son commun nom est le fourneau, que je n'eusse jamais trouvé, si Abraham le Juif ne l'eût peint avec son feu proportionné, auquel consiste partie du grand Secret. Car il est comme le ventre et la matrice contenant la vraie chaleur naturelle pour animer notre jeune Roi. Si ce feu n'est mesuré Clibaniquement, dit Calid, Perse, fils de Iasiche. S'il est allumé avec l'épée, dit Pythagoras; si tu ignés (Brûles) ton vaisseau, dit Morienus, et lui fais sentir l'ardeur du feu, il te baillera un soufflet, et brûlera ses fleurs avant qu'elles soient montées du profond de ses moelles, sortant rouges plutôt que blanches, et lors ton opération sera détruite, tout de même que si tu fais trop peu de feu, car alors aussi tu n'en verras jamais la fin, à cause du morfondement des natures, qui

n'auront point eu des mouvements assez puissants pour se digérer ensemble.

La chaleur donc de ton feu en ce vaisseau sera, comme dit Hermès et Rosinus, selon l'Hiver, ou bien ainsi que dit Diomedes, selon la chaleur de l'Oiseau qui commence à voler si doucement depuis le signe d'Aries jusques à celui du Cancer. Car sache que l'enfant du commencement est plein de flegme froid, et de lait, et que la chaleur trop véhémente est ennemie de la frigidité, et humidité de notre embryon, et que les deux ennemis, c'est-à-dire nos Eléments de froid et de chaud, ne s'embrasseront jamais parfaitement que peu à peu, ayant premièrement fait une longue demeure ensemble, au milieu de la tempérée chaleur de leur bain, et s'étant changés par longue décoction en soufre incombustible. Régis donc doucement, avec égalité et proportion les natures hautaines, de peur que si tu en favorises plus les unes que les autres, elles qui sont naturellement ennemies, ne se dépitent contre toi par jalousie et colère sèche et ne le fassent longtemps soupirer. Outre cela il te les faut entretenir perpétuellement en chaleur tempérée, c'est-à-dire nuit et jour, jusques à ce que l'hiver, c'est-à-dire le temps de l'humidité des matières soit passé, parce qu'elles font leur paix, et se donnent la main en se chauffant ensemble, et que si elles se trouvaient seulement une demi-heure sans feu, ces natures seraient jamais irréconciliables. Voilà pourquoi il est dit, au livre des Septantes Préceptes: fais que leur feu dure infatigablement sans cesse, et qu'aucun de leurs jours ne soient point oubliés. Et Rasis: l'hâtiveté qui mène avec soi trop de feu, est toujours suivie du diable et de l'erreur. Quand l'Oiseau doré, dit Diomedes, sera parvenu jusqu'en Cancer, et que

delà il courra devers les Balances, alors il te faudra augmenter un peu de feu. Et tout de même, encore quand ce bel Oiseau s'envolera de Libra devers le Capricorne, qui est le désiré Automne, le temps des moissons et des fruits déjà mûrs! -

CHAPITRE III

Les deux dragons de couleur flavâtre, bleue et noire comme le champ.

Contemple bien ces deux dragons, car ce sont les vrais principes de la philosophie que les sages n'ont pas osé montrer à leurs enfants propres. Celui qui est dessous sans ailes, c'est le fixe où le mâle, et celui qui est au-dessus, c'est le volatil ou bien la femelle noire et obscure, qui va prendre la domination par plusieurs mois. Le premier est appelé soufre ou bien calidité et siccité, et le dernier agent vif ou frigidité et humidité. Ce sont le Soleil et la Lune de source Mercurielle, et origine sulfureuse, qui par le feu continuel s'ornent d'habillements royaux, pour vaincre étant unis, et puis changés en quintessence, toute chose métallique, solide, dure et forte. Ce sont ces serpents et dragons que les anciens Egyptiens ont peint en un rond, la tête mordant la queue, pour dire qu'ils étaient sortis d'une même chose et qu'elle seule se suffisait, et qu'en son contour et circulation elle se parfaisait. Ce sont ces dragons que les anciens poètes ont mis à garder sans dormir, les dorées pommes des jardins des vierges Hespérides. Ce sont ceux-là sur lesquels Jason en l'aventure de la Toison d'or versa le jus préparé par la belle Médée, des discours desquels les livres des Philosophes sont tant remplis, qu'aucun philosophe n'a jamais été qu'il n'en ait écrit depuis le véridique Hermès Trismégiste, Orphée, Pythagoras, Artephius, Morienus et les autres suivants jusques moi. Ce sont ces deux serpents envoyés et donnés par Junon qui est la nature métallique, que le

fort Hercules, c'est-à-dire le sage, doit étrangler en son berceau, c'est-à-dire vaincre et tuer, pour les faire pourrir, corrompre et engendrer, au commencement de son œuvre. Ce sont les deux serpents attachés à l'entour du Caducée, et Verge de Mercure avec lesquels il exerce sa grande puissance et se transfigure comme il veut. Celui dit Haly, qui en tuera l'un, il tuera aussi l'autre, parce que l'un ne peut mourir qu'avec son frère, ceux-ci (qu'Avicenne appelle Chienne de Corasséne et chien d'Arménie), ces deux-ci étant donc unis ensemble dans le vaisseau du Sépulcre, ils se mordent tous deux, cruellement, et par leur grande poison, et rage furieuse ne se laissent jamais depuis le moment qu'ils se sont entresaisis (si le froid ne les empêche) que tous deux de leur bavant venin et mortelles blessures, ne se soient ensanglantés par toutes les parties de leurs corps, et finalement s'entretuant, ne se soient étouffés dans leur venin propre, qui les change après leur mort en eau vive et permanente, avant quoi, ils perdent avec la corruption et putréfaction, leurs premières formes naturelles, pour en reprendre après une seule nouvelle plus noble et meilleure. Ce sont ces deux Spermes masculin et féminin, décrits au commencement de mon Sommaire Philosophique, qui sont engendrés, (dit Rasis, Avicenne et Abraham le juif) dans les reins, entrailles, et des opérations des quatre éléments. Ce sont l'humide des métaux, Soufre et Argent vif, non les vulgaires, et qui se vendent par les marchands et apothicaires, mais ceux-là que nous donnent ces deux beaux et chers corps, que nous aimons tant. Ces deux spermes disait Démocrite, ne se trouvent point sur la terre des vivants. Le même dit Avicenne, mais

ajoute-t-il, on les recueille de la fiente, ordure et pourriture du Soleil et de la Lune.

O que bienheureux sont ceux-là qui les savent recueillir: car d'iceux puis après ils en font une thériaque qui a puissance sur toute douleur, tristesse maladie, infirmité et débilité, qui combat puissamment contre la mort allongeant la vie selon la permission de Dieu, jusques au temps déterminé en triomphant des misères de ce monde et comblant l'homme de ses richesses. De ces deux dragons ou principes métalliques, j'ai dit au sommaire sus allégué, que l'ennemi enflammerait par son ardeur le feu de son ennemi, et qu'alors si l'on y prenait garde, on verrait par l'air une fumée venimeuse et malodorante, trop pire en flamme et en poison, que n'est la tête envenimée d'un serpent et dragon Babylonien. La cause que je t'ai peint ces deux spermes en forme de dragons, est parce que leur puanteur est très grande, semblable à la leur, et les exhalaisons qui montent dans le matras sont obscures, noires, bleues et flavâtres, ainsi que sont ces deux dragons peints, la force desquels et des corps dissous, est si venimeux, que véritablement il n'y a point au monde un plus grand venin. Car il est capable par sa force et puanteur de mortifier et tuer toute chose vivante Le Philosophe ne sent jamais cette puanteur, s'il ne casse ses vaisseaux, mais seulement la juge être telle par la vue et changement de couleurs procédant de la pourriture de ses confections.

Ces couleurs donc signifient la putréfaction et génération qui nous est donnée, par la morsure et dissolution de nos corps parfaits, laquelle dissolution procède de la chaleur externe aidante, et de l'ignéité pontique, et vertu aigre admirable, du

poison de notre mercure, qui met et résout en pure poussière, voire en poudre impalpable, ce qu'il trouve lui résister. Ainsi la chaleur agissant sur et contre l'humidité radicale métallique, visqueuse ou oléagineuse, engendre sur le sujet la noirceur. Car au même temps la matière se dissout, se corrompt, noircit, et conçoit, pour engendrer: parce que toute corruption est génération, laquelle noirceur doit être toujours désirée. Elle est aussi, ce voile noir avec lequel le navire de Thésée revint victorieux de Crète, qui fût cause de la mort de son père, aussi faut-il que le père meure, afin que des cendres de ce Phoenix un autre en renaisse, et que le fils soit Roi. Certes qui ne voit cette noirceur, au commencement de ses opérations, durant les jours de la Pierre, quelle autre couleur qu'il voie, il manque entièrement au magistère et ne le peut plus avec ce cahos parfaire. Car il ne travaille pas bien, ne putréfiant point, d'autant que si l'on ne putréfie; on ne corrompt point, ni engendre, et par conséquent la Pierre ne peut prendre vie végétative pour croître et multiplier. Et véritablement je te dis derechef, que quand même tu travaillerais sur les vraies matières, si au commencement après avoir mis les confections dans l'œuf Philosophique, c'est-à-dire, quelque temps après que le feu les a irritées, tu ne vois cette tête du Corbeau, noire du Noir très noir, il te faut recommencer. Car cette faute est irréparable et incorrigible. Notamment on doit craindre une couleur orangée, ou demi-rouge, parce que si en ce commencement tu la vois dans ton œuf, sans doute tu brûles et as brûlé la verdeur et vivacité de la pierre.

Cette couleur qu'il te faut avoir, doit être entièrement parfaite en noirceur semblable à celle de ces Dragons en l'espace de quarante

jours. Que donc ceux qui n'auront point ces marques essentielles, se retirent de bonne heure des opérations, afin qu'ils se rediment d'assurée perte. Sache aussi et note bien, que ce n'est rien en cet art d'avoir la noirceur il n'y a rien de plus aisé à avoir. Car quasi de toutes les choses du monde mêlées avec l'humidité, tu en auras la noirceur par le feu. Il te faut avoir une noirceur qui provienne des parfaits corps métalliques, qui dure un long espace de temps, et ne se perde qu'en cinq mois, après laquelle succède la désirée blancheur. Si tu as cela, tu as beaucoup, mais non tout. Quant à la couleur bleuâtre et flavâtre, elle signifie que la solution et putréfaction n'est point encore achevée, et que les couleurs de notre Mercure ne sont point encore bien mêlées et pourries avec le restant. Donc cette noirceur et couleur, enseignent clairement qu'en ce commencement la matière et composé commence à se pourrir et dissoudre en poudre plus menue que les Atomes du Soleil, lesquels se changent après en eau permanente. Et cette dissolution est appelée par les philosophes envieux, Mort, Destruction et Perdition, parce que les natures changent de forme, de là sont sorties tant d'allégories sur les morts, tombes et sépulcres. Les autres l'ont nommé Calcination, Dénudation, Séparation, Trituration, Assation, parce que les confections sont changées et réduites en très menues pièces et parties. Les autres Réductions en première matière, Mollification, Extraction, Commixtion, Liquéfaction, Conversion d'Eléments, Subtilisation, Division, Humation, Impastation et Distillation, parce que les confections sont liquéfiées, réduites en semence, amollies et se circulent dans le matras. Les autres Xir, Putréfaction, Corruption, Ombres Cymmériennes, Gouffre, Enfer, Dragons, Génération,

Ingression, Submersion, Complexion, Conjonction et Imprégnation, parce que la matière est noire et aqueuse et que les natures se mêlent parfaitement et retiennent les unes des autres. Car quand la chaleur du Soleil agit sur icelles elles se changent premièrement en poudre ou eau grasse et glutineuse qui sentant la chaleur s'enfuit en haut en la tête du Poulet avec la fumée, c'est-à-dire, avec le vent et l'air; de là cette eau tirée et fondue des confections, elle s'en reva en bas, et en descendant réduit et résout tant qu'elle peut le reste des confections aromatiques, faisant toujours ainsi jusqu'à ce que tout soit comme un brouet noir un peu gras. Voilà pourquoi on appelle cela Sublimation et Volatilisation, car il vole en haut, et Ascension et Descension parce qu'il monte et descend dans la cucurbite. Quelque temps après l'eau commence à s'en grossir et coaguler davantage venant comme de la poix très noire et finalement vient corps et terre, que les envieux ont appelée Terre fétide et puante. Car alors à cause de la parfaite putréfaction qui est naturelle comme toute autre, cette terre est puante et donne une odeur semblable au relent des sépulcres remplis de pourriture et d'ossements encore chargés de naturelle humeur. Cette terre a été appelée par Hermès, la terre des feuilles, néanmoins son plus propre et vrai nom est le Leton qu'on doit puis après blanchir. Les anciens sages Cabalistes l'ont décrite dans les Métamorphoses sous l'histoire du Serpent de Mars, qui avait dévoré les compagnons de Cadmus, lequel l'occit le perçant de sa lance contre un chêne creux. Note ce chêne.

CHAPITRE IV

De l'homme et femme vêtus de robe orangée, sur un champ azuré et bleu, et de leurs rouleaux.

L'homme dépeint ici me ressemble tout exprès bien au naturel, tout de même que la femme figure très naïvement Perrenelle. La cause pourquoi nous sommes peints au vif n'est pas particulière. Car il ne fallait représenter que le mâle et la femelle, à quoi faire notre particulière ressemblance n'y était pas nécessairement requis. Mais il a plu au sculpteur de nous mettre-là, tout ainsi qu'il a fait aussi en cette même arche plus haut aux pieds de la figure de saint Paul et saint Pierre, selon que nous étions en notre adolescence, et encore ailleurs en plusieurs lieux, comme sur la porte de la chapelle Saint Jacques de la Boucherie, auprès de ma maison (encore qu'en cette dernière y a une cause particulière) comme aussi sur la porte de Sainte Geneviève des Ardents où tu me pourras voir. Donc je te peins ici des corps, un de mâle et l'autre de femelle, pour t'enseigner qu'en cette seconde opération tu as véritablement, mais non encore parfaitement, deux natures conjointes et mariées, la masculine et féminine, ou plutôt les quatre éléments, et que les ennemis naturels, le chaud et le froid, le sec et l'humide, commencent de s'approcher amiablement les uns des autres, et par le moyen des entremetteurs de paix, déposent peu à peu l'ancienne inimitié du vieux chaos. Tu sais assez qui sont ces entremetteurs entre le chaud et le froid, c'est l'humide car il est parent et allié des deux, du chaud par sa

calidité, du froid par son humidité, voilà pourquoi pour commencer de faire cette paix, tu as déjà en l'opération précédente converti toutes les confections en eau par la dissolution. Et puis après tu as fait coaguler l'eau nécessaire, qui est convertie en cette terre noire du noir très noir, pour accomplir l'entière paix: Car la terre qui est sèche et humide se trouvant aussi parente et alliée avec le sec et humide qui sont ennemis les apaisera et accordera du tout. Ne considères-tu pas un mélange très parfait de tous ces quatre éléments, les ayant premièrement convertis en eau, et maintenant en terre? Je t'enseignerai encore ci-après les autres conversions en air, quand tout sera blanc, et en feu quand tout sera purpurin parfait. Donc tu as ici deux natures mariées, dont l'une a conçu de l'autre, et par cette conception, s'est convertie en corps de mâle et le mâle en celui de femelle, c'est-à-dire se sont faites un seul corps, qui est l'androgyne des anciens, qu'autrement on appelle encore tête du corbeau, et éléments convertis. En cette façon je te peins ici, que tu as deux natures réconciliées, qui (si elles sont conduites et régies sagement) peuvent former un embryon en la matrice du vaisseau, et puis t'enfanter un roi très puissant, invincible et incorruptible, parce qu'il fera une quintessence admirable. Voilà la principale fin de cette représentation et la plus nécessaire. La seconde qui est aussi très notable, sera qu'il me fallait dépeindre deux corps, parce qu'il faut qu'en cette opération tu divises ce qui a été coagulé pour en donner puis après une nourriture, un lait de vie, au petit enfant naissant, qui est doué (par le Dieu vivant) d'une âme végétative.

Ce qui est un secret très admirable et très occulte qui a fait rafollir, faute de le comprendre, tous ceux qui l'ont cherché sans le trouver, et qui a rendu sage toute personne qui la contemple des yeux du corps ou de l'esprit. Il te faut donc faire deux parts et portions de ce corps coagulé, l'une desquelles servira d'Azoth pour laver et mondifier l'autre, qui s'appelle Leton, qu'il faut blanchir. Celui qui est lavé est le serpent Python, qui ayant pris son être de corruption du limon de la terre assemblé par les eaux du déluge, quand toutes les confections étaient eau, doit être occis et vaincu par les flèches du Dieu Apollon, par le blond Soleil, c'est-à- dire par notre feu égal à celui du Soleil.

Celui qui lave, ou plutôt ces lavements, qu'il faut continuer avec moitié, ce sont les dents de ce serpent que le sage opérateur, le vaillant Thésée sèmera en la même terre dont naîtront des gendarmes qui se déconfiront enfin eux-mêmes, se laissant par opposition résoudre en la même nature de la terre, laissons emporter les conquêtes méritées. C'est sur ceci que les Philosophes ont écrit si souvent et tant de fois répété: il se dissout soi-même, se congèle, se noircit, se blanchit, se tue soi-même? et vivifie. J'ai fait peindre leur champ azuré et bleu, pour montrer que je ne fais que commencer à sortir de la très noire noirceur. Car l'azuré et bleu, est une des première couleurs que nous laisse voir l'obscure femme, c'est-à-dire l'humidité cédant un peu à la chaleur et siccité. L'homme et la femme sont la plupart orangés. Cela signifie que nos corps (ou notre corps que les sages appellent ici Rebis) n'a point encore assez de digestion, et que l'humidité dont vient le noir, bleu et azuré, n'est qu'à demi vaincue par la siccité.

Car la siccité dominant, tout sera blanc et la combattant ou étant égale à l'humidité, tout est en partie selon ces présentes couleurs, les envieux ont appelé encore ces confections en cette opération, *Numus, Ethelia, Arena, Boritis, Corsufle, Cambar, Albor oeris, Dueneck, Randeric, Kukul, Thabitris, Ebisemeth, Ixir*, etc., ce qu'ils ont commandé de blanchir. La femelle a un cercle blanc en forme de rouleau à l'entour de son corps, pour te montrer que Rebis commencera de se blanchir de cette même façon, blanchissant premièrement aux extrémités tout à l'entour de ce cercle blanc. L'échelle des philosophes dit: Le signe de la première parfaite blancheur est la manifestation d'un certain petit cercle capillaire, c'est-à-dire, passant sur la tête, qui apparaîtra à l'entour de la matière ès côtés du vaisseau en couleur sub-citrine.

Il y a en leurs rouleaux: *Homo veniet ad judicium Dei.Vere (dit la femme) illa dies terribilis erit.* Ce ne sont point des passages de la sainte Ecriture, mais seulement des dictons parlants selon le sens théologique de la résurrection future. Je les ai mis ainsi. Car ils me servent envers celui qui contemple seulement l'artifice grossier, et plus naturel, prenant l'interprétation de la résurrection. Et tout de même servent à ceux-là, qui voulant recueillir les paraboles de la science, prennent des yeux de Lincée, pour pénétrer au-delà des objets visibles. Il y a donc, l'homme viendra au jugement de Dieu, certes ce jour sera terrible. C'est comme si je disais, il faut que ceci vienne au colorement de la perfection, pour être jugé et nettoyé de la noirceur et ordure, et être spiritualisé et blanchi. Certes ce jour sera terrible, oui vraiment, aussi vous trouverez en l'allégorie d'Aristeus: « L'horreur nous tint en la prison par octante jours

dans les ténèbres des ondes, dans l'extrême chaleur de l'été, et troubles de la mer. Toutes lesquelles choses doivent premièrement passer avant que notre Roi puisse être blanchi, venant de mort à vie, pour vaincre puis après tous ses ennemis. Pour t'enseigner encore mieux cette albification, qui est plus difficile que tout le reste, jusques auquel temps tu peux errer à tout pas, et après non, où tu casserais tes vaisseaux, je t'ai fait encore ce tableau suivant.

CHAPITRE V

La figure d'un homme semblable à celle de Saint-Paul, vêtu d'une robe blanche citrine bordée d'or, tenant un glaive nu, ayant à ses pieds un homme à genoux, vêtu d'une robe orangée, blanche noire, tenant un rouleau.

Avise bien cet homme en la forme d'un S. Paul, vêtu d'une robe entièrement citrine blanche. Si tu le considères bien, il tourne le corps en posture qui démontre qu'il veut prendre le glaive nu, ou pour trancher la tête, ou pour faire quelque autre chose sur cet homme qui est à ses pieds à genoux, vêtu d'une robe orangée, blanche et noire, lequel dit en son rouleau: *Dele mala quae feci*, comme disant: « Ote-moi ma noirceur, terme de l'art, car, malum, signifie par allégorie la noirceur, ainsi en la Tourbe on trouve souvent: Puis jusques à la noirceur, qu'on estimera être mal. » Mais veux-tu savoir qu'enseigne cet homme qui prend l'épée, il signifie qu'il faut couper la tête au corbeau, c'est-à-dire, à cet homme vêtu de diverses couleurs qui est à genoux. J'ai pris ce trait et figure d'Hermès Trismégiste en son livre de l'art secret, où il dit: Ote la tête à cet homme noir, coupe la tête au corbeau, c'est-à-dire blanchis notre sable. Lambspringk, noble germain l'avait aussi déjà usurpé au commentaire de ses hiéroglyphes, disant: En ce bois il y a une bête, qui est toute couverte de noirceur, si quelqu'un lui coupe la tête, alors elle perdra sa noirceur, et vêtira la couleur très blanche. Voulez-vous entendre

ce que c'est? la noirceur s'appelle la tête du corbeau, laquelle ôtée à l'instant vient la couleur blanche, alors, c'est-à-dire quand la nuée n'apparaît plus, ce corps est appelé sans tête. Ce sont ses propres mots. En même sens les sages ont aussi dit ailleurs. Prends la vipère appelée de Rexa, coupe-lui la tête, etc., c'est-à-dire, ôte-lui la noirceur. Ils ont encore usé de cette périphrase, quand pour signifier la multiplication de la pierre, ils ont feint un serpent Hydra, auquel si on coupait une tête il lui en renaissaient dix. Car la pierre augmente de dix à chaque fois qu'on lui coupe cette tête de corbeau, qu'on la noircit, et blanchit, c'est-à-dire, dissout de nouveau, et après recoagule.

Regarde que le glaive nu, est entortillé d'une ceinture noire, et que les bouts d'icelle ne l'entourent point du tout. Ce glaive nu resplendissant est la pierre au blanc, si souvent décrite dans les philosophes, sous cette forme. Pour donc parvenir à cette parfaite blancheur étincelante, il te faut entendre les entortillements de cette ceinture noire, et ensuivre ce qu'ils enseignent, qui est la quantité des imbibitions. Les deux bouts qui ne l'entortillent pas du tout représentent le commencement et la fin. Pour le commencement, il enseigne qu'il faut imbiber en ce premier temps doucement et écharcement, donnant alors à la pierre peu de lait comme à un petit enfant naissant, afin que l'Isir (disent les auteurs) ne se submerge. Le même faut-il faire à la fin, quand nous voyons que notre Roi est saoul, et n'en veut plus. Le milieu de ces opérations est peint par les cinq entortillements entiers de la ceinture noire, auquel temps (parce que notre Salamandre vit du feu, et au milieu du feu, voire est un feu, et un argent vif, courant au milieu du feu, ne craignant rien) il le lui en faut

donner abondamment de telle façon que le lait Virginal entoure toute la matière.

J'ai fait peindre noirs ces entourements de la ceinture, parce que ce sont des imbibitions, et par conséquent des noirceurs. Car le feu avec l'humide (comme il est tant de fois dit) cause la noirceur. Et comme ces cinq entourements entiers démontrent qu'il faut faire cela cinq fois entièrement tout de même ils font connaître qu'il faut faire cela cinq mois entiers, un mois à chaque imbibition: Voilà pourquoi Hali Abenragel a dit: La cuisson des choses se parfait en trois fois cinquante jours. Il est vrai que si tu veux compter ces petites imbibitions du commencement et fin, il y en a sept. Sur quoi un des plus envieux a dit: Notre tête du Corbeau est l'épreuve: voilà pourquoi qui la voudra nettoyer, il la doit faire descendre sept fois au fleuve de régénération au Jourdain, ainsi que commanda le Prophète au lépreux Naaman, Syrien. Comprenant en cela le commencement qui n'est que de quelques jours, le milieu et la fin, qui est aussi fort courte. Je t'ai donc donné ce tableau pour te dire, qu'il te faut blanchir mon corps qui est à genoux, lequel ne demande autre chose. Car la nature tend toujours à perfection. Ce que tu accompliras par l'apposition du lait Virginal, et par la décoction que tu feras des matières avec ce lait, qui se séchant sur ce corps se tiendra en même blanc citrin, qu'est vêtu celui qui prend le glaive, en laquelle couleur il te faut faire venir ton Corsufle. Les vêtements de la figure de S. Paul sont brodés largement de couleur aurée et rouge citrine. O mon fils, loue Dieu, si tu vois jamais cela. Car déjà du Ciel tu as obtenu miséricorde. Imbibe donc et teints, jusques à ce que le petit enfant soit fort et robuste pour combattre

contre l'eau et le feu. Accomplissant cela, tu feras ce que Demagoras, Senior et Hali ont appelé, mettre la mère au ventre à l'enfant qu'elle avait déjà enfanté. Car ils appellent Mère, le Mercure des philosophes, duquel ils font les imbibitions et fermentations, et l'enfant, le corps à teindre, duquel est sorti ce Mercure. Je t'ai donné donc ces deux figures pour signifier l'albification; aussi c'est en ce lieu que tu avais besoin de grande aide. Car tout le monde y achoppe.

Cette opération est vraiment un Labyrinthe, parce qu'ici se présentent mille voies à même instant, outre qu'il faut aller à la fin d'icelle, justement tout au rebours du commencement, en coagulant ce qu'auparavant tu dissolvais et faisant terre, ce qu'auparavant tu faisais eau. Quand tu auras blanchi, tu as vaincu les Taureaux enchantés, qui jetaient feu et fumée par les narines. Hercules a nettoyé l'étable pleine d'ordure, de pourriture et de noirceur. Jason a versé le jus sur les Dragons de Colchos, et tu as en ta puissance la corne d'Amalthée, qui (encore que soit blanche) te peut combler tout le reste de ta vie, de gloire, honneur et richesse. Pour l'avoir il t'a fallu combattre vaillamment, et en guise d'un Hercules: car c'est Acheloüs, ce fleuve humide qui est la noirceur, est doué d'une force très puissante, outre qu'il se transfigure souvent de forme en autre: aussi as-tu parachevé, d'autant que le reste est sans difficulté. Ces transfigurations sont décrites particulièrement au livre des Sept Sceaux Egyptiens, où il est dit (comme aussi pour tous les auteurs): qu'avant que quitter entièrement la noirceur et se blanchir en la façon d'un marbre très reluisant, et d'un glaive nu flamboyant, la Pierre se vêtira de toutes les couleurs que tu sauras imaginer, souvent elle se

liquéfiera elle-même, et souvent se coagulera encore, et parmi ces diverses et contraires opérations (que l'âme végétative qui est en elle lui fait parfaire en un même temps) elle citrinisera, verdira, rougira, non d'un vrai rouge, jaunira, viendra bleue et orangée, jusques à ce qu'étant entièrement vaincue par la siccité et calidité, toutes ces infinies couleurs finissent en cette blancheur citrine admirable, du vêtement de saint Paul, laquelle en peu de temps viendra comme celle du glaive nu; puis par plus forte et longue décoction prendra enfin le rouge citrin et puis le parfait rouge de Laque, où elle se reposera désormais. Je ne veux pas oublier en passant, de t'avertir que le lait de la Lune n'est pas comme le lait virginal du Soleil, pense donc que les imbibitions de la blancheur requièrent un lait plus blanc que celles de la rougeur et auréité. Car en ce pas j'ai cuidé faillir, et l'eusse fait sans Abraham le Juif, pour cette raison je t'ai fait peindre la figure qui prend le glaive nu, en la couleur qui t'est nécessaire, aussi c'est cette figure qui blanchit.

CHAPITRE VI

Sur un champ vert, trois ressuscitants, deux hommes et une femme entièrement blancs, deux Anges au-dessus, et sur les Anges la figure du Sauveur venant juger le monde, vêtu d'une robe parfaitement citrine blanche.

Je t'ai fait prendre ainsi un champ vert, parce qu'en cette décoction les confections se font vertes, et gardent plus longuement cette couleur que toute autre après la noire. Cette verdeur démontre particulièrement que notre Pierre a une âme végétante, et qu'elle s'est convertie par l'industrie de l'art, en vrai et pur germe, pour germer abondamment, et produire puis après des rinceaux infinis. O bienheureuse verdeur, dit le Rosaire, qui produis toutes choses, sans toi rien ne peut croître, végéter ni multiplier.

Les trois ressuscitants vêtus de blanc étincelant, représentent le corps, l'âme et l'esprit de notre Pierre blanche. Les philosophes trivialement usent de ces termes de l'art pour cacher le secret aux malins. Ils appellent corps, la terre noire, obscure et ténébreuse que nous blanchissons.

Ils appellent âme l'autre moitié divisée du corps, qui par la volonté de Dieu et puissance de la nature donne au corps par ses imbibitions et fermentations, âme végétative, c'est-à-dire puissance et vertu de pulluler, croître, multiplier, et se rendre blanc comme un glaive nu reluisant. Ils appellent esprit la teinture et siccité, qui comme un esprit a vertu de pénétrer toutes

choses métalliques. Je serais trop long de te montrer ici par combien de raisons ils ont dit partout: Notre Pierre a comme l'homme, corps, âme et esprit. Je veux seulement que tu notes bien, que comme l'homme doué de corps, âme et esprit, n'est toutefois qu'un, qu'aussi tu n'as maintenant qu'une seule confection blanche, en laquelle toutefois sont le corps, l'âme et l'esprit qui sont unis inséparablement. Je te pourrais bien bailler de très claires comparaisons et explications de ce corps, âme et esprit, mais pour les expliquer il me faudrait dire des choses que Dieu se réserve de révéler à ceux qui le craignent et qui l'aiment, qui par conséquent ne se doivent écrire. Je t'ai donc fait ici peindre un corps, une âme et un esprit tous blancs, comme s'ils ressuscitaient pour te montrer que le Soleil. la Lune et Mercure, sont ressuscités en cette opération, c'est-à-dire, sont faits Eléments de l'air et blanchis: car nous avons déjà appelé la Noirceur, mort; continuant la métaphore, nous pouvons donc appeler la blancheur, une vie qui ne revient qu'avec et par la résurrection. Le Corps pour te le montrer plus clairement, je l'ai fait peindre levant la pierre de son tombeau dans lequel il était enterré. L'âme parce qu'elle ne peut être mise en terre elle ne sort point d'un tombeau, mais seulement je la fais peindre parmi les tombeaux, cherchant son corps en forme de femme ayant les cheveux épars. L'esprit qui ne peut être aussi mis en sépulture, je l'ai fait peindre en homme sortant de terre, non de la tombe. Ils sont tous blancs, aussi la noirceur, la mort est vaincue et eux étant blanchis sont désormais incorruptibles. Lève maintenant les yeux en haut, et vois venir nôtre Roi couronné et ressuscité, qui a vaincu la mort, les obscurités, et humidités, le voilà en la forme

que viendra le Sauveur, lequel unira à soi éternellement toutes les âmes pures et nettes, et chassera tout l'impur et immonde comme étant indigne de s'unir à son divin corps. Ainsi par comparaison (demandant toutefois permission de parler ainsi, à l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine et priant toute âme débonnaire de me le permettre par similitude) voici notre Elixir blanc qui dorénavant unira à soi inséparablement toute nature pure métallique, la transmuant en sa nature argentée, et très fine, rejetant l'impure étrangère et hétérogène. Loué soit Dieu qui nous fait la grâce par sa grande bonté, de pouvoir considérer ce blanc étincelant, plus parfait et reluisant qu'aucune nature composée et plus noble après l'âme immortelle qu'aucune autre substance animée ou inanimée, aussi est-elle une quintessence, un argent très pur, passé par la coupelle et affiné sept fois dit le Royal Prophète David.

Il n'est pas besoin d'interpréter que signifient les deux Anges jouant des Instruments sur la tête des ressuscités, ce sont plutôt des esprits divins, chantant les merveilles de Dieu en cette opération miraculeuse, qu'Anges nous appelant au jugement. Tout exprès pour en faire différence, j'ai donné un luth à l'un et à l'autre une buccine, non des trompettes qu'on leur donne toujours pour appeler au jugement, le même faut-il dire des trois Anges qui sont sur la tête de notre Sauveur dont l'un le couronne, et les autres deux disent en leurs rouleaux en lui assistant. « *O pater omnipotens, ô Jesu bone* », en lui rendant des grâces éternelles.

CHAPITRE VII

Sur un Champ violet et bleu, deux Anges de couleur orangée et leurs rouleaux.

Ce champ violet et bleu montre que voulant passer de la Pierre blanche à la Rouge, tu l'as imbibée d'un peu de lait Virginal Solaire, et que ces couleurs sont sorties de l'humidité mercurielle que tu as séché sur la Pierre. En cette opération du rubifiement, encore que tu imbibes, tu n'auras guères de noir, mais bien du violet, bleu, et de la couleur de la queue du Paon: car notre pierre est si triomphante en siccité, qu'incontinent que ton Mercure la touche, la nature se réjouissant de sa nature, s'adjoint à icelle, et la boit avidement, et partant le noir qui vient de l'humidité ne se peut montrer qu'un peu, sous ces couleurs violettes et bleues, d'autant que la siccité (comme dit est) gouverne maintenant absolument. Je t'ai fait peindre ces deux Anges avec des ailes, pour te représenter que les deux substances de tes confections, la Mercurielle et Sulfureuse, la fixe aussi bien que la volatile, étant fixées ensemble parfaitement, volent aussi ensemble dans ton vaisseau. Car en cette opération suavement le corps fixe montera au Ciel tout spirituel, et de là il descendra en la Terre et là où tu voudras, suivant partout l'esprit qui se meurt toujours sur le feu. D'autant qu'ils sont faits une même nature, et le composé est tout spirituel et le spirituel tout corporel, tant il a été subtilisé sur notre marbre par les opérations précédentes. Les natures donc sont ici transmuées en Ange, c'est-à-dire, sont faites spirituelles

et très subtiles, aussi sont-elles maintenant des vraies teintures. Or souviens toi de commencer la rubification par l'apposition du Mercure citrin rouge, mais il n'en faut verser guères, et seulement une ou deux fois selon que tu verras. Car cette opération se doit parfaire par feu sec, sublimation et calcination sèche: et vraiment je te dis ici un secret que tu trouveras bien rarement écrit, aussi je ne suis point envieux, et plût à Dieu que chacun sut faire de l'or à sa volonté, afin que l'on vécût menant paître ses gras troupeaux, sans usure et procès à l'imitation des Saints Patriarches, usant seulement, comme les premiers pères de permutation de chose à chose, pour laquelle avoir il faudrait travailler aussi bien que maintenant. De peur toutefois d'offenser Dieu et d'être l'instrument d'un tel changement, qui peut-être serait mauvais, je n'ai garde de représenter ou écrire, où est-ce que nous cachons les clefs qui peuvent ouvrir toutes les portes des secrets de la Nature, et renverser la terre sens dessus dessous, me contentant de montrer des choses qui l'enseigneront à toute personne à qui Dieu aura permis de connaître quelle propriété a le signe des Balances quand il est illustré du Soleil, et de Mercure au mois d'Octobre. Ces Anges sont peints de couleur orangée afin de te faire savoir que tes confections blanches ont été un peu plus cuites, et que le noir du violet et bleu, a été déjà chassé par le feu. Car cette couleur orangée est composée de ce beau citrin rouge doré (que tu attends il y a si longtemps) et d'un reste de ce violet et bleu que tu as déjà en partie de fait. Cet orangé démontre encore que les natures se digèrent et peu à peu se parfont par la grâce de Dieu. Quant à leur rouleau qui dit: *Surgite mortui, venite ad judicium Domini mei*. Levez-vous morts, venez au jugement de Dieu mon

Seigneur. Je l'ai plutôt fait mettre pour le seul sens Théologique que pour l'autre. Il finit dans la gueule d'un Lion tout rouge, cela est pour enseigner, qu'il ne faut point discontinuer cette opération que l'on ne voie de vrai rouge purpurin semblable du tout au Pavot de l'Ermitage et à la laque du Lion peint, sauf pour multiplier.

CHAPITRE VIII

La figure d'un homme semblable à Saint Pierre, vêtu d'une robe, citrine rouge tenant une clef en la main droite et mettant la gauche sur une femme vêtue d'une robe orangée, qui est à ses pieds, à genoux, tenant un rouleau.

Regarde cette femme vêtue de robe orangée qui ressemble si au naturel à Perrenelle, selon qu'elle était en son adolescence, elle est peinte en façon de suppliante à genoux, les mains jointes, aux pieds d'un homme qui a une clef en sa main droite, qui l'écoute gracieusement, et puis étend la gauche sur elle. Veux-tu savoir que représente cela? C'est la pierre qui demande en cette opération deux choses au Mercure Solaire des Philosophes (dépeint sous la forme de l'homme) c'est à savoir la multiplication et plus riche parure. Ce qu'elle doit obtenir en ce temps ici. Aussi l'homme lui mettant ainsi la main sur l'épaule « Je lui accorde ». Mais pourquoi as-tu fait peindre une femme? Je pouvais aussi bien faire peindre un homme qu'une femme, ou un ange, (car les natures sont maintenant toutes spirituelles et corporelles, masculines et féminines), mais j'ai mieux aimé te faire peindre une femme, afin que tu juges, qu'elle demande plutôt ceci, que toute autre chose, parce que ce sont les plus naturels et plus propres désirs d'une femme. Pour te montrer encore plus, qu'elle demande la multiplication, j'ai fait peindre l'homme auquel elle fait sa prière, en la forme d'un Saint Pierre,

tenant une clef, ayant puissance d'ouvrir et fermer, de lier et délier: d'autant que les philosophes envieux n'ont jamais parlé de multiplication que sous ces communs termes de l'art: Ouvre, ferme, lie délie. Ils ont appelé ouvrir et délier, faire le corps (qui est toujours dur et fixe) mol, fluide, et coulant comme l'eau et fermer ou lier, le coaguler par après par décoction plus forte, en le remettant encore une autre fois en la forme de corps.

Il me fallait donc représenter un homme avec une clef, pour t'enseigner qu'il te faut maintenant ouvrir et fermer, c'est-à-dire multiplier les natures germantes et croissantes. Car tout autant de fois que tu dissoudras et fixeras, autant de fois ces natures multiplieront en quantité, qualité et vertu selon la multiplication de dix, de ce nombre venant à cent, de cent à mille, de mille à dix mille, de dix mille à cent mille, de cent mille à un million, et de là par même opération jusques à l'infini, ainsi que j'ai fait trois fois. Loué soit Dieu. Et quand ton élixir est ainsi conduit à l'infini, un grain d'icelui tombant sur une quantité métallique fondue, aussi profonde et vaste que l'Océan, il le teindra et convertira en très parfait métal, c'est-à-dire, en argent ou en or, selon qu'il aura été imbibé et fermenté, chassant et laissant loin de soi toute la matière impure et étrangère qui s'était jointe en la première coagulation. Par même raison que j'ai fait peindre une clef à l'homme qui est sous la forme d'un saint Pierre, pour signifier que la Pierre demandait d'être ouverte et fermée pour multiplier: par même raison aussi, pour te montrer avec quel Mercure tu dois faire cela, et quand j'ai donné à l'homme un vêtement citrin rouge et à la femme un orangé. Cela suffise pour ne sortir du silence de Pythagoras et pour t'enseigner que la

femme, c'est-à-dire, notre Pierre, demande d'avoir la riche parure et couleur de saint Pierre. Elle a écrit en son rouleau: Christe precor, esto pius. Jésus- Christ soyez-moi doux. Comme si elle disait: Seigneur sois-moi doux, et ne permets point que celui qui sera parvenu jusqu'ici, gâte tout par trop de feu. Il est bien véritable que dorénavant je ne craindrai plus les ennemis, et que tout feu me sera égal, toutefois le vaisseau qui me contient est toujours fragile.

Car si l'on hausse le feu par trop, il crèvera et s'éclatant, m'emportera et me sèmera malheureusement parmi les cendres. Prends donc garde à ton feu en ce pas, régissant doucement en patience cette quintessence admirable, car il lui faut augmenter son feu, mais non par trop. Et prie la souveraine bonté qu'elle ne permette point que les malins esprits qui gardent les mines et les trésors, détruisent ton opération, ou fascinent ta vue quand tu considères ces incompréhensibles mouvements de cette quintessence dans ton vaisseau.

CHAPITRE IX

Sur un champ violet obscur, un homme rouge purpurin, tenant le pied d'un Lion rouge de Laque, qui a des ailes, et semble ravir et emporter l'homme.

Ce champ violet et obscur représente que la pierre a obtenu par l'entière décoction, les beaux vêtements entièrement citrins et rouges, qu'elle demandait à S. Pierre qui en était vêtu, et que sa complète et parfaite digestion (signifiée par l'entière citrinité) lui a fait laisser sa vieille robe orangée. La couleur rouge de laque de ce volant Lion, semblable à ce pur et clair écarlate du grain de la vraiment rouge grenade, démontre qu'elle est maintenant accomplie en toute droiture et égalité. Qu'elle est comme un Lion, dévorant tout une nature pure métallique, et la changeant en sa vraie substance, en vrai et pur or, plus fin que celui des meilleures minières. Aussi elle emporte maintenant l'homme hors de cette vallée de misères, c'est-à-dire hors des incommodités de la pauvreté et infirmité, et avec ses ailes le soulève glorieusement hors des croupissantes eaux d'Egypte (qui sont les pensées ordinaires des mortels) et lui faisant mépriser la vie et richesses présentes, le fait nuit et jour méditer en Dieu, et ses saints, habiter dans le ciel empirée, et boire les douces sources des fontaines de l'espérance éternelle. Loué soit Dieu éternellement, qui nous a fait la grâce de voir cette belle, et toute parfaite couleur purpurine, cette belle couleur du pavot sylvestré du rocher, cette couleur tyrienne étincelante et flamboyante, qui est

incapable de changement et d'altération, sur laquelle le ciel même, et son Zodiaque ne peut plus avoir domination ni puissance, dont l'éclat rayonnant et ébloui semble comme quasi communiquer à l'homme quelque chose de sur-céleste, le faisant (quand il la contemple et connaît) étonner, trembler et frémir en même temps. O Seigneur, fais-nous la grâce que nous en puissions bien user, à l'augmentation de la foi, au profit de notre âme; et accroissement de la gloire de ce noble royaume.

Amen.

FIN

2me DOCUMENT : LETTRE DE DOM PERNETY

Lettre de Dom Pernety sur une Histoire critique de Nicolas Flamel.

*Il a paru chez Desprez, imprimeur Libraire rueS. Jacques, un gros volume in-12 sous ce titre Histoire critique de Nicolas Flamel, etc., par M. L. V***. Dom Pernety, religieux bénédictin de la congrégation*

LETTRE DE DOM PERNETY de saint Maur, a bien voulu m'épargner la peine de lire cet écrit fort ennuyeux. La lettre qu'il vient de m'adresser vous mettra au fait de l'ouvrage en question.

Monsieur,

Après l'analyse que vous fîtes dans votre année littéraire au mois de novembre 1758 de l'Essai Historique sur saint Jacques de la Boucherie, par M. l'abbé V***, j'aurais cru que cet auteur se serait condamné au silence. Mais vos remarques au sujet de la digression sur Nic. Flamel, et l'envie de justifier une opinion hasardée qu'il a pris le parti de ne pas abandonner, ne lui ont pas permis de se taire. De plus, des personnes avantageusement connues dans la République des Lettres et pour qui toute vérité est précieuse, lui ont marqué un désir ardent de connaître à fond un homme aussi renommé que Flamel. Il a été excité encore par la communication d'un article qui le regarde, dans une nouvelle

édition que l'on prépare d'une description de Paris, où l'on adopte et l'on donne comme vraisemblable votre opinion qui est aussi la mienne; tous ces motifs détaillés dans un Avant-propos lui ont fait entreprendre une Histoire critique de Flamel, et il se flatte d'avoir porté jusqu'à la démonstration tout ce qu'il a annoncé.

Un écrivain très versé dans cette matière va publier incessamment une réfutation du nouveau livre de M. l'abbé V***, parce que, dit-il, toute vérité lui est précieuse et qu'il ne peut voir de sang-froid que M. l'abbé V*** se flatte d'avoir de meilleurs yeux que tous les gens avantageusement connus dans la République des lettres depuis près de trois siècles.

Je laisse à cette personne le soin de désabuser M. l'abbé V*** et je me contente de lui proposer quelques problèmes à résoudre et de lui présenter quelques réflexions que ses ouvrages ont fait naître.

Quand on avoue qu'on ignore absolument une science, doit-on s'ingérer d'en raisonner, de juger de ce qui peut y avoir quelque rapport, et de contredire ceux qui sont unanimement regardés comme maîtres en ce genre? M. l'abbé V*** sait-il ce que c'est qu'un philosophe hermétique, la conduite qu'il doit tenir pour sa tranquillité, la manière dont il se comporte dans la distribution de ses bienfaits, etc.?

Ignore-t-il l'essence et le caractère distinctif des emblèmes, qui consistent à cacher sous l'apparence d'objets connus, des choses qui ne sont aperçues que par des yeux plus clairvoyants que ceux du commun?

N'y a-t-il pas au moins de la témérité à traiter de fable pure ce que des Savants dans tous les genres, des gens très sensés, ont cru pouvoir regarder comme des réalités?

Peut-on raisonnablement s'imaginer qu'un philosophe hermétique doive s'afficher tel? et M. l'abbé V*** a-t-il pensé trouver Flamel philosophe dans les contrats de rentes, les quittances, etc., de Flamel homme privé?

Fallait-il employer plus de 400 pages pour nous accabler du détail minutieux de ces rentes, de ces quittances, etc., de Flamel se conduisant comme bourgeois bon chrétien? M. l'abbé V*** pour se convaincre que Flamel mérite le nom de Philosophe voudrait-il que dans les contrats qu'il a faits, dans les quittances qu'il a reçues ou données, il eût signé, Nicolas Flamel, Philosophe Hermétique?

A-t-il cru de bonne foi qu'en secouant la poussière dont il s'est couvert, en feuilletant les vieux parchemins des archives de saint Jacques de la Boucherie, il persuaderait aux savants qu'ils sont aveugles; qu'ils doivent le prendre pour guide, que Flamel n'a jamais su le secret de la science hermétique, ni même travaillé à s'en instruire, ni écrit sur cette science, parce qu'il n'a trouvé dans son coffre de six pieds de long, ni poudre de projection, ni lingots d'or, ni les ouvrages manuscrits de Flamel? Pense-t-il que sur de telles preuves sa décision sera sans appel; que Flamel sera dépouillé pour toujours du titre de philosophe et dégradé de la classe des savants dans ce genre?

Il ne me reste que quelques réflexions à présenter à M. l'abbé V... sur la manière dont il s'exprime au sujet du manuscrit de Flamel que vous avez cité dans votre lettre du mois de novembre

1758. « On trouve, dit-il, « ce langage presque paternel dans un autre traité de « l'œuvre hermétique, que dom Pernety, bénédictin, « prétend avoir été écrit en 1414. Ce révérend père « qui a fourni quelques mémoires littéraires à l'occasion « de ce que j'ai dit de Flamel dans l'essai, assure avoir « vu ce traité manuscrit, qui est, dit-il, de l'écriture du « temps. Cela peut être. Il dit encore que le manuscrit « est écrit de la propre main de Flamel, comme ajoute- « t-il, le manuscrit le porte. Cela peut être encore. Un « écrivain copiait alors des livres, c'était sa profession; « il pouvait y mettre son nom pour se faire connaître. « Flamel, écrivain et libraire juré de l'Université peut « par cette raison, avoir mis son nom au manuscrit qui « est un psautier; mais qu'il ait composé le traité allégorique « que dom Pernety, dit être sur les marges, « c'est ce me semble ce qu'on ne peut admettre. » Voici la preuve qu'en apporte notre savant critique: « Je « trouve qu'en 1414 Flamel fit crier et subhaster une « maison rue du cimetière Saint-Nicolas... Il acheta « encore plusieurs rentes qu'il serait trop long de détailler. « La seule année 1414 nous fournit de sa part huit « actes, reste de beaucoup d'autres qui ne sont point « parvenus jusqu'à nous. » Donc il n'a pas composé ce traité. Autre preuve, ce traité est allégorique, donc il n'est pas de Flamel. Troisième preuve: « J'observerai « encore que dans le peu que contient l'extrait donné « par l'auteur de l'Année littéraire, on ne trouve pas à « la vérité des preuves de fausseté aussi évidentes que « dans l'explication des figures du charnier, mais il est « aisé d'y remarquer que ces deux auteurs sont également « peu au fait de la véritable histoire de Flamel. « Ils rapportent sérieusement l'un et l'autre ces expressions « de notre

écrivain: Après la mort de ma fidèle « compagne Perrenelle, y me prend fantaisie et liesse, « en me recordant d'icelle, écrire en grâce de toi. Il y « avait au moins 17 ans que Perenelle était morte. « Après une si longue viduité on ne s'exprime pas « comme on fait parler ici notre écrivain. » Flamel n'avait pas oublié une femme qu'il avait tendrement aimée, au souvenir qu'il en avait, son cœur tressaillait encore du sentiment affectueux qu'il avait pour elle. M. l'abbé V... ne trouve pas les mêmes dispositions dans le sien, donc Flamel n'est pas l'auteur du manuscrit! Peut-on se refuser à la solidité de ces preuves? et ne faudrait-il pas être de bien mauvaise humeur pour vouloir enlever à notre historien critique la douce satisfaction de pouvoir se flatter qu'il a poussé jusqu'à la démonstration tout ce qu'il a avancé sur le compte de Flamel?

Je ne démentirai pas M. l'abbé V*** quand il dit que j'assure avoir vu le Manuscrit, qu'il est de l'écriture du temps et je ne veux pas lui chercher chicane sur ses deux façons de s'exprimer: cela peut être. Tout me prouve qu'il n'y a pas entendu malice. S'il se connaît aux écritures de ce temps-là, pourquoi n'a-t-il pas fait la moindre démarche pour s'éclaircir du fait? Il lui eut été si aisé de s'en convaincre! Mais il avait apparemment ses raisons. L'idée flatteuse d'un livre qu'on se propose de mettre au jour est un attrait bien puissant. Un tel éclaircissement l'aurait fait renoncer à son travail, et M. l'abbé V*** voulait étaler aux yeux du public cette fine logique, ces raisonnements conséquents dont nous venons de présenter une esquisse.

Le Manuscrit est écrit de la propre main de Flamel, comme le même manuscrit le porte. Cela peut être encore, ajoute M. l'abbé

V***, vous serez surpris, Monsieur, de la vivacité de son imagination, de la subtilité de son génie, de la solidité de ses raisons dans la tournure de sa critique. « Un écrivain copiait alors des livres, dit-il, c'était sa profession, il pouvait y mettre son nom pour se faire connaître. M. l'abbé V*** pour s'épargner un si pitoyable raisonnement n'avait qu'à faire la plus petite attention à l'extrait du Manuscrit que vous avez inséré dans vos Feuilles, le lecteur pourra en juger, le voici.

« Je, Nicolas Flamel, écrivain de Paris, cette présente année MCCCCXIIII, du règne de notre Prince bénin Charles VI, lequel Dieu veuille bénir, et après la mort de ma fidèle compagne Perenelle, il me prend fantaisie et liesse, en me recordant d'icelle, écrire en grâce de toi, cher neveu, toute la maîtrise du secret de la poudre de projection ou teinture philosophale, que Dieu a pris vouloir de départir à son moult chétif serviteur, et que ai repéré et comme repéreras, en ouvrant comme te dirai... Donc ai écrit ce dit livre de ma propre main, et que avais destiné à l'Eglise Saint-Jacques, étant de la dite Paroisse. Mais après que j'eus recouvré le livre du Juif Abraham, ne me prit plus vouloir de le vendre pour argent, et j'ai icelui gardé moult avec cure, pour en lui écrire le secret d'Alchimie en lettres et caractères fantaisies, dont te baille la clef, et n'oublie mie d'avoir de moi souvenance quand serai dans le suaire; et remémores donc que t'ai fait tels documents, c'est-à-savoir afin que te fasse grand maître en Alchimie... En avant de dire un mot sur la pratique d'ouvrer, j'ai vouloir de te conduire par théorique à connaître ce qu'est à savoir, science muante corps métalliques en perfection d'or et

d'argent, produisant santé aux corps humains, et muant viles pierres et cailloux en fines, sincères et précieuses, etc. »

A la fin du Manuscrit on lit ceci « Donc as le trésor de toute la félicité mondaine que moi, pauvre ruril de Pontoise, ai fait et maîtrisé par trois reprises à Paris en ma maison rue des Ecrivains, tout proche de la Chapelle Saint-Jacques la Boucherie et que moi, Nicolas Flamel, te baille pour l'amour qu'ai toi en l'honneur de Dieu... Avises donc cher neveu, de faire comme ai fait; c'est-à-savoir de soulager les pauvres nos frères en Dieu, à décorer le Temple de notre rédempteur, faire issir des prisons maints captifs détenus pour argent et par le bon et loyal usage qu'en feras, te conduiras au chemin de gloire et de salut éternel, que je Nicolas Flamel, te souhaite au nom du Père éternel, Fils Rédempteur et Saint-Esprit illuminateur, sainte, sacrée et adorable Trinité et Unité. Amen. » Je laisse au lecteur à juger si M. l'abbé V*** a eu raison de ne regarder Flamel que comme copiste de ce manuscrit dans lequel il parle toujours comme auteur.

Quant à la glose de M. l'abbé V*** sur le présent que Flamel fait de ce Manuscrit à son neveu, elle ne mérite pas d'être relevée. Il lui présente, dit notre historien, un ouvrage scellé dont il garde la clef, etc. Cette fausseté se manifeste par l'extrait ci-dessus. Et si ce traité est allégorique, il est dans le goût de tous les autres composés sur cette science, sage précaution de la part de leurs auteurs, pour voiler aux yeux du public et des avares surtout un secret dont la publicité troublerait l'harmonie de la société. Flamel avait levé ce voile de dessus les yeux de son neveu, puisqu'il dit dans le même manuscrit: fais et opère comme tu m'as vu faire.

J'abandonne le reste de l'ouvrage de M. l'abbé V***à la personne qui se propose de le relever méthodiquement et qui a eu la patience de le lire en entier. J'ai l'honneur d'être, etc.

DOM PERNETY.

LETTRE DE L'ABBE VILLAIN

*Lettre à M*** sur celle que Pernety, R. Bénédictin de la congrégation de S. Maur, a fait insérer dans une des feuilles deM. Fréron de cette année 1762, contre l'histoire critique de N. Flamel et dePernelle sa femme.*

Cette lettre de l'abbé Villain, écrite en réponse à la précédente, est très rare; M. Stanislas de Guaïta, qui en possède un exemplaire a bien voulu nous la communiquer pour en faire l'analyse. Nous ne l'avons pas donnée en entier, parce qu'elle est longue et ennuyeuse au possible, nous nous contenterons d'en examiner les passages saillants. Villain trouve d'abord que le ton de la lettre de Pernety n'est pas convenable pour un disciple de saint Benoît. Il prétend ensuite, à tort, que l'extrait du psautier chimique donné dans la lettre de Pernety est différent de celui donné dans la lettre critique à propos de l'Essai sur saint Jacques la Boucherie.

Villain insinue que le psautier chimique n'existe pas bien que Pernety l'aie tenu à sa disposition pour le consulter. Et à ce propos il s'efforce de conclure que Pernety a tort parce qu'il le prend de haut. Voici cet axiome de Villain « Il fait trop de bruit pour un homme assuré du fait. Quand on a pour soi la vérité on se défend modestement... » C'est superbe!

Et même en supposant que le Psautier existe, il affirme a priori que ce traité doit être de la main d'un faussaire. Des preuves, il n'en donne pas, naturellement. Il doute fort que Flamel n'ait fait l'œuvre que trois fois, il émet des pensées de cette force. « D'un autre côté cet écrivain aurait-il réussi dans l'opération chimique, par laquelle des personnes sensées et très au fait prétendent qu'on pourrait parvenir à faire de l'or? Eh! loin de s'enrichir, l'or que Flamel aurait retiré de cette opération, lui eut été à charge, il lui serait revenu à un prix excessif. » C'est drôle et pas français.

Le bon Villain est navré des pointes que Flamel alancées contre lui, il se sent ridicule, il l'avoue naïvement: « Mais pour parler sérieusement et abréger, rien de plus déplacé que cette piquante ironie, et avec de telles armes quand il en prendra le goût au révérend Père, il pourra rendre la risée du public, tel écrivain qu'il voudra. »

Après quelques pages de verbiage creux, l'abbé Villain nous glisse dans le tuyau de l'oreille que l'Hermétisme est peut-être bien une science diabolique et qu'en tout cas le démon s'en sert pour perdre les hommes. Attrape, pauvre Pernety! Le procédé est assez jésuitique et nul doute que si l'abbé Villain avait pu, il aurait envoyé Pernety au bûcher. S'ensuit une histoire renouvelée du père Kircher, dans laquelle un jeune homme a été trompé par un diable déguisé en philosophe hermétique.

Ceci est plus grave, est-ce que Pernety ne serait pas un diable déguisé? Sur ce, le bon Villain fait de l'esprit, s'il avait un ami de l'ordre de Saint-Benoît qui s'occupât d'alchimie, voici la recette qu'il lui donnerait pour se guérir de ce travers: « Recipe, une petite dose bien infusée des épines dans lesquelles s'est roulé le

Saint- Patriarche ». Quand le bon abbé se mêle de faire de l'esprit il est terrible en vérité.

Puis il fait en peu de mots l'histoire hermétique deFlamel telle que la désirait Pernety, puis il refait cette histoire en regardant Flamel comme simple bourgeois. Le reste ne vaut pas la peine d'être lu, ce sont de petites et mesquines raisons et ce serait vraiment n'avoir aucune pitié du lecteur que de les reprendre une à une pour les combattre.

La lettre de Villain est datée du 27 août 1762.